

UNIVERSITE DU QUEBEC

LE NIVEAU DE DEVELOPPEMENT PSYCHODYNAMIQUE DES ENFANTS
ET LEURS PREFERENCES POUR LES CONTES DE FEES

PAR
HELENE ROBERGE

MEMOIRE PRESENTE A L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAITRISE EN PSYCHOLOGIE

AOUT 1989

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Sommaire

S'il est vrai, comme le soulignent les psychanalystes, que le conte merveilleux met en scène des éléments de la vie psychique dont la nature et l'articulation permettent de définir différents niveaux d'organisation psychodynamique, pourrions-nous observer une relation positive entre le niveau de développement atteint par un enfant et ses réactions au conte de fées correspondant à ce niveau? Telle est l'interrogation qui a suscité la présente recherche.

Notre première préoccupation a donc été d'établir un inventaire des auteurs fondamentaux de la littérature psychanalytique qui ont décrit l'évolution psychodynamique de l'enfant. A partir de là, et notamment de la tentative d'élaboration d'une typologie des structures d'organisation psychodynamique élaborée par Bergeret, nous avons pu dégager deux niveaux nous permettant de classer les sujets de la recherche. Il s'agit d'un niveau pré-oedipien et d'un niveau triangulaire ou oedipien. Cette classification nous a également guidée dans le choix des contes qui devaient refléter ces deux modes d'organisation affective.

La revue de la littérature nous a également donné la possibilité de démontrer la pertinence de notre interrogation. Il est en effet apparu que les cliniciens et les chercheurs qui s'étaient déjà intéressés de manière systématique aux relations entre les préférences pour les contes et certaines dimensions de la problématique psycho-affective n'avaient dégagé leurs conclusions positives qu'après observation de populations d'adultes éprouvant des difficultés affectives. En outre, nous avons remarqué que les devis expérimentaux mis en place pour vérifier l'existence de cette

relation modifiaient le contexte dans lequel les enfants se font habituellement raconter des histoires.

Afin de vérifier l'hypothèse de la recherche, nous avons mis au point la méthodologie suivante. Nous avons présenté à quarante-sept sujets fréquentant deux classes de première année de l'école primaire, trois contes merveilleux dont deux correspondaient aux niveaux de développement préalablement définis alors que le troisième était considéré comme neutre. Les sujets ont ensuite été appelés à voter afin de déterminer le conte qu'ils avaient préféré et celui qu'ils aimaient le moins. L'évaluation des sujets a été menée à l'aide d'épreuves projectives dont les résultats ont été soumis à des juges qui ont ainsi établi à quel niveau les enfants appartenaient.

Les résultats de la recherche ont permis d'observer que seuls les sujets d'une classe manifestaient, tel que prévu, une préférence pour les récits correspondant à leur niveau de développement. Aucune relation significative ne se dégagait chez les enfants appartenant à la deuxième classe. De la même manière, une différence est apparue entre les choix exprimés par les garçons et les filles. Ces dernières choisissent de manière significative le récit qui correspond à leur niveau de développement tandis que l'examen des choix des garçons ne permet pas de supporter l'hypothèse de la recherche.

La nature des résultats soulève donc de nombreuses interrogations et ouvre de nouvelles avenues de recherche. Une étude menée auprès d'un plus grand nombre de sujets permettrait-elle de dégager des résultats confirmant ou infirmant

plus clairement notre hypothèse? Le sexe des enfants et l'influence du milieu viennent-ils modifier la portée de la variable psychodynamique? Finalement, une analyse phénoménologique des mécanismes qui gèrent la perception des contes ne pourrait-elle compléter les informations générées jusqu'à présent par des analyses quantitatives?

Table des matières

Sommaire	iii
Table des matières	vi
Introduction	1
Chapitre premier. Le contexte théorique et la problématique	7
Les niveaux de développement psychodynamique	8
Le conte et les réactions au conte	45
La problématique et les hypothèses	62
Chapitre 2. La méthodologie	67
La description de l'échantillon	68
Le choix des contes	69
La mesure des variables	72
La procédure d'expérimentation	87
Chapitre 3. La présentation et l'analyse des résultats	91
La présentation des résultats	92
L'analyse des résultats	98
Conclusion	107

Remerciements	111
Références	112
Appendices	118
A. Le choix des contes	119
B. Les documents remis aux juges	164
C. Les feuilles de vote	169

Introduction

Alors le roi Schariar s'écria: O Shahrazade, que cette histoire est splendide! Oh! qu'elle est admirable! Tu m'as instruit, ô docte et diserte, et tu m'as fait voir les événements qui arrivèrent à d'autres qu'à moi, et considérer attentivement les paroles des rois et des peuples passés, et ce qui leur advint de choses extraordinaires ou merveilleuses ou simplement dignes de réflexion. Et, en vérité, voici que, de t'avoir écoutée durant ces mille nuits et une nuit, je sors avec une âme profondément changée et joyeuse et imbibée du bonheur de vivre. Aussi gloire à qui t'a octroyé, ô fille bénie de mon vizir, tant de dons choisis, et a parfumé ta bouche, et mis l'éloquence sur ta langue et, sous ton front, l'intelligence! (Mardrus, 1899 à 1904, p. 1013)

Dès qu'on parle de conte merveilleux, on entre, à l'instar du roi Schariar pour qui Schahrazade déploya ses talents de conteuse au cours de mille et une nuits, dans un univers de fascination et d'enchantement. Comme conteur ou auditeur, l'être humain engagé dans cette pratique s'inscrit dans une manifestation folklorique. En effet, le conte fait partie de la tradition orale, au même titre que le mythe et la légende. Tous ces récits en prose étaient transmis oralement, c'est-à-dire par l'intermédiaire de conteurs qui avaient liberté de modifier, d'adapter à leur auditoire et d'enrichir les récits qu'ils colportaient. Dégageons brièvement quelques caractéristiques qui permettront de préciser la nature du conte par rapport à celle du mythe et de la légende. Le mythe est un récit mettant en scène des dieux et demi-dieux, Il s'agit d'une histoire inscrite dans un système de foi, alors que la légende élabore la fiction à partir d'éléments de la réalité transformés pour devenir une histoire à caractère quelque peu fantastique mais tenue ou considérée comme

véridique par l'auditoire. Par rapport à cette dernière, le conte conserve toujours un caractère fictif et met principalement en scène, contrairement au mythe, des personnages humains dont il est bien établi qu'ils n'ont jamais existé. Les formules d'introduction au conte, dont le célèbre "Il était une fois" servent d'ailleurs à démontrer aux auditeurs le passage à l'univers fictionnel, à l'espace imaginaire dans lequel les règles spatiales et temporelles qui régissent la réalité sont suspendues. Il existe de nombreuses catégories de contes, mais le conte merveilleux ou conte de fées qui sera l'objet de notre étude se distingue par les éléments de magie et de surnaturel, comme les enchantements et les métamorphoses, qu'il renferme.

Il est bien établi que le conte fut longtemps et demeure encore dans certaines sociétés une pratique sociale et culturelle importante. C'est à ce titre que les contes, qui déploient mille métaphores de la destinée humaine, qui illustrent le rapport de l'homme à la vie, à la mort, à l'amour et à la justice, ces contes qui consolent, réjouissent et suscitent la réflexion comme le souligne le roi Schariar, sont devenus un objet d'étude pour les sciences humaines dont la psychologie. Ainsi, les folkloristes et les ethnologues, après s'être adonnés à la cueillette des récits qui disparaissent en même temps que les derniers conteurs, se sont intéressés à en établir une classification. Leurs préoccupations de recherche se concentrent maintenant sur le "contage", c'est-à-dire sur l'alliance du conte, du conteur et de l'auditoire en tenant compte de l'aspect social et langagier de cette pratique. Les linguistes et les sémioticiens se sont attachés davantage à développer des modèles d'analyse formelle et structurale des contes, modèles qui permettent d'en élucider le sens et d'en dégager les qualités esthétiques. Pour leur part, les sociologues et les historiens définissent le conte et l'analysent en tant que produits de l'institution

culturelle, produits qui reflètent les valeurs et les conflits sociaux, et qui présentent des modèles d'ordre en proposant des solutions de conformité ou de rébellion à ces conflits.

En psychologie, les études sur le conte se sont principalement développées autour de trois axes de préoccupations qui nous permettent de distinguer une approche théorique, une approche clinique et une approche expérimentale. Au niveau théorique, les chercheurs ont utilisé le conte afin d'illustrer leurs théories fondamentales et d'en trouver une confirmation. Nous pensons principalement à Freud qui fait référence dans plusieurs ouvrages aux récits folkloriques, la référence la plus connue étant le mythe d'Oedipe qu'il a utilisé pour cerner et illustrer le complexe du même nom. Freud explique l'origine des contes comme une production de la psyché visant à satisfaire les désirs libidinaux culpabilisés au moyen de mécanismes similaires à ceux dont fait usage le rêveur. Bettelheim prend les contes à témoin des étapes de l'évolution libidinale et du conflit que se livrent les instances de la personnalité. Pour Jung et les tenants de la psychologie analytique, le conte exprime les processus archétypaux qui sous-tendent l'inconscient collectif. Au niveau clinique, on constate que le conte a été parfois introduit au sein de la démarche psychothérapeutique comme support du cheminement du patient et de l'intervention du thérapeute. Quelques études expérimentales ont finalement été élaborées afin de cerner les relations existant entre des variables comme le niveau de jugement moral, le type de pathologie, le choix de carrière et les contes préférés des sujets.

Toutes ces recherches, autant celles relevant de la psychologie que celles engendrées par d'autres disciplines, tous les regards posés sur le conte nous

semblent reposer sur les deux postulats suivants. Le premier suppose que le conte reflète la dynamique, la manière d'être au monde d'un individu ou d'un groupe social. Il expose leurs angoisses, leurs conflits, leurs désirs et leur présente ou leur permet d'élaborer des solutions acceptables. Le deuxième postulat laisse entrevoir que le récepteur du conte reconnaît de manière plus ou moins consciente, et à l'aide de mécanismes d'identification et de projection, la parenté existant entre sa problématique et celle qui est développée dans le conte.

La présente recherche vise l'examen de ce deuxième postulat. Nous nous sommes en effet interrogée sur les réactions des enfants de première année aux contes de fées. Comment se fait-il que certains contes de fées séduisent et fascinent les enfants au point qu'ils les redemandent sans cesse, le conte faisant alors presque office d'objet transitionnel, alors qu'ils réagissent à d'autres contes avec indifférence ou par le rejet? Est-il possible de mettre en relation le niveau de développement psychodynamique atteint par un enfant, avec les pulsions, les désirs, les angoisses et les modes relationnels qui servent à le circonscrire, et la problématique qu'un conte merveilleux illustre.

L'intérêt théorique de notre questionnement s'explique facilement. En effet, les résultats de la recherche sont susceptibles de confirmer et d'enrichir, par l'apport de données empiriques, le répertoire des connaissances concernant la relation entre le conte merveilleux et l'enfant récepteur du récit. La recherche apporte également une innovation au point de vue méthodologique en ce sens que les données sur les réactions des enfants ont été recueillies dans un environnement qui respecte le contexte traditionnel du contage. Finalement, cette étude ouvre des voies de

recherche nouvelles pour notre milieu en privilégiant l'utilisation des versions québécoises des contes merveilleux et en proposant un modèle d'analyse de récit dans lequel les instruments de la sémiotique viennent nourrir la méthode d'interprétation psychanalytique classique.

La pertinence de la recherche se justifie également au niveau clinique. La confirmation d'une relation positive entre le niveau de développement des sujets et la préférence pour un récit illustrant ce niveau de développement pourrait apporter des arguments en faveur de l'utilisation du conte en psychothérapie d'enfants et susciter un intérêt pour cette pratique qui, à notre connaissance, est encore peu développée en milieu québécois.

Nous présenterons notre démarche en trois chapitres. Le premier permettra d'exposer le contexte théorique ayant permis de dégager la problématique et de délimiter les hypothèses de la recherche. Le deuxième chapitre sera consacré à la description des éléments méthodologiques. Finalement, le troisième chapitre nous permettra de présenter et d'analyser les résultats obtenus.

Chapitre premier

Contexte théorique et problématique

A l'intérieur de ce chapitre, nous tenterons de cerner les préalables théoriques et de décrire les données cliniques et empiriques se rapportant à l'objet de la recherche. La première partie sera consacrée à la description des principales théories qui ont été développées pour décrire l'évolution psychodynamique de l'enfant. A partir de l'inventaire de ces points de vue, il nous sera possible d'élaborer un cadre nous permettant de situer le niveau de développement des sujets de la recherche et de choisir des contes de fées correspondant à ces niveaux. Dans la seconde partie, nous ferons référence aux études théoriques et empiriques qui ont voulu expliquer et analyser les relations s'établissant entre le conte et le récepteur. Nous pourrons par la suite exposer la problématique de notre recherche avant de formuler les hypothèses qui seront soumises à la vérification empirique.

Les niveaux de développement psychodynamique

Il importe de rappeler brièvement que la psychanalyse a défini le conte comme une production psychique exprimant les désirs, les besoins, les conflits, les angoisses de l'être humain ainsi que les modes relationnels qu'il établit avec ses semblables. On a également soutenu que le conte illustre les étapes cruciales de l'évolution de la personnalité. Cette vision du conte, quand on la met en rapport avec notre préoccupation d'explorer les préférences des enfants pour les contes en fonction de leur niveau de fonctionnement psychodynamique, nous renvoie dans un premier temps à la notion d'organisation de la personnalité et à la genèse de cette

organisation. On pourrait définir la structure psychodynamique comme un mode d'organisation des éléments psychiques qui va donner jour à des comportements et à des modes relationnels, autrement dit à des manières d'être au monde spécifiques (Bergeret, 1974).

La question des niveaux d'organisation dynamique de la personnalité et de leur genèse a engendré et continue de susciter un grand nombre de travaux dans le courant psychanalytique. Quand on décide de s'intéresser à la question, il faut bien se rendre compte qu'il est impossible de faire une recension exhaustive de toutes les études qui s'y rapportent. Nous avons donc choisi de résumer les positions des auteurs essentiels qui, chacun à sa manière, ont apporté un éclairage nouveau, enrichissant les données de leurs prédécesseurs et engendrant de nouveaux travaux théoriques et cliniques. Ce sont les auteurs que citent couramment les ouvrages consacrés au développement affectif de l'enfant ou à la genèse de l'organisation dynamique de la personnalité, c'est-à-dire Freud, Klein, Winnicott, Mahler et Bergeret. Nous présenterons ces auteurs dans un ordre chronologique avec la conscience que, d'un auteur à l'autre, la réflexion psychanalytique s'enrichit de nouvelles perspectives qui permettent de clarifier la genèse du développement affectif et de cerner avec plus de précision les modalités d'agencement des facteurs psychiques caractérisant les niveaux d'organisation de la vie affective. De Freud à Bergeret, on assiste à l'évolution d'une pensée qui, sans renier l'importance des zones érogènes, va passer à l'exploration plus soutenue des modes de relation objectale, des angoisses et des conflits propres à chaque étape du développement ainsi qu'à l'impact de la réalité extérieure, principalement du lien mère-enfant, sur la maturation psychique. On assiste parallèlement à une observation plus soutenue des

phases précoces du développement, autrement dit à l'exploration de l'époque prégénitale.

La pensée des auteurs choisis a évolué, fruit de la réflexion et de l'observation clinique. Nous estimons que nous n'avons pas, dans le cadre de cette recherche, à rendre compte des aléas de leur démarche. C'est pourquoi nous livrons une synthèse de leurs conceptions telles que la littérature nous les présente dans leur version actuelle. Nous examinerons donc les travaux de Freud, en ajoutant les précisions apportées au point de vue psychogénétique par Karl Abraham, ceux de Mélanie Klein, de Donald Winnicott, de Margaret Mahler et de Jean Bergeret.

Freud

Nous rappellerons brièvement les principaux points de l'évolution psychosexuelle de l'enfant telle que formulée par Freud et développée par Abraham et dont Laplanche et Pontalis (1967), Ajuriaguerra (1984) et Lemay (1983) offrent une synthèse. Freud a emprunté deux voies pour définir les stades de développement psychosexuel. Dans un premier temps, il a observé que l'organisation typique d'un stade est articulée sous le primat d'une zone érogène s'étayant sur une fonction vitale et permettant à la pulsion sexuelle de se de se satisfaire. Dans un deuxième temps, il a porté attention au mode de relation objectale de chaque stade. Il a ainsi distingué une organisation prégénitale, c'est-à-dire une organisation qui n'est pas placée sous le primat du génital, d'une organisation génitale. Au niveau prégénital, il a dégagé les stades oral et anal tandis qu'au niveau génital infantile, il a décrit le stade phallique.

A. Le stade oral

Au stade oral, la zone érogène principale est la bouche et le mode relationnel est l'incorporation dans un but de satisfaction auto-érotique. Karl Abraham y distingue deux phases. Un premier sous-stade est qualifié de pré-ambivalent et se caractérise par l'indifférenciation mère/enfant ou le narcissisme primaire. Un deuxième sous-stade, qualifié de sadique-oral, correspond à la période de poussée des dents. Avec la naissance de la distinction mère/enfant, apparaît la libido objectale ambivalente, puisque viennent se greffer à l'incorporation les fantasmes de destruction de l'objet et de dévoration par lui.

B. Le stade anal

La zone érogène privilégiée de ce stade est la muqueuse anale. L'objet est bien distingué du sujet; Freud a situé à cette période l'apparition de l'ambivalence vis-à-vis l'objet, ambivalence marquée par des oppositions comme l'activité et la passivité, le sadisme et le masochisme. Comme au stade précédent, Abraham a distingué deux niveaux de relation objectale. Un premier stade, dit sadique-anal, est relié à la fonction d'évacuation et la relation objectale est placée sous le mode de la destruction de l'objet. Lui succède un stade de rétention où la relation objectale est cette fois marquée par le contrôle possessif et par l'opposition. C'est également ici qu'apparaît l'amour objectal. Dans des cas de régression, c'est entre les deux sous-stades distingués par Abraham que se situerait la ligne de partage entre névrose et psychose.

C. Le stade phallique ou génital

Ce stade se développe sous le primat de la zone génitale, il serait en fait plus juste de dire de la zone phallique. C'est qu'ici la différenciation sexuelle s'effectue autour de la présence ou de l'absence du pénis. L'enfant ne reconnaît que le couple d'opposition "phallique-castré". C'est à cette époque que se développe la curiosité sexuelle et que s'élaborent des théories sexuelles concernant notamment la naissance des enfants ou les relations sexuelles des parents. Le choix d'objet possède un caractère sexuel et s'opère différemment dans le cas de la fille et du garçon. Ainsi, c'est par le désir de la mère et l'hostilité éprouvée envers le père rival que le garçon s'inscrit dans le triangle oedipien. La peur de la castration et l'interdit de l'inceste l'entraînent à résoudre le complexe d'Oedipe et ouvrent pour lui la voie à l'identification et à la formation du Surmoi. Le processus est différent chez la fille. C'est la conscience de sa castration et son hostilité envers la mère qui l'a privée du pénis qui l'introduisent à la situation oedipienne. La fille doit effectuer un changement d'objet d'amour et rechercher auprès du père le pénis dont elle a été privée. Ce désir se concentre dans le souhait d'avoir un enfant du père. On reconnaît que le déclin du complexe d'Oedipe est plus difficile à cerner chez la fille que chez le garçon. Elle doit cependant renoncer à l'amour du père afin de ne pas perdre l'amour de la mère. La résolution du complexe d'Oedipe introduit les deux sexes dans la période de latence mais le conflit sera réactivé à la puberté, au moment où se fixera l'organisation psychosexuelle définitive.

Ce bref survol des positions psychanalytiques fondamentales concernant le développement psychogénétique nous permet de mettre en lumière les éléments suivants: la primauté de la dimension libidinale au sein du processus

développemental et l'évolution des relations objectales du narcissisme primaire au choix d'objet hétérosexuel. Il faut également souligner l'importance que Freud (1920) attachait à la résolution oedipienne comme facteur déterminant de l'organisation psychique ultérieure, l'échec de cette résolution entraînant la névrose.

Freud considère donc que l'origine du conflit névrotique entretient un rapport avec l'évolution libidinale et avec les relations objectales élaborées pendant l'enfance. Il se produit au cours du développement et sous l'influence des facteurs externes ou internes des points de fixation auxquels la libido régresse lorsqu'il y a décompensation. Les symptômes déterminant le type de névrose se développeront autour de ces points.

Mélanie Klein

Au début de sa carrière, Mélanie Klein a adopté le cadre théorique tracé par Freud et Abraham pour arriver à dégager une théorie originale centrée sur la notion de position. Avant d'expliquer les grandes étapes de développement décrites par cette auteure, il convient d'énumérer les principes qui circonscrivent sa pensée.

Klein reconnaît dès le début de la vie une pulsion de vie et une pulsion de mort à l'oeuvre de façon égale chez le nourrisson. Elle accorde une grande importance au monde interne, à la réalité psychique intérieure. Afin de cerner les grands moments du développement, elle tient compte de trois aspects fondamentaux: l'angoisse, les mécanismes de défense et le mode de relation

objectale, c'est-à-dire qu'elle considère comment l'objet extérieur agit sur le bébé mais également comment le bébé agit sur les objets extérieurs.

La notion de position est également fondamentale chez Mélanie Klein; celle-ci dégage deux positions qui lui permettent de décrire le processus développemental de l'enfant: la position paranoïde-schizoïde et la position dépressive. La notion de position n'exclut pas celle de stade puisque la première position correspond au premier stade oral défini par Abraham et la seconde au deuxième stade oral, c'est-à-dire à la période s'étendant de six à douze mois. La notion de position paraît toutefois à Klein plus large que celle de stade en ce sens que les mécanismes utilisés à l'intérieur ces positions restent toujours présents dans la personnalité et sont de ce fait constamment disponibles. Nous exposerons maintenant les caractéristiques de chacune des positions avant de présenter la conception kleinienne du complexe d'Oedipe.

A. La position paranoïde-schizoïde.

La position paranoïde-schizoïde définit les premiers mois de la vie du nourrisson. Elle se caractérise par l'angoisse de destruction, par un mode de relation à un objet partiel, le sein de la mère, et par des mécanismes de défense comme la projection, l'introjection, le clivage et l'identification projective.

Comme l'explique Segal (1983) dans un ouvrage consacré aux thèses kleinienne, le moi de l'enfant, qui se présente d'abord sous forme de "noyaux" tend très tôt à l'intégration. Dès le début de la vie, il se voit cependant menacé par l'angoisse suscitée par l'activité de la pulsion de mort. Le moi va donc projeter cette

agressivité sur l'objet extérieur, en l'occurrence sur l'objet partiel qu'est le sein de la mère. Ce sein renferme maintenant une partie de la pulsion de mort du bébé et est perçu par lui comme le mauvais sein menaçant parce que renfermant les éléments destructeurs qu'il y a projetés. C'est l'angoisse de persécution. Une partie de la pulsion de mort reste par contre active dans le moi et engendre l'agressivité. Afin de contrer l'angoisse de persécution, le nourrisson ressent le besoin de conserver un bon objet interne. Le moi projette cette fois une partie de la libido sur l'objet externe qui devient le bon sein, le sein idéal. Ce bon sein sera par la suite introjecté et le bébé peut le conserver en lui comme bon objet interne, base du moi idéal auquel il pourra s'identifier et qu'il pourra investir. Donc au cours de cette période, l'objet externe est clivé en bon sein et mauvais sein et le moi l'est également. Une partie est visée par les pulsions destructrices, le mauvais objet, et l'autre, le sein idéal, correspond au bon objet interne. Autrement dit

Dans la position paranoïde-schizoïde, l'angoisse dominante provient de la crainte que l'objet ou les objets persécuteurs ne pénètrent dans le moi, écrasant ou anéantissant l'objet idéal et le soi (...) l'angoisse prédominante est paranoïde et (...) le stade du moi et ses objets se caractérisent par le clivage qui est schizoïde. (Segal, 1983, p.31)

Afin de juguler l'angoisse de persécution, le moi développe des mécanismes de défense comme l'introjection et la projection. Il tente en effet d'introjecter les expériences satisfaisantes et quelquefois les mauvaises dans le but de les contrôler. Il projettera au contraire ce qui est menaçant pour le moi ou pour le bon objet interne, c'est-à-dire la pulsion de mort, l'agressivité et le mauvais objet introjecté. Il peut également projeter le bon objet interne dans le but de le mettre à l'abri du mauvais objet interne. L'utilisation de ces mécanismes tend à éloigner le bon objet des

attaques du mauvais. Dans les moments où l'angoisse est trop forte et ne peut être contrôlée par l'action de l'introjection et de la projection, le nourrisson pourra utiliser d'autres mécanismes défensifs comme le déni de persécution ou encore l'idéalisation du mauvais objet persécuteur. L'identification projective est également un mécanisme de défense important au sein de cette position.

Ici des parties du soi et des objets internes sont détachées et projetées dans l'objet externe, lequel devient (...) possession des parties projetées, qui le contrôlent et auquel elles s'identifient (...) elle peut être dirigée vers l'objet idéal afin d'éviter la séparation ou vers le mauvais objet pour acquérir un contrôle sur cette source de danger (...). (Segal, 1983, p. 33)

Tous ces mécanismes de défense protègent le moi et permettent, lorsque leur action est efficace ou réussie, une plus grande intégration.

Lorsque les bonnes expériences l'emportent sur les mauvaises au niveau externe et au niveau interne, lorsque la pulsion de vie est plus importante que la pulsion de mort et que l'objet idéal interne a acquis une force plus grande que celle de l'objet persécuteur, l'angoisse de même que le clivage interne et externe diminuent. Le moi peut supporter davantage l'agressivité et ne se trouve plus dans l'obligation de la projeter. Il commence à percevoir que le bon et le mauvais sein sont des attributs du même objet et qu'il s'en distingue. Le nourrisson peut alors accéder à la position dépressive.

B. La position dépressive.

La position dépressive occupe une place de première importance dans l'oeuvre de Mélanie Klein. Comme le souligne Bléandonu (1985), elle constitue « (...) l'axiome fondamental du système kleinien.» (p. 20) Il ajoute en citant Segal (1964):«La manière dont les relations d'objet sont intégrées dans la position dépressive demeure le fondement de la structure de la personnalité.» (p. 20). On peut donc dire, en ce sens, que la place occupée par la position dépressive dans l'oeuvre de Klein correspond à la place occupée par la résolution oedipienne dans le système freudien. La position dépressive se caractérise par une angoisse de perte d'objet, une relation à un objet total et par le recours à des mécanismes de défense maniaques et au processus de réparation.

L'intégration plus élaborée du moi et la perception de la mère comme personne totale ouvrent la voie à la position dépressive. Le nourrisson se rend compte de l'ambivalence de ses sentiments, de son amour et de sa haine, par rapport à la même personne, sa mère. Il prend aussi conscience de sa dépendance par rapport à cet objet unifié. Il éprouve donc l'angoisse que son agressivité n'ait effectivement détruit la mère dans son intégrité. Il craint également que l'objet duquel il est dépendant ne le quitte. Il devient donc primordial de conserver à l'intérieur de lui un bon objet qu'il va pouvoir contrôler et dont il va pouvoir assurer la protection. Nous voyons donc que cette angoisse de perte concerne tout autant l'objet externe que l'objet interne. Quand il sent qu'en raison de son agressivité, il a détruit le bon objet externe tout comme le bon objet interne, il éprouve des sentiments dépressifs. Cette dépression l'amène à vouloir restaurer, par l'effet de son amour, le bon objet détruit. Au sein de la position dépressive se livre constamment une lutte entre agressivité et

désir de réparation. L'échec de la réparation fait surgir des sentiments de désespoir alors que la réussite permet au nourrisson de développer la confiance en ses capacités de réparation et de maintenir ses relations objectales à travers les difficultés.

Il arrive cependant que le moi ne soit pas suffisamment intégré pour permettre l'utilisation des processus de réparation. Il sera alors nécessaire d'utiliser ce que Mélanie Klein appelle les défenses maniaques. Certaines de ces défenses sont identiques à celles qu'on retrouvait dans la position paranoïde-schizoïde. A ce niveau, elles sont néanmoins mieux structurées et visent essentiellement à protéger le moi contre la culpabilité et la dépression et non pas à contrer l'angoisse de persécution de la position précédente. Nous avons dit que la position dépressive se caractérisait entre autres par la conscience que le nourrisson prenait de sa dépendance et de son ambivalence affective envers la mère perçue comme un objet total. Les défenses maniaques vont être dirigées à l'endroit de cette ambivalence et de cette dépendance. Selon Mélanie Klein, trois sentiments accompagnent les défenses maniaques: le triomphe, le contrôle et le mépris. Le triomphe est lié au sentiment de toute-puissance par rapport à l'objet et assure le déni de la dépression, le contrôle assure quant à lui le déni de la dépendance tandis que le mépris vise le déni de la valeur de l'objet et corollairement le sentiment de perte. Le clivage de l'objet et du moi permet pour sa part de se défendre contre l'ambivalence. L'utilisation des défenses maniaques engendre cependant un danger. Un recours trop systématique à ces défenses accroît au sein du bébé le sentiment de destruction de l'objet et augmente finalement la dépression et la culpabilité au lieu de les atténuer.

L'élaboration de la position dépressive permet au nourrisson d'accroître son sens de la réalité et de distinguer celle-ci du fantasme. Il découvre également son impact sur la réalité extérieure. Ses sentiments de responsabilité vont naître et le clivage va céder la place au refoulement. L'accès au monde symbolique est également un apport majeur de cette période. Le bébé devient capable de déplacer ses pulsions agressives sur des objets représentant l'objet envers lequel il ressent l'agressivité.

Mélanie Klein n'ignore pas la situation oedipienne mais elle l'intègre dans cette nouvelle perspective. Selon elle, la situation oedipienne apparaît plus tôt que ne le pensait Freud. Ses composantes s'installent dès le début de la position dépressive. Dans un premier temps, le père n'est pas différencié de la mère. Cette dernière est perçue comme contenant les bébés et le pénis du père, et agresser la mère, c'est aussi agresser le pénis qu'elle contient et qui peut en retour se montrer menaçant. Lorsque l'objet externe qui a été clivé devient une personne totale, le bébé prend conscience que cet objet entretient des relations avec d'autres, finalement que la mère entretient des relations avec le père, relations dont il est exclus. La situation triangulaire est ainsi posée. Selon le stade d'évolution libidinale qu'il a atteint, l'enfant imagine ses parents en train d'échanger des satisfactions de nature orale, anale, urétrale ou génitale. Cette prise de conscience suscite de la jalousie et de l'agressivité et l'enfant va fantasmer que les parents sont détruits ou s'il les introjecte, qu'il possède en lui des parents menaçants. Le choix d'objet sexuel de même que le but sexuel vont varier en fonction de l'évolution libidinale jusqu'à ce qu'un but génital se développe et que la situation oedipienne rejoigne la position freudienne. Bléandonu (1985) reconnaît à la suite de Winnicott (1952), de Fairbairn (1943) et de

Segal (1983) que la pensée de Mélanie Klein a enrichi la compréhension du développement de l'enfant et notamment la dimension prégénitale de cette évolution. Les processus d'organisation psychique se mettent à l'oeuvre plus tôt que ne le croyaient ses prédécesseurs et l'élément organisateur de la personnalité n'est plus la résolution oedipienne mais l'élaboration de la position dépressive. Le développement n'est plus perçu en fonction de la maturation des zones érogènes mais davantage en fonction des relations objectales se développant dans le monde interne et externe de l'individu, relations intimement liées à des angoisses et des mécanismes de défense spécifiques permettant de dégager deux positions fondamentales: la position schizo-paranoïde et la position dépressive.

Cette conception théorique a amené Klein à partager autrement le champ nosologique. La frontière entre névrose et psychose ne se situe plus comme chez Abraham entre les deux sous-stades de la période anale mais entre la position paranoïde-schizoïde et la position dépressive. Un individu qui n'a pas suffisamment élaboré la position dépressive et qui fonctionne principalement avec les mécanismes de la première position s'orientera en cas de troubles vers la psychose. Si la position dépressive a été suffisamment élaborée, la pathologie sera de nature névrotique.

D.W. Winnicott

Dans un article publié en 1962, Winnicott raconte qu'il rencontrait souvent dans sa pratique pédiatrique des nourrissons ou de très jeunes enfants souffrant de problèmes affectifs. A ce moment il lui semblait que la psychanalyse ne pouvait en concevoir correctement la genèse, c'est-à-dire qu'il lui semblait qu'on ne pouvait

expliquer ces difficultés uniquement par des problèmes reliés à la situation oedipienne ayant engendré des régressions à des points de fixation prégénitaux. En effet, explique-t-il:

(...) d'innombrables histoires de cas me montraient que les enfants qui avaient des troubles psychonévrotiques, psychotiques, psycho-somatiques ou antisociaux avaient manifesté des difficultés dans leur développement affectif au cours de la toute première enfance et même au stade de nourrisson. (p. 141)

C'est alors qu'il prend connaissance des travaux de Mélanie Klein et poursuit à sa manière une réflexion théorique axée sur les angoisses et pulsions prégénitales de l'enfant. Tout en soulignant l'apport essentiel de Mélanie Klein à la psychanalyse infantile, apport qu'il situe principalement au niveau de la découverte de la position dépressive et qu'il qualifie d'aussi importante que celle de l'Oedipe, Winnicott exprime néanmoins des divergences par rapport à la théorie kleinienne. Il ne reconnaît pas la théorie de l'instinct de vie et de l'instinct de mort, mais il reproche surtout à Klein d'avoir négligé l'impact de l'environnement, notamment des soins maternels, dans les phases précoces du développement de l'enfant. Il accordera donc une attention particulière à cette variable dans son cadre théorique.

Winnicott (1963) précise bien que toute sa théorie se greffe sur la théorie freudienne du développement psychosexuel, notamment sur la notion de stade: «Nous (la) tenons pour acquis(e) et c'est la raison pour laquelle nous abordons d'autres aspects de la croissance.» (p. 43) . Il place donc sa théorie sous le signe du passage de la dépendance à l'indépendance. Il distingue ainsi trois phases de

développement: la dépendance absolue ou double dépendance, la dépendance relative et la voie qui mène à l'indépendance.

A. La dépendance absolue

Bien que Winnicott ait souligné l'importance de certains aspects de la théorie kleinienne, notamment l'apport de la notion de position dépressive, il reproche à cette dernière d'avoir sans cesse avancé l'âge où se mettaient en place les mécanismes mentaux caractéristiques de la position schizo-paranoïde. Or, pour lui, le jeune bébé n'existe pas en tant que tel et son moi ne peut utiliser ces mécanismes, ni établir de relation objectale. Le bébé ne peut exister sans le support de l'environnement et il ne peut donc être considéré que dans la perspective de ce qu'il nomme la dyade mère-enfant. Cette dyade est marquée par la dépendance de la mère à l'égard de tout ce qui est inné chez le nourrisson, dont son potentiel de maturation et ses besoins. Pour sa part, le nourrisson dépend entièrement de ce que lui apporte l'environnement en terme de soins et de soutien; l'environnement étant principalement relié à la mère (ou à la personne qui remplit ce rôle), soutenue par le père et par le reste de la famille et de la communauté. Il existe à ce moment chez la mère ce que Winnicott nomme "la préoccupation maternelle primaire", état qui se développerait vers la fin de la grossesse pour diminuer graduellement jusqu'à ce que l'enfant ait atteint cinq ou six mois. Cet état permet à la mère d'être dévouée à son enfant, de s'identifier à lui de manière empathique, de répondre ainsi à ses besoins et d'être "suffisamment bonne" pour assurer l'émergence du moi du nourrisson. A cette époque, le bébé vit dans un état de "non-intégration primaire" et c'est en répondant à ses besoins que la mère supporte le sentiment de sa continuité d'existence. Une mère qui ne serait pas suffisamment bonne ne pourrait assurer cette continuité d'existence, et le bébé

frustré ou carencé serait alors aux prises avec les angoisses typiques de cette période: angoisses d'anéantissement se caractérisant par les craintes de se morceler, de ne pas cesser de tomber, de ne pas avoir de relation avec son corps et de ne pas avoir d'orientation, angoisses qui selon Winnicott (1962) sont typiquement psychotiques. Petit à petit, le nourrisson en arrive à supporter des frustrations anxiogènes minimales dont il se remet cependant à cause des bons soins de la mère. C'est ainsi, en surmontant des frustrations accordées à ses capacités naissantes, que son moi commence lentement à s'organiser autour de ces expériences, et que sa personnalité s'intègre. C'est également pendant cette période que la psyché va se relier au vécu corporel, qu'elle va en quelque sorte s'intégrer au corps et à la vie somatique. La peau devient la frontière entre le moi et la réalité extérieure. Winnicott nomme ce processus la personnalisation.

La mère "suffisamment bonne" va également permettre au bébé d'établir ses premières relations objectales au moyen d'un processus que Winnicott nomme la présentation de l'objet (1945, 1951). Le bébé va éprouver un besoin, par exemple le besoin de nourriture, en n'ayant toutefois pas clairement l'idée de l'objet qui pourrait le satisfaire. Parallèlement à ce besoin de l'enfant qu'elle a reconnu, la mère éprouve le désir de le nourrir et lui présente le sein. Cette coïncidence, (Winnicott illustre d'ailleurs ce processus par l'image de deux droites qui se rencontrent), permet au nourrisson d'halluciner le sein comme étant l'objet dont il avait besoin et qu'il a réussi à créer pour se satisfaire. «Si la mère s'adapte suffisamment bien aux désirs du nourrisson, celui-ci en tire l'illusion qu'il existe une réalité extérieure qui correspond à sa capacité personnelle de créer (...) ce que la mère fournit recouvre ce dont l'enfant pourrait se faire une idée.» (1951, p.121) Lorsque cette situation se répète, l'enfant

finir par comprendre que la réalité extérieure peut lui fournir ce dont il a besoin et il établit une relation avec le monde extérieur. On peut également comprendre que lorsqu'un bébé ressent un besoin ou exprime un geste spontané, c'est la mère "suffisamment bonne" qui donne une signification à ce geste ou à ce besoin et qui permet ainsi au bébé de développer un self authentique qui va devenir de plus en plus complexe et qui va établir des relations avec la réalité extérieure.

Un dernier processus s'établit pendant cette période et continuera à se développer, à l'instar des autres, pendant les périodes ultérieures. Il s'agit de la personnalisation ou encore de la conscience d'exister comme unité; c'est le sentiment du "je suis", "j'existe et j'accumule des expériences de vie", "quelqu'un me reconnaît comme être vivant". La préoccupation maternelle primaire diminuant graduellement, et la mère reprenant tranquillement son existence propre, donc frustrant l'enfant, celui-ci va également prendre conscience des soins qu'il reçoit et de l'existence de sa mère comme personne totale différente de lui. Il est maintenant prêt à opérer le passage à la phase suivante.

B. La dépendance relative

A cette époque qui s'étend de six mois à deux ans, l'enfant devient conscient des soins qu'il reçoit et de sa dépendance à la mère perçue maintenant comme une personne totale, gratifiante à certains moments et frustrante à d'autres. Il la perçoit en même temps comme un être entretenant des relations avec d'autres que lui, notamment avec le père qui a joué un rôle dans sa venue au monde. Il éprouve donc de l'inquiétude pour sa mère. La pensée de Winnicott se rapproche ici de celle de Mélanie Klein décrivant la position dépressive. Winnicott l'appellera plutôt le stade de

la sollicitude. Rappelons qu'à ce moment l'enfant se rend bien compte que la personne qu'il agresse et la personne qu'il aime sont la même personne. Il en éprouve de la culpabilité et de la tristesse. Avec le soutien adéquat de la mère, il réussira à supporter ces affects et parviendra à élaborer des capacités de don et de réparation. Une grande partie de son agressivité pourra être ainsi transformée ouvrant la voie aux conduites sociales. L'enfant est maintenant capable d'échanges entre le monde extérieur et le monde intérieur.

C. La voie qui mène à l'indépendance

Cette période constitue la plus grande partie de l'existence de l'individu. L'enfant développe ses capacités intellectuelles et sociales. Il devient progressivement capable de se passer de soins parce qu'il a emmagasiné en lui des souvenirs de soins adéquats. Il s'insère graduellement dans un environnement de plus en plus large. La situation oedipienne dont les trois termes se sont mis en place pendant la période précédente prend au moment où l'enfant accède au génital toute son importance.

Winnicott apporte ses contributions les plus originales lorsqu'il parle de la première phase de développement, c'est-à-dire la phase de dépendance absolue. Cette originalité est reliée à l'importance qu'il attribue au soutien que l'environnement apporte au jeune bébé en voie d'intégration et d'établissement de son moi. Par la suite, sa réflexion rejoint celle de Mélanie Klein en ce qui a trait au stade la position dépressive et ses idées sur l'Oedipe rejoignent pour leur part celles de la psychanalyse classique.

Winnicott reconnaît donc des psychopathologies qui ne sont plus seulement reliées aux phases de développement psychosexuel mais davantage au degré d'indépendance que l'individu a atteint dans son développement et à la qualité des soins qui lui ont été offerts par son environnement. Ainsi, un sujet psychotique demande à l'environnement de lui fournir un support dont il a été privé ou qui a été insuffisant pour lui permettre d'atteindre la maturité. Il éprouve une angoisse d'anéantissement résultant d'un échec de l'environnement à un stade très précoce du développement, en fait à un stade où il ne pouvait avoir conscience des carences de son milieu. Un sujet à tendance antisociale a expérimenté, d'après Winnicott, une privation affective survenue suffisamment tard pour éviter l'apparition de la psychose. Cette privation serait en effet apparue à un âge où l'individu ayant déjà reçu quelque chose de bon de son environnement s'en voit tout à coup privé tout en ayant et en conservant conscience de cette privation. Finalement, la psychonévrose se caractérise par des difficultés reliées à la problématique oedipienne et à l'angoisse de castration. L'individu a déjà acquis un sens de la réalité et opère à partir d'un vrai self, le faux self ne conservant que son caractère social. Dans les psychonévroses, le conflit est davantage interne, alors que dans les psychoses et les cas-limites, il serait davantage relié à l'environnement.

Margaret Mahler

Tout en prenant appui sur la théorie psychanalytique freudienne de l'évolution libidinale et sur la théorie du développement des relations objectales développée par Spitz, les travaux de Margaret Mahler (1979, 1980) portent davantage sur le développement des sentiments d'identité et de séparation chez

l'enfant d'âge pré-verbal. Ses conclusions théoriques ont été élaborées à partir de l'observation directe de mères et d'enfants de cinq mois à trois ans dont elle a analysé les comportements et les interactions. La réflexion de Mahler s'appuie sur deux principes: l'un voulant que la naissance psychologique de l'enfant ne coïncide pas avec la naissance biologique et le second, que la permanence de l'objet libidinal soit plus tardive que la permanence de l'objet au sens piagétien du terme. Pour que l'être humain puisse mener à bien ce processus de séparation-individuation, Mahler énonce deux conditions: que le nourrisson puisse utiliser sa mère pendant la période symbiotique de son développement et que la mère continue à être disponible pendant les périodes subséquentes. Elle identifie donc trois grands étapes du développement de l'enfant d'âge pré-verbal: l'autisme normal, la symbiose et la phase de séparation-individuation qu'elle décompose en quatre sous-phases: la différenciation, la phase des essais, la crise du rapprochement et la consolidation de la permanence de l'objet libidinal. Mahler conçoit ces phases comme des points nodaux ou cruciaux du développement de l'enfant. Ils constituent en quelque sorte des carrefours qui engendrent des crises particulières.

A. L'autisme normal

Cette période s'étend environ de la naissance à huit semaines et constitue un prolongement de l'état intra-utérin. Le bébé, dans un état de narcissisme primaire, n'a pas conscience de la mère. Il n'établit pas de distinction entre la vie intérieure et la vie extérieure, entre lui-même et l'environnement, ni entre les soins de la mère qui soulagent ses tensions et ses propres fonctions corporelles qui poursuivent le même but. D'après Mahler, cet état lui sert de protection contre les stimuli trop intenses qui pourraient l'envahir. Des traces mnésiques des expériences bonnes ou mauvaises

vont cependant être enregistrées. Finalement, le bébé émerge de la sphère autistique dès lors que la maturation de son système sensoriel lui permette d'accroître son attention par rapport aux situations externes. La libido commence à se déplacer de l'intérieur du corps à la périphérie.

B. La phase symbiotique

Cette phase s'étend de deux à quatre mois. Au début, le bébé est dans un état de fusion avec la mère, un état d'indifférenciation entre ce qui est moi et non-moi; ce qui est intérieur et ce qui est extérieur. Cette indifférenciation va s'atténuer progressivement. Le nourrisson forme avec la mère un système omnipotent à l'intérieur d'une frontière commune. Les expériences mauvaises ou celles qui engendrent de l'agressivité vont tout simplement être projetées à l'extérieur de la sphère symbiotique. Lentement, l'enfant prend conscience que ce qui le soulage de ses tensions vient de l'extérieur tandis que les tensions instinctuelles sont logées à l'intérieur du corps. Le moi commence alors à se différencier tandis que l'objet partiel pouvant satisfaire ses besoins commence à être perçu. Le narcissisme primaire diminue. La mère symbiotique constitue alors le moi auxiliaire au sens de Spitz tandis que la préoccupation maternelle primaire telle que définie par Winnicott, préoccupation qui permet à la mère de réduire au minimum les tensions de son bébé, devient l'organisateur de cette période. Mahler note que c'est à cette époque que le bébé devient l'enfant de sa propre mère. Bien qu'on ne puisse aussi prématurément parler d'identification, elle affirme que l'enfant assimile les actions et les patterns sensori-moteurs de la mère, patterns qui reflètent les attentes et les anxiétés de cette dernière. L'éclosion psychologique hors de la sphère symbiotique commence au moment où l'investissement de la libido vers l'extérieur est facilité par le plaisir que le

bébé retire des sensations qui en proviennent. Cette éclosion est en outre facilitée par le mouvement de maturation ainsi que par le niveau de sécurité ressenti à l'intérieur de la sphère symbiotique. L'attention du nourrisson peut aller librement de l'intérieur vers l'extérieur. C'est alors que se met en marche le processus de séparation-individuation proprement dit.

C. La séparation-individuation

Les processus de séparation et d'individuation sont pour Mahler deux processus complémentaires et interdépendants. La séparation est reliée à l'éclatement de la dyade fusionnelle mère/enfant et permet le développement des représentations objectales. L'individuation est pour sa part tributaire du développement des fonctions autonomes du moi et assure la représentation interne de soi. Le processus de séparation-individuation se divise en quatre sous-phases: la différenciation, la phase des essais, la crise du rapprochement et vers la consolidation de la permanence de l'objet.

1. La différenciation

On observe généralement cette phase chez les bébés de cinq à dix mois. La phase de différenciation est une époque d'ambivalence dans laquelle le bébé est en conflit avec le désir de rester dans l'état symbiotique et celui d'en sortir. On observe ainsi qu'il essaie de se dégager des bras de la mère, ou que son corps devient rigide lorsqu'elle le prend alors que dans la période précédente il se moulait au corps de cette dernière. L'enfant consacre plus de temps à explorer sensoriellement la mère et le monde ainsi qu'à comparer les deux. Cette exploration s'élabore à partir de la croissance et de la maturation de l'appareil locomoteur. C'est à cette époque que

l'enfant adopte un objet transitionnel qui lui est souvent présenté par la mère, objet sur lequel il investit de la libido et qui lui sert de mécanisme d'adaptation et de défense contre la fusion. L'enfant retire plaisir et stimulation de l'exploration du monde et de l'utilisation de ses capacités motrices. Il reste cependant à proximité de la mère pour le faire.

2. La période des essais

Cette période s'étend environ de dix à dix-huit mois. A ce moment, l'enfant s'est différencié de sa mère. Il a déjà investi dans un objet transitionnel qu'elle lui a présenté. Il investit maintenant dans sa propre activité motrice qui, avec l'apprentissage de la marche, a pris énormément d'importance. Margaret Mahler cite Greenacre qui parle d'"histoire d'amour avec l'univers". L'enfant explore donc le monde dans un état d'euphorie et retire énormément de satisfaction de sa propre activité et de son sentiment d'omnipotence. De temps en temps, il retourne vers la mère et cherche dans son contact avec elle un ressourcement; Mahler parle d'"emotional refueling". La mère constitue en quelque sorte la base d'essais à partir de laquelle il part à la conquête du monde. Il appartient alors à la mère de ne pas entraver cette démarche tout en demeurant disponible aux besoins de son enfant, c'est-à-dire qu'elle doit respecter la distance optimale dont il a besoin en lui permettant de s'éloigner tout en demeurant présente pour satisfaire ses besoins de contact. On remarque chez le bébé une anxiété de perte d'objet lorsque la mère n'est pas là quand il en a besoin. Margaret Mahler parle même de légère dépression anaclitique. Elle observe que l'enfant arrête alors toute activité pour se concentrer à l'intérieur de lui-même et tente, pense-t-elle, de reconstituer l'image idéale de la symbiose et l'état idéal du self régissant cette période. Il s'agit alors d'un phénomène régressif

narcissique. Elle observe également le jeu du "coucou", jeu typique de cette sous-phase, par lequel l'enfant fait l'expérience de perdre et de retrouver sa mère; d'expérimenter le lien et l'indépendance. L'état typique de cette période est en fait un mélange d'euphorie et d'omnipotence provenant du fait que l'enfant a l'impression de partager les pouvoirs magiques qu'il attribue à la mère. Il émerge donc de cette phase avec un premier sentiment d'identité et d'autonomie.

3. Le rapprochement

Entre dix-huit et vingt-quatre mois, l'enfant vit un état de crise. A l'euphorie caractéristique de la période précédente succède une prise de conscience des obstacles et des limites entravant sa toute-puissance. Plusieurs phénomènes peuvent être observés: l'enfant éprouve des anxiétés de séparation, de perte d'objet, de perte d'amour de l'objet et de castration. Ces anxiétés sont décelables dans des comportements d'approche et de filature de la mère qui expriment son désir d'être réuni à l'objet d'amour, et des comportements de fuite qui témoignent de sa crainte d'être réenglouti dans la symbiose. Il recherche également l'approbation de la mère et veut partager avec elle ses découvertes et ses exploits. La quête d'interaction trouve également un nouvel outil dans le développement du langage. La différenciation des représentations de soi et de l'objet se confirme. L'enfant prend également conscience que ses objets d'amour, c'est-à-dire les parents, sont des êtres séparés avec des intérêts distincts. Cette crise, comme l'appelle Mahler, coïncide avec la période anale et on voit le bébé défendre son autonomie par des comportements d'opposition et d'agression. C'est une phase d'une grande importance et d'autant plus difficile à traverser que la mère est souvent surprise du changement de comportement de son bébé qui s'avérait si indépendant il y a

quelques mois. Cette période peut connaître deux issues. Dans les cas les plus difficiles, il subsiste une ambivalence entre le désir de symbiose et celui de l'indépendance ainsi qu'un clivage des bons et des mauvais objets, difficultés qui peuvent donner naissance aux états-limites. Dans les conditions favorables, l'enfant peut maintenant accéder à des fonctions du moi plus élevées.

4. La consolidation de la permanence de l'objet

D'après Michel Lemay (1983), la description que Margaret Mahler présente de cette période se rapproche davantage des vues de la psychanalyse classique. Elle parlera entre autres de l'angoisse de castration et de la problématique oedipienne. Entre vingt-quatre mois et quatre ou cinq ans, l'enfant acquiert, d'après Mahler, une représentation interne unifiée de l'objet d'amour, représentation qui succède à la conscience de l'objet d'amour externe. Il acquiert également la permanence de l'objet libidinal. Il accepte la séparation d'avec la mère et d'avec les autres, et il reconnaît son identité sexuelle propre. La résistance aux adultes et les oppositions sont à comprendre dans le sens d'un développement du sentiment d'identité. Les fonctions cognitives se développent notamment par l'intermédiaire du jeu dans lequel l'enfant met la réalité à l'épreuve et la communication verbale se développe. Cette dernière sous-phase du processus de séparation-individuation ne se termine jamais et sous cet aspect, on peut la rapprocher de la dernière étape du développement décrite par Winnicott.

D'après Mahler, pour qu'on puisse parler de névrose infantile, certaines conditions doivent être réunies: le développement du sentiment d'identité doit être achevé à la fin de la période de rapprochement et la permanence de l'objet libidinal

doit être atteinte puisqu'elle permet la relation à des objets totaux inscrits dans une relation triangulaire investie de libido et d'agressivité. Finalement le narcissisme doit être souple et d'orientation génitale. La problématique oedipienne constitue le cœur ou le noyau de la névrose mais Mahler tient tout autant compte de la dimension objectale de l'Oedipe que de sa dimension libidinale. Chez les personnalités-limites ou dans le cas de troubles narcissiques, elle perçoit des fixations au niveau des sous-phases du processus de séparation-individuation et des distorsions dans l'ordre de leur apparition. La permanence de l'objet n'a pu s'établir et elle observe un clivage du moi ou du monde objectal. A cet égard, la sous-phase du rapprochement est critique et la façon dont elle est vécue influence le passage à la problématique oedipienne. Margaret Mahler a également consacré du temps à la compréhension de la psychose symbiotique. Elle considère que les enfants ou les individus atteints de troubles psychotiques ne sont pas nés au sens psychologique du terme, c'est-à-dire qu'ils n'ont jamais pu émerger de la sphère symbiotique et acquérir ainsi les rudiments d'un sentiment d'identité. Ils n'ont pu utiliser la mère comme ego auxiliaire et leur personnalité n'a pu se structurer. On observe chez certains enfants un décalage entre leur maturation affective et locomotrice. Si leur corps leur permet de sortir de la fusion avec la mère alors qu'ils ne peuvent affronter affectivement cette séparation, il se produit une panique que l'enfant ne peut communiquer. L'incapacité de sortir de la sphère symbiotique est expérimentée comme une catastrophe et le moi, cessant de se développer, se fragmente.

On reconnaît généralement que les apports les plus originaux de Margaret Mahler se situent au niveau de la méthode d'observation qu'elle a utilisée et au

niveau de l'impact qu'elle a reconnu à la maturation sensorielle et locomotrice sur le développement affectif infantile.

Jean Bergeret

Déplorant le manque d'unité existant entre les multiples tentatives d'établissement d'une classification des niveaux de fonctionnement psychodynamique, Jean Bergeret a tenté d'élaborer une typologie des structures de fonctionnement permettant de situer et de décrire d'une manière plus cohérente et plus systématique tous les genres de personnalités, entre autres celles dont les anciennes typologies arrivaient mal à rendre compte.

Sa description des différentes structures tient néanmoins compte de la dimension développementale de l'individu en ce sens qu'elle contribue à la génération de telle ou telle structure particulière.

Bergeret (1974) définit la structure ainsi. Il s'agit du «(...) mode d'organisation permanent le plus profond de l'individu, celui à partir duquel se jouent les aménagements fonctionnels dit «normaux» comme les avatars de la morbidité.»(p.7). Sa démarche l'amène à distinguer un niveau structurel psychotique, un niveau structurel névrotique et finalement une astructuration ou structure "comme si" qui n'est ni stable ni profondément organisée comme le sont les véritables structures mais qui peut néanmoins emprunter les traits des structures précédemment énumérées. C'est ce qu'il appelle l'organisation-limite.

La perspective qu'adopte Bergeret le conduit à élargir la notion de normalité. Généralement attribuée à la personnalité fonctionnant sur un mode névrotique organisé sous le primat du génital, la normalité devient ici caractéristique du bien-être éprouvé par le sujet qui évolue à partir d'une structure stable. Ainsi les personnalités gérées par une structure psychotique ou névrotique non décompensées seront dites normales bien que la structure névrotique soit toujours considérée comme une forme d'élaboration supérieure. L'auteur estime par contre qu'il est difficile d'attribuer cette notion de normalité aux organisations-limites ou astructures

(...) à cause de la mise en jeu d'énormes contre-investissements énergétiques antidépressifs et permanents (en raison de la précarité justement de l'adaptation aux réalités internes et externes) et de l'instabilité en fin de compte de telles organisations, non réellement structurées au sens définitif et plénier du terme. (p. 3)

Ces précisions étant posées, nous pouvons maintenant décrire les caractéristiques que Bergeret attribue à chaque niveau d'organisation psychodynamique en portant attention aux éléments suivants: l'évolution libidinale, la relation objectale, l'articulation des instances de la personnalité, la nature de l'angoisse, celle du conflit, l'attitude devant la réalité, les mécanismes de défense ainsi que la nature de la relation aux parents.

A. La structure psychotique

On retrouve chez les sujets se développant dans cette lignée structurelle des expériences de frustrations importantes vécues à des stades très précoces, c'est-à-dire au niveau de l'oralité et du premier sous-stade anal, ou des échecs au

moment de l'entrée dans le deuxième sous-stade anal au sein duquel on assiste entre autres à l'émergence de l'opposition aux parents. Pour certains, la relation d'objet demeure fixée à un mode essentiellement narcissique. Tout se passe comme si le sujet ne s'était jamais vu octroyer par la mère, elle-même objectalement déficiente, le statut d'objet distinct. L'aspiration à une relation d'objet fusionnelle va dominer le tableau de toutes les relations objectales ultérieures. A la limite, chez les sujets les plus sévèrement atteints, il est même impossible de parler de relation duelle. Pour d'autres sujets ayant pu opérer la distinction Moi/non-Moi, la relation objectale va s'orienter autour d'une recherche de maîtrise de l'objet et d'une crainte d'être persécuté par lui. Il y aura toujours une dépendance teintée d'agressivité par rapport à l'objet. Il arrive également que la relation objectale soit marquée par une agressivité intense que le sujet retourne contre lui-même.

Bergeret décrit de la façon suivante l'organisation topique de cette structure:

(...) le fossé demeure assez grand sur le plan des instances idéales, celles-ci se trouvant réduites à l'état de noyaux épars dans l'organisation psychotique, aussi bien en ce qui concerne le Surmoi qu'en ce qui concerne l'Idéal du Moi. Des éléments de ces deux instances se trouvent incontestablement présents dans la lignée psychotique mais de façon très focalisée et strictement circonscrite à des secteurs restreints, sans valeur organisatrice générale (...).
(p. 143)

De la même manière, le «(...) Moi n'est jamais complet; d'emblée il se trouve morcelé (...)» (p. 72) et ses capacités de négociation avec la réalité s'en trouvent altérées. L'angoisse psychotique est avant tout angoisse de destruction par

morcellement ou éclatement. Au niveau le plus archaïque, cette angoisse est reliée à l'impuissance d'opérer la distinction Moi/non-Moi afin de constituer un Moi autonome. Chez les sujets ayant pu accéder au premier sous-stade anal, l'angoisse de morcellement est liée à la peur de la pénétration tandis que chez les sujets régressés, l'angoisse est reliée à une perte effective de l'objet. Le conflit essentiel de ces sujets ne se joue pas ici au niveau des instances de la personnalité mais plutôt entre les besoins qui émanent du Ca, c'est-à-dire les "besoins pulsionnels élémentaires" et la réalité.

Les sujets ayant développé une structure psychotique perçoivent la réalité dans ce qu'elle a de compatible ou non avec leurs besoins pulsionnels. On verra à l'oeuvre un déni des éléments de la réalité frustrante et, dans des cas extrêmes, la création d'une nouvelle réalité plus satisfaisante. On remarque également le caractère archaïque des défenses qu'ils utilisent. Ils emploieront le déni primaire de certains éléments de la réalité qui pourra être accompagné de projection, d'annulation, de retournement des pulsions et de retournement contre soi.

Bergeret souligne que les mères des psychotiques se sont révélées traumatisantes, voire toxiques. Elles éprouvent le besoin de maintenir une relation symbiotique avec leur enfant. On leur reconnaît également d'autres traits comme l'anxiété et la frigidité affective. Le mode relationnel de certaines se caractérise par l'exercice d'une autorité importante, autorité toutefois occultée du fait que les pères semblent la détenir.

B. La structure névrotique

Les sujets évoluant dans le sens de la lignée névrotique ont traversé sans frustration ni traumatisme importants les premiers stades de développement psychosexuel. Ils ont atteint le stade génital ou oedipien et accédé en face de leurs parents à une relation triangulaire à l'intérieur de laquelle ils se posent comme sujets sexués recherchant la proximité du parent de sexe opposé et vivant une situation de rivalité avec le parent du même sexe. Le Surmoi joue ici le rôle d'organisateur de la personnalité. L'angoisse névrotique est une angoisse de faute, de culpabilité dirigée comme le souligne Bergeret «(...) vers un futur anticipé sur un mode érotisé.» (p. 143). Il s'agit d'une angoisse de castration. Le conflit se joue à l'intérieur du Moi et met aux prises les besoins pulsionnels et les exigences du Surmoi. La réalité n'est jamais déniée, le principe de plaisir étant soumis au principe de réalité. Les rêves ou fantasmes permettent une satisfaction hallucinatoire des désirs mais «(...) portent cependant traces du conflit et des défenses (...)» (p. 106). Le refoulement est le mécanisme utilisé par les sujets appartenant à cette structure. Comme il ne peut suffire, on verra apparaître d'autres mécanismes comme l'isolation, le déplacement, l'évitement, l'annulation et la formation réactionnelle.

Tous les sujets appartenant à une lignée évolutive névrotique ont eu la possibilité de s'inscrire dans une dynamique génitale et triangulaire. Chez certains, Bergeret met cependant en évidence la répression que les deux parents ont manifesté envers l'expression de la pulsion agressive de l'enfant vis-à-vis le parent de même sexe et de la pulsion amoureuse envers le parent du sexe opposé. Chez d'autres, on voit se manifester une ambivalence affective ainsi qu'une difficulté

identificatoire reliée au fait que les deux parents auraient exercé une provocation et une interdiction sexuelles.

C. L'organisation-limite

Comme nous l'avons déjà souligné, Bergeret ne conçoit pas ce type d'organisation comme une structure au sens achevé du terme. En effet, cette organisation ne comporte selon lui ni la stabilité ni la cohérence des structures psychotique et névrotique et nécessite la mobilisation d'une énergie intense pour contrer la dépression toujours menaçante. De plus, cette "astructure" ne développe pas de mode de fonctionnement original et emprunte des éléments psychotiques ou névrotiques. Cette organisation pourra éclater sous l'impact d'un traumatisme tardif, toutefois des aménagements pervers ou caractériels pourront se développer plus précocement.

A l'instar des sujets ayant développé une structure névrotique, on ne retrouve pas chez les personnalités limites une histoire prégénitale lourde en frustrations ou en traumatismes. C'est plutôt au moment de l'entrée dans l'Oedipe qu'est survenue une frustration importante qui a éveillé une forte angoisse de perte d'objet. La personnalité n'a pu alors y faire face parce qu'elle ne disposait pas des ressources nécessaires. Le développement s'est en quelque sorte figé à ce stade et l'enfant est entré dans ce que Bergeret qualifie de "pseudo-latence" sans jamais accéder à un niveau de relation triangulaire et génitale.

La relation objectale est ici anaclitique, c'est-à-dire que le sujet demeure dans un état de dépendance par rapport à son objet qui «(...) joue le double rôle de

Surmoi auxiliaire et de Moi auxiliaire (...)» (p. 139). Ce type de relation, à l'intérieur de laquelle l'objet est recherché pour la protection qu'il apporte ou l'agression qu'il permet, est vécu par rapport au père et à la mère. Les parents ne sont jamais perçus au sein d'une relation triangulaire et génitale mais plutôt inscrits dans une relation binaire asexuée où s'exerce une dialectique grand/petit, fort/faible. L'histoire de ces sujets révèle souvent que les deux parents ont en bonne partie nourri la relation anaclitique afin de satisfaire leurs propres besoins narcissiques.

Au niveau de l'articulation des instances de la personnalité, l'Idéal du Moi prend le haut du pavé et joue le rôle d'organisateur psychique. C'est un Idéal aux exigences élevées qui visent à assurer la présence et l'amour de l'objet et qui se révèle à peu près impossible à satisfaire. L'échec qui résulte de cette impuissance vient rajouter aux blessures narcissiques du sujet. On retrouve des éléments surmoïques mais le Surmoi ne prendra jamais ici la fonction qu'il assume dans la structure névrotique. Sans qu'on puisse parler de clivage ou d'éclatement, on voit le Moi opérer à deux niveaux. Il est parfaitement adapté à la réalité dans les zones qui ne suscitent ni angoisse, ni menace au niveau narcissique ou génital. Dans les secteurs menaçants, le Moi opère par contre sans tenir compte de la réalité, dans le but de protéger et de satisfaire les besoins narcissiques et anaclitiques et d'éviter la crainte de perte d'objet.

Nous sommes donc en présence d'une angoisse dépressive de perte de l'objet anaclitique. Dans les aménagements caractériels, l'angoisse est projetée à l'extérieur et d'importantes formations réactionnelles vont se développer afin d'éviter

qu'elle ne soit réintroduite à l'intérieur du sujet. Le conflit se joue au niveau de l'Idéal du Moi aux prises avec les pulsions et avec la réalité.

Comme le sujet limite ne peut mettre en oeuvre les mécanismes de refoulement comme le font les sujets névrotiques, il doit faire appel à d'autres types de défenses:

L'évitement (...) pour (...) éviter la rencontre avec la représentation (...) La forclusion (qui) concerne également une forme de rejet de la représentation gênante (...) (Elle) s'adresse à une image davantage paternelle dont il est nécessaire de rejeter la représentation symbolique (...) Les réactions projectives (...) permettent des récupérations fantasmatiques de la toute-puissance de l'autre (...) Le clivage (...) des représentations objectales (ou) dédoublement des imagos, destiné à lutter contre l'angoisse de perte d'objet (...). (p. 146-147)

Bergeret souligne finalement que les parents de ces sujets ont encouragé le développement de la relation anaclitique qui satisfaisait leur propre narcissisme. Ils ont aussi entretenu chez leurs enfants des exigences contradictoires sans jamais manifester de satisfaction devant l'accomplissement de ces exigences.

Le cadre clinique choisi

En prenant connaissance de la perspective de Bergeret, nous remarquons qu'il reprend dans une synthèse claire et facilement opérationnelle, les dimensions qui avaient retenu l'attention des auteurs que nous avons précédemment consultés, soit le stade d'évolution libidinale, le mode de relation objectale, la nature de l'angoisse, les mécanismes de défense et la notion de l'apport de l'environnement.

C'est chez lui que convergent tous les points de vue dont l'examen aboutit à une description fine des niveaux de fonctionnement psychodynamique et à une différenciation subtile des types de psychopathologie.

Rappelons que nous avons entrepris cet inventaire des travaux théoriques concernant les étapes essentielles du développement affectif de l'enfant afin de dégager une classification nous permettant de répartir les sujets de notre recherche selon leur mode de fonctionnement psychodynamique, et de leur présenter des contes de fées fournissant une représentation adéquate de ces niveaux. Il n'entre cependant pas dans le cadre de cette recherche d'établir un diagnostic différentiel raffiné des sujets. Etant donné ces conditions, est-il possible de dégager parmi tous ces points de vue posés sur le développement un ou des critères distinctifs nous permettant de classer les sujets?

Il apparaît que l'inscription dans une situation triangulaire à l'intérieur de laquelle les sujets sont perçus comme sexués demeure une constante de tous les travaux, ce qui permettrait généralement de distinguer la névrose, qu'elle soit définie comme pathologie ou mode de fonctionnement, de la psychose et des états-limites. En effet, Freud considère l'Oedipe comme le thème culminant du développement psycho-sexuel. Même si Mélanie Klein prétend que cette relation triangulaire est inscrite dans chacune des étapes du développement, elle reconnaît néanmoins que l'Oedipe atteint son moment le plus achevé lorsqu'il est teinté par la dimension génitale. Winnicott émet des réflexions tout à fait similaires quand il souligne que la situation triangulaire commence à apparaître au cours de la deuxième phase dite de dépendance relative pour n'acquies sa pleine signification qu'à l'intérieur de la

troisième phase, au moment où l'enfant accède au stade génital. Finalement Mahler qui, à l'instar de Winnicott, a axé principalement son travail sur le premier âge de l'enfant, reprend la perspective psychanalytique freudienne concernant l'Oedipe dans la phase de consolidation de la permancence de l'objet. Comme Freud, Winnicott et Bergeret, elle fait de l'Oedipe l'élément caractéristique de la névrose infantile.

Voilà pourquoi nous avons choisi d'élire, à la suite de ces auteurs, l'accès à la relation triangulaire génitale comme le critère distinctif nous permettant de répartir nos sujets en deux niveaux de fonctionnement psychodynamique. Nous retrouverons donc des enfants ayant eu accès à un niveau de relation triangulaire et des enfants n'y ayant pas encore eu accès, c'est-à-dire des enfants fonctionnant dans une dynamique binaire asexuée chez qui l'Oedipe ne joue aucun rôle organisateur. En plus de considérer le stade de développement libidinal et le mode de relation objectale atteint par les enfants, nous prêterons également attention aux autres éléments exposés par Bergeret soit l'angoisse, le conflit et les défenses.

Seront donc classés à un niveau de fonctionnement génital ou triangulaire, les sujets et les contes chez qui l'évaluation ou l'analyse feront principalement ressortir les points suivants:

- l'accès au stade oedipien,
- une relation objectale génitale triangulée,
- l'angoisse de castration.

Pourront s'y ajouter:

l'importance du Surmoi comme organisateur psychique,
un conflit entre le Surmoi et les pulsions,
des défenses comme le refoulement accompagné d'isolation, de déplacement, d'annulation, de formation réactionnelle,
la soumission du principe de plaisir au principe de réalité.

Seront classés à un niveau de fonctionnement prégénital ou binaire les sujets ou les contes chez qui l'évaluation ou l'analyse feront principalement ressortir les points suivants:

une fixation ou une régression aux stades oral ou anal sans qu'ait jamais été atteint le stade oedipien,
une relation objectale fusionnelle ou anaclitique, c'est-à-dire de type binaire,
l'angoisse de morcellement, de destruction ou de perte d'objet.

Pourront s'y ajouter:

l'absence du Surmoi comme organisateur avec prédominance de l'Idéal du Moi,
le conflit entre le Ca et la réalité ou entre l'Idéal du Moi et les pulsions,
des défenses comme les dénis primaire et secondaire de la réalité, le retournement des pulsions, le retournement contre soi, le clivage des imagos et l'évitement.

Le conte et les réactions au conte

La première partie de ce chapitre nous a donné l'occasion de décrire l'évolution de la notion d'organisation psychodynamique de la personnalité et de préciser le cadre d'analyse qui nous permettra d'évaluer la variable indépendante de la recherche. Nous nous proposons maintenant d'examiner les positions théoriques et les données empiriques qui traitent des relations existant entre les récits folkloriques et les réactions des enfants, ou des adultes, qui entrent en contact avec ces récits. Peu d'études sont consacrées spécifiquement à la mise en relation de l'organisation dynamique d'un sujet, telle que décrite dans la première partie de ce chapitre, à ses préférences ou à ses craintes par rapport au conte. La littérature psychologique, qu'elle emprunte une orientation théorique ou clinique, aborde néanmoins cette relation au conte mais de manière plus générale.

L'approche psychanalytique théorique

Bien que nous rangions les travaux des auteurs qui suivent sous la dénomination d'approche théorique, il ne faudrait pas oublier que leur pensée théorique est en grande partie issue de l'observation clinique et qu'elle y renvoie. On retrouve dans l'oeuvre de Freud un certain nombre de références aux récits folkloriques dont font partie les mythes, les légendes et les contes. Notons toutefois que Freud fait référence à ces récits sans considérer la distinction des genres ce qui, comme le souligne Anzieu (1970), lui a attiré les critiques des anthropologues. Freud élabore une large part de sa réflexion sur les analogies qu'il perçoit entre le conte et le rêve. Il les considère comme des créations de la pensée inconsciente,

c'est-à-dire comme des expressions de désirs instinctuels réprimés, qui se sont frayés un chemin jusqu'à la conscience au moyen de divers mécanismes qui faisaient en sorte que leur élaboration et leur satisfaction deviennent acceptables. Freud démontre ainsi en s'appuyant sur l'analyse des créations populaires que l'inconscient est universel et qu'on le retrouve à l'oeuvre partout, non seulement dans les rêves ou les psychopathologies. Freud (1900) ajoute également que les rêves et les contes sont reliés aux désirs interdits de l'enfance et précisera plus tard (1926) que ces désirs se rattachent à la sexualité infantile. D'autres ressemblances peuvent également être observées entre le rêve et le conte. En effet, le souvenir d'un conte de fées peut ressurgir au cours de la cure, par le biais d'associations ou à l'intérieur d'un rêve. Il agirait ainsi comme souvenir-écran et son interprétation permettrait de remonter à la source infantile de la névrose du patient. Ainsi, un rêve de l'Homme aux loups (1918) emprunte une image de loup aux contes du *Loup et des sept petits chevreaux* et du *Tailleur et du loup*, tous deux entendus pendant l'enfance. En faisant raconter ces histoires au rêveur, il a été possible de passer du contenu manifeste du rêve à son contenu latent et de mettre en lumière la peur infantile du père. Dans un article publié en 1925, Freud reprend ce phénomène de l'émergence d'images de contes dans le matériel onirique. Il soutient à nouveau que le conte fournit au rêveur des images qui vont lui permettre de mettre en scène, outre ses préoccupations actuelles, du matériel infantile. Son argumentation l'amène à confirmer l'existence d'une relation entre les contes de fées qui ressurgissent à la mémoire et l'histoire de l'enfance individuelle des névrotiques. Dans l'étude du thème des Trois coffrets (1913), thème qu'il retrouve dans une pièce de Shakespeare, ainsi que dans des contes et des légendes, Freud apporte une illustration de sa méthode d'interprétation qui est, comme il le souligne, celle qu'il

utiliserait pour mener à terme l'interprétation d'un rêve. Il interprète donc les symboles, recherche les inversions, les substitutions, les déplacements, les formations réactionnelles. Il amplifie également les thèmes principaux, c'est-à-dire qu'il établit les liens existant entre le motif d'un récit particulier et ce même motif tel qu'il apparaît dans d'autres contextes. Tous ces mécanismes de travestissement sont utilisés, dans le récit comme dans le rêve, pour assurer la satisfaction d'un désir interdit et réprimé. Il ajoute en 1925 que le conte considéré comme oeuvre d'art possède néanmoins une portée plus grande que celle du rêve puisqu'il permet d'éveiller l'intérêt d'un auditoire et de satisfaire également chez lui des désirs refoulés.

Cependant, c'est par des auteurs contemporains de Freud ou par ses successeurs que les rapports entre le rêve, le conte, la pensée inconsciente et la sexualité infantile ont été illustrés, développés et interprétés. Toutefois, malgré les nuances et les développements qu'ils introduisent, on se rend compte qu'ils restent très proches des intuitions et des hypothèses freudiennes. Ainsi Abraham (1909) reprend et élabore les allusions de Freud au folklore. Sa réflexion sur le rêve et le mythe est en grande partie consacrée à démontrer que les mécanismes de travail du rêve comme la condensation, le déplacement et l'élaboration secondaire sont à l'oeuvre dans la légende. Selon lui, c'est le désir infantile de la collectivité à ses débuts qui s'exprime dans ces récits, comme le rêve s'élabore à partir d'un désir infantile individuel. D'après Rank et Sachs (1913), le conte serait une forme socialisée et acceptable d'expression de l'inconscient qui, entre autres matériaux, fait amplement usage du symbole à caractère sexuel. Cet "acte psychique" est un fruit de la lutte entre le désir et la censure. Un désir refoulé dans un premier temps

par la conscience émerge à nouveau, mais déformé cette fois, sous la forme d'un mythe ou d'un conte. Le langage symbolique est le travestissement de choix utilisé par le conte, ce qui lui permet d'assurer la satisfaction du désir illicite au moyen de l'élaboration d'un compromis acceptable. Rank discute en outre du contenu du conte et démontre qu'il n'est qu'une déformation complexe du mythe, mettant essentiellement en scène des conflits familiaux et notamment l'ambivalence affective de l'enfant par rapport à ses parents et à sa famille. En réfléchissant sur les origines du conte, le psychanalyste et anthropologue hongrois Roheim (1953) en viendra même à supposer qu'une grande partie des contes et des mythes sont issus de rêves qui ont d'abord été racontés à un auditoire, puis repris et élaborés par des conteurs qui y ont introduit des éléments de leurs propres rêves. Pour Jones (1973), les contes de fées comme les jeux des enfants, traduisent au moyen du langage symbolique des "éléments sexuels et des éléments hostiles" inacceptables pour la pensée consciente, éléments que le conte et le jeu travestissent jusqu'à les rendre acceptables mais à peine ou difficilement reconnaissables.

Après avoir dégagé les similitudes existant entre le rêve et le conte et souligné leur rapport à l'inconscient, les psychanalystes ont ensuite interprété les contenus des contes pour démontrer qu'on y retrouvait la dynamique évolutive décrite par la psychanalyse. Ainsi, Omidisalar (1983, 1984) et Bellemin Noël (1983, 1988) ont pu mettre en lumière que certains récits illustrent l'organisation prégénitale du développement, alors que d'autres représentent le passage du prégénital au génital tandis que d'autres reprennent finalement toutes les phases du développement psychosexuel.

Parmi toutes ces études, c'est sans contredit l'essai de Bettelheim (1976) qui a connu le retentissement populaire le plus important. En dépit de toutes les critiques qu'on pourrait et qu'on n'a pas manqué de lui attribuer, il convient de reconnaître l'impact de cet ouvrage qui a contribué à redonner ses lettres de noblesse au conte de fées, à le remettre à la mode après une relative éclipse due à l'apparition sur le marché littéraire d'un grand nombre d'histoires modernes. Soulignons que Bettelheim n'avait pas l'intention d'écrire un ouvrage théorique consacré à une étude fine et exhaustive du conte. Contrairement à ce que laisse entendre le titre français, il ne voulait faire une psychanalyse des contes de fées mais il désirait plutôt, comme l'indique bien le titre original *The Uses of Enchantment*, inciter les éducateurs à réintroduire le conte dans l'univers des enfants. Même si son point de vue est plutôt éducatif ou peut-être clinique, l'auteur poursuit une réflexion théorique qui va dans le même sens que celle des auteurs précédemment cités et qui l'enrichit notamment au niveau du contenu des représentations du conte merveilleux.

Selon Bettelheim le matériau premier du conte prend sa source dans la pensée inconsciente et reflète notamment les désirs sexuels et agressifs de l'enfant, les angoisses qu'ils engendrent, la structure de la psyché et les étapes du développement psychosexuel. Son analyse est en grande partie élaborée à partir de contes tirés de la tradition populaire anglo-saxonne. Il démontre comment certains de ces récits illustrent les grands moments du développement psychosexuel, notamment le passage de l'organisation prégénitale à l'organisation génitale mais il met surtout en évidence le processus de la résolution oedipienne. D'après Bettelheim, le conte représente également l'intégration de la personnalité. En effet,

les tendances du ça, du moi, et du surmoi sont isolées et projetées dans des personnages ou des situations, et l'issue du conte permet de réintégrer les demandes de ces diverses tendances par la négociation d'une solution acceptable. Bettelheim met également en lumière des situations narratives qui représentent le passage du principe de plaisir au principe de réalité, la rivalité fraternelle et l'anxiété de séparation.

Comme les autres psychanalystes, il insiste sur le fait que ces thèmes issus de la pensée inconsciente pourraient, s'ils s'exprimaient directement, susciter une forte angoisse chez les lecteurs ou les auditeurs. Or, ces thèmes repris sous forme narrative n'angoisseraient pas l'enfant. Le sentiment de sécurité qu'engendre le conte proviendrait du travail d'élaboration du récit qui, après avoir isolé et représenté isolément les forces antagonistes à l'oeuvre dans l'inconscient, en permet une réintégration à un niveau supérieur. Bettelheim explique la fascination que le conte exerce sur l'enfant de la manière suivante: dans un premier temps, le conte utilise un langage symbolique qui correspond bien à la pensée animiste de l'enfant. De plus, l'enfant à qui on raconte l'histoire s'identifie au personnage principal du récit qui est généralement le plus jeune d'une famille, le plus démuné, situation que l'enfant reconnaît comme étant la sienne à l'intérieur de la famille. Le clivage de certains personnages lui permet en outre d'opérer une projection libératrice de l'ambivalence affective qui caractérise ses relations aux images parentales ou aux membres de la fratrie. Les représentations des mécanismes inconscients et des situations familiales qu'offre le conte, les possibilités d'identification et de projection qu'il autorise procurent à l'enfant une intense satisfaction et nourrissent en lui l'espoir qu'il saura venir à bout des difficultés inhérentes au processus de croissance. Cet espoir est en

fait un des éléments essentiels de la thèse de Bettelheim pour qui l'enjeu fondamental de l'être humain est de donner un sens à sa vie et pour qui le conte demeure un produit culturel particulièrement apte à soutenir l'enfant dans cette tâche.

Tout comme ses prédécesseurs, Bellemin-Noël (1983) s'est interrogé sur le rapport qui s'établit entre le conte de fées et le récepteur. Il se demande en effet « (...) comment l'infinie particularité des lecteurs opère (...) ces rencontres avec les forces qui engendrent de tels effets d'inconscient » (1983, p. 20). En se basant sur la théorie de l'énonciation, il suppose que « Le sens ne naît que si la signification est reconnue par le destinataire à partir de la force qui s'exerce à travers elle et vient le toucher. » (p. 22) D'après lui, la position du récepteur ressemble à celle de l'analyste pendant la cure, c'est-à-dire qu'«il mobilise (...) sa propre organisation inconsciente.» (p. 23). Il y aurait donc interaction entre le récit et le récepteur, en ce sens que le récepteur module le texte à partir de son propre inconscient au fur et à mesure que le récit se déroule devant lui. Pour Bellemin Noël, l'enfant investit de la libido sur le texte. A partir du conte, il continue à rêvasser ou à jouer à être tel ou tel personnage, ce qui favorise une libération des pressions exercées par l'inconscient. Il pense également que, contrairement au rêve, le conte apporte une satisfaction plus grande parce que l'élaboration du fantasme y atteint une plus grande cohérence et permet de rejoindre ainsi non seulement la personne ou le groupe qui raconte, mais une partie importante de l'humanité. Bellemin Noël soutient également que la situation de contage déculpabilise en quelque sorte l'enfant en l'autorisant à s'engager dans ses fantasmes, puisqu'il sent bien que d'autres les partagent.

Certains psychanalystes de formation, qui se sont éloignés de la psychanalyse, ont cependant continué à étudier le conte et y ont retrouvé, comme l'avaient fait les freudiens, des illustrations de leur pensée théorique. Les jungiens, dont Marie-Louise Von Franz ont fait du conte un objet de réflexion privilégié. D'après Von Franz (1978), le conte de fées illustre les processus de base de l'inconscient collectif. Il présente également les principales étapes de l'individuation, soit la lutte avec l'ombre, l'intégration de l'animus et de l'anima. Les jungiens proposent en outre une méthode d'interprétation qui diffère de la méthode d'analyse du rêve développée par Freud. Cette méthode comprend plusieurs étapes dont la décomposition en séquences, l'étude des personnages, des symboles et l'amplification, c'est-à-dire la comparaison des symboles qui apparaissent dans un conte de fées précis avec des symboles similaires provenant d'autres récits et finalement, la traduction en langage psychologique des informations recueillies. Alice Miller (1986) est également une autre psychanalyste qui conteste la théorie des pulsions et qui centre sa réflexion théorique et son action thérapeutique sur le rapport d'autorité se développant entre adultes et enfants. Elle dénonce la violence faite aux enfants par les adultes et retrouve dans les contes des illustrations de l'ambivalence des sentiments que les parents éprouvent pour leurs enfants. Ainsi la mauvaise mère du conte, la sorcière, n'est plus considérée comme une projection de l'agressivité de l'enfant, mais représente bien la haine que l'adulte peut éprouver pour l'enfant. Cette thèse est également reprise par Carloni dans *La mauvaise mère*, étude psycho-sociologique consacrée à l'infanticide.

Cet inventaire des principales positions théoriques concernant les relations entre le conte et la psyché nous permet de constater que les psychanalystes en

premier lieu et, par la suite, ceux qui se sont dissociés du mouvement psychanalytique parce qu'ils réfutaient notamment la théorie psychosexuelle freudienne ont toujours considéré le conte comme un objet culturel possédant une dimension psychique fondamentale. En démontrant que le conte est une production de la vie inconsciente présentant de nombreuses similitudes avec le rêve, les psychanalystes ont soutenu qu'il mettait en forme les principales dimensions qui composent ou articulent le psychisme et qu'il illustre les principales étapes du développement psycho-affectif de l'être humain. Ces théoriciens se sont également interrogés sur les mécanismes de réception qui ont fait du conte un objet de fascination et de popularité depuis des siècles. Ils ont affirmé que ce genre de récit assurait la satisfaction d'un désir illicite, qu'il présentait des fantasmes à partir desquels le sujet pouvait élaborer d'autres fantasmes lui permettant d'accéder à une maîtrise des situations conflictuelles, qu'il rassurait en présentant la démarche évolutive que doivent emprunter les enfants pour accéder à la maturité, qu'il donnait un sens à l'existence et présentait des solutions à des conflits inhérents à la destinée humaine, qu'il exposait et dénonçait la violence et la cruauté dont les enfants sont objets et qu'il permettait au sujet de partager avec d'autres une représentation de ses angoisses, de ses conflits et de ses désirs. Il était donc tout naturel que ces positions amènent les cliniciens à utiliser le conte en situation thérapeutique et les chercheurs à vérifier empiriquement l'impact du conte sur le récepteur.

L'approche clinique

Les compte rendus de l'utilisation du conte en cure analytique ou en psychothérapie sont généralement présentés dans la littérature sous forme d'études de cas. Les premières références à cette utilisation sont bien sûr celles de Freud dont nous avons parlé plus haut. Rappelons-nous qu'il soulignait que des souvenirs de contes pouvaient être considérés comme des souvenirs-écrans, et comment leur analyse à l'instar de celle du rêve pouvait donner accès au matériel infantile patient. L'exemple le plus célèbre à cet égard est celui de l'Homme aux loups. Les lecteurs découvrent dans le compte rendu de cette analyse (1918) la première référence au rapport existant entre une composante développementale d'un sujet et sa réaction au conte. Freud y associe l'angoisse éveillée par un élément figuratif du conte, à savoir l'image du loup dressé, à une angoisse typique du développement psychosexuel. L'analyse d'un rêve de son patient lui permet de mettre en lumière que la peur infantile que l'Homme aux loups éprouvait devant l'illustration du conte était reliée directement à sa crainte du père et à l'angoisse de castration.

A partir d'observations recueillies au cours de l'analyse de Fritz, un garçon de 5 ans, Mélanie Klein (1921) tire les conclusions suivantes. Les réactions d'un enfant aux contes de fées, à ceux des frères Grimm en particulier, fournit à l'analyste des indices concernant l'équilibre psychique de cet enfant. Elle considère le fait d'écouter les contes avec plaisir et sans angoisse comme un signe de santé mentale. Au contraire, une réaction de vif déplaisir ou de rejet du conte lui indique que le récit touche à un complexe refoulé et éveille chez l'enfant une peur d'apprendre une vérité qu'il refuse de recevoir. Mélanie Klein soutient également

qu'on observe en cours d'analyse un changement d'attitude de l'enfant par rapport au conte; au fur et à mesure qu'elle utilise des éléments du récit comme supports des interprétations renvoyées à l'enfant, la crainte ou le rejet qu'exprimait ce dernier se transforme en "préférence marquée".

Une observation systématique de cinquante patients adultes a permis à Dieckman (1971) de conclure que le conte préféré pendant l'enfance ressort toujours au cours de l'analyse, par le biais des rêves, des associations ou des fantasmes. L'analyse de ce conte ou de la version restituée par la mémoire permet de mettre en lumière une correspondance entre l'état actuel du patient, des éléments de son histoire, ses symptômes et le parcours du héros du conte. Cette analyse ou cette utilisation du récit semble avoir eu pour certains sujets une forte valeur thérapeutique. Le conte leur fournissait un cadre de référence à partir duquel ils arrivaient à mieux cerner leur expérience intérieure et à situer leurs comportements dans un cadre nouveau. Dieckman explique ce phénomène en faisant ressortir que l'engouement pour le conte apparaît à un âge où s'élabore la dynamique névrotique et où apparaissent les premiers symptômes de cet ordre. Le conte préféré devient en quelque sorte une illustration de la structure de la personnalité, des symptômes névrotiques et des comportements adoptés par ses patients. Bien que les conclusions de Dieckman présentent un grand intérêt pour notre questionnement, il est possible de se demander ce que l'examen des préférences de sujets présentant une structure pré-névrotique pourrait nous apprendre. D'autres études de cas (Miller, 1975; Brandt et Mc Lean, 1983) font également ressortir que l'utilisation du conte en situation psychothérapeutique offre au patient un langage symbolique qui lui permet de décrire ses symptômes avec

plus de précision, de mieux comprendre sa dynamique et qui lui offre des voies de résolution.

Contrairement à Mélanie Klein qui met l'accent sur la crainte que des contes peuvent susciter chez l'enfant, Bruno Bettelheim (1976) ne tente d'expliquer que la fascination que ces récits exercent sur les enfants. Bettelheim prétend que sa réflexion sur l'opportunité de mettre les enfants en contact avec les contes de fées a été élaborée à partir d'une observation d'enfants normaux et anormaux appartenant à toutes les catégories intellectuelles. Donc, s'il faut croire Bettelheim, les contes fascinent les enfants et ils en redemandent la lecture lorsqu'ils sentent qu'un récit illustre un thème significatif pour eux. Nous n'avons relevé dans son ouvrage que cinq exemples qui semblent tirés de son observation directe ou qui lui ont été rapportés par des parents. Les sujets de ces observations, garçons et filles de cinq ans à l'âge de jeune adulte, ont été vivement intéressés par des contes qui illustraient presque directement des situations très actuelles de leur vie: décès d'une mère et remariage du père, hospitalisation d'une mère, froideur ressentie de la part de cette dernière et rivalité fraternelle. Dans tous les cas, Bettelheim soutient que le récit, qui devenait en quelque sorte le fétiche de l'enfant, lui permettait d'élaborer des fantasmes, lui présentait des solutions et lui permettait de retrouver de l'espoir dans une situation critique.

Quand on examine la démonstration de Bettelheim, on peut difficilement cerner, à cause de la confusion de l'exposé, des éléments qui permettraient d'établir une relation claire entre le plaisir que l'enfant éprouve à entendre un récit et la

thématique que ce conte expose. Il semble à certains moments que chaque conte soit un large réservoir d'images suffisamment dénudées, ce qui fait en sorte qu'un enfant puisse y projeter facilement les tensions, les conflits et les angoisses qui l'habitent. A d'autres moments, surtout lors de ses analyses de contes, on croit comprendre que chaque histoire illustre ou représente principalement un thème précis. Ainsi *Jeannot et Margot* enseignerait à l'enfant l'importance de passer d'un stade de dépendance primitive aux parents pour parvenir à une plus grande indépendance, problématique tout à fait prégénitale. Toutefois, Bettelheim fait de la sorcière une image combinée de la mauvaise mère orale et de la mauvaise mère oedipienne. Cette dernière interprétation semble pourtant peu compatible avec la dimension profonde de ce récit.

Bettelheim affirme également que les contes présentent les grandes étapes du développement et le passage d'un niveau de fonctionnement dynamique à un autre, et qu'un même conte renferme des références à toutes les étapes du développement. Cette façon de voir paraît contestable. C'est notamment l'avis de Descamps (1985) qui souligne l'omniprésence des références oedipiennes et la quasi-ignorance de la période pré-oedipienne dans l'analyse de Bettelheim. Paraissent également contestables les affirmations du même auteur faisant de tous les contes des univers polysémiques dans lesquels les enfants peuvent projeter n'importe quelle angoisse ou n'importe quel conflit. Certains contes représentent effectivement toutes les étapes du développement mais il semble que certains récits n'illustrent que la phase prégénitale du développement tandis que d'autres sont nettement reliés à la problématique oedipienne et à sa résolution. C'est en tout cas ce que proposera l'analyse des contes choisis pour l'expérimentation.

Bettelheim insiste donc sur la fascination que les contes exercent sur les enfants et il ignore la crainte ou le rejet que les contes peuvent susciter. En outre, il fait du conte un réservoir quasi inépuisable à l'intérieur duquel on retrouve des éléments illustrant toutes les phases cruciales du développement de l'enfant et la lutte entre les instances de la personnalité.

Les conclusions apportées par la littérature clinique confirment les éléments théoriques déjà exposés et mettent en lumière la relation existant entre la dynamique affective d'un sujet et le conte qu'il préfère ou celui qui engendre de la crainte. Des recherches ultérieures ont cependant tenté de confirmer empiriquement les préférences pour les contes en les mettant en relation avec des variables spécifiques. Il importe maintenant de considérer les résultats de ces recherches.

L'approche empirique

Nous pouvons nous demander, à ce moment-ci de notre démarche, si les recherches empiriques consacrées à l'examen des variables susceptibles d'éclairer les préférences pour les contes de fées jetteront une lumière nouvelle sur les éléments de réponses très généraux que nous ont livrés jusqu'à maintenant les réflexions théoriques et cliniques.

Zillman et Bryant (1975) soutiennent que les enfants spectateurs de versions dramatisées d'un conte de fées dont les thèmes centraux sont la provocation et le châtiment appréhendent le récit en fonction de leur niveau de développement moral.

Ainsi lorsqu'un châtement appliqué aux provocateurs ou aux transgresseurs de l'ordre leur semble équitable, c'est-à-dire conforme à leurs attentes morales, le conte est apprécié. Au contraire, le conte reçoit un accueil mitigé ou est rejeté lorsque le châtement ou l'application de la justice semblent trop sévères ou trop indulgents. L'attente morale du spectateur est ainsi considérée comme une variable propre à assurer le succès médiatique de contes dramatisés.

Hofer (1976) a voulu étudier la relation qui existait entre le conte préféré pendant l'enfance et la problématique psychodynamique d'une population d'adultes psychiatisés. On demandait aux patients de se rappeler le conte préféré de leur enfance et de le raconter à des examinateurs. Au cours d'une entrevue, chaque patient choisissait le rôle qu'il aimerait jouer si le conte était mis en scène, les facettes du personnages qu'il souhaiterait exprimer et expliquait en quoi ou comment sa vie avait pu ressembler au conte. Après avoir analysé le matériel à l'aide d'un cadre jungien, Hofer remarque que la version personnelle d'un conte préféré pendant l'enfance reflète l'organisation psychique actuelle des individus et que la conclusion qu'ils élaborent apporte même des indices diagnostiques. De plus, on a remarqué que les patients s'identifiaient principalement au personnage faible ou inférieur du conte, identification qui rejoint selon l'auteur l'archétype du rôle du patient. L'auteur soutient que le conte de fées peut être utile pour établir l'organisation psychodynamique d'une population d'adultes psychiatisés.

Kahn (1978) s'est intéressée pour sa part aux rôles sexuels adoptés par des étudiantes universitaires. L'orientation ou le choix de ces rôles a été mis en relation

avec diverses variables dont l'appréciation des contes. Les sujets devaient se rappeler les contes de fées qu'elles préféraient pendant leur enfance. Ces contes ont été analysés et séparés en deux groupes: "rescue" pour les contes dans lesquels l'héroïne était sauvée par d'autres personnages, et "initiative" pour ceux dans lesquels l'héroïne réussissait, par ses efforts ou son ingéniosité, à résoudre le conflit inhérent au récit. Elle remarque que les étudiantes s'orientant vers des carrières traditionnellement destinées aux femmes avaient choisi de relater de manière significative des contes dont l'héroïne était secourue par d'autres.

D'autres chercheurs ont voulu vérifier si les contes intéressaient encore les enfants d'aujourd'hui et ont analysé les distorsions que leurs sujets introduisaient dans un récit qu'il rapportaient de mémoire. Bradfer-Blomart et Lam (1976) ont mené une enquête auprès de soixante-quatre enfants de trois à douze ans. Elles désiraient vérifier dans un premier temps si les contes de fées remportaient toujours la faveur des enfants malgré la prolifération des histoires modernes. Les résultats ont confirmé les données de Gesell (1972) et démontré que les enfants citaient encore significativement les contes de fées comme histoires préférées et que cet intérêt atteignait son point culminant entre six et dix ans. Elles ont par la suite demandé aux enfants de donner leur version du *Petit chaperon rouge* qu'elles ont comparé aux versions mises en marché par les maisons d'édition les plus populaires. Tout en demeurant conscientes qu'une certaine proportion des distorsions introduites par les enfants au cours de leur narration pouvait correspondre fidèlement à des versions qu'elles ignoraient, elles ont pu conclure que la fidélité de la reproduction était liée aux capacités intellectuelles des enfants

mais également à leur attitude affective. Elles ont remarqué que les sujets altéraient principalement les séquences de méfait, c'est-à-dire les moments où le loup dévore la grand-mère et le petit chaperon rouge, pour les rendre compatibles, présument-elles, avec leurs désirs ou leurs valeurs morales.

Dans les cadres d'une recherche menée auprès de quarante sujets fréquentant la maternelle et de quarante inscrits en troisième année, Thomas (1983) a voulu examiner la proposition de Bettelheim voulant que les contes soient des facteurs d'adaptation pour l'enfant qui y trouve une signification conforme à ses conflits intérieurs, ses besoins et ses capacités. A l'aide des dessins des enfants et de leurs réponses à un questionnaire, dont l'objectif était de vérifier la compréhension des histoires par les enfants et l'interprétation qu'ils élaboraient des motivations des personnages, elle a étudié les réactions à deux contes des frères Grimm qui avaient été précédemment racontés aux sujets. Ces deux contes *Frérot et Soeurette* ainsi que *La reine des abeilles*, se retrouvent dans l'ouvrage de Bettelheim et Thomas adopte l'interprétation qu'en fournit ce dernier, c'est-à-dire une interprétation axée principalement sur les conflits engendrés par le processus d'intégration des trois instances de la personnalité. Elle y retrouve également des thèmes se rapportant aux quatre premiers stades de développement définis par Erikson: confiance ou méfiance fondamentale, autonomie ou bien honte et doute, initiative ou bien culpabilité et finalement travail ou bien infériorité. Les données de l'expérimentation ont été analysées d'après la théorie des phases développementales d'Erikson et les stades du développement cognitif définis par Piaget. Thomas conclut que les enfants d'âge différent attribuent des significations différentes à un même conte et que ces significations reflètent les préoccupations et

les conflits spécifiques à leur niveau de développement affectif. Elle a également remarqué que les enfants se situant dans la phase des opérations concrètes se rattachaient davantage à la réalité de l'intrigue, tandis que les enfants en phase pré-opératoire introduisaient dans le récit des distorsions qui reflétaient les aspects égocentriques, animistes et magiques caractéristiques de la pensée pré-opératoire.

Une analyse de contenu des livres pour enfants les plus populaires a permis à Schlager (1974) de conclure que l'intérêt des enfants pour les histoires, quel que soit le genre auquel elles appartiennent, est fonction des processus perceptifs, cognitifs et affectifs. Il a obtenu ces résultats en étudiant le contenu des livres pour enfants qui avaient obtenu la médaille Newberry et qui, au moment de la recherche, circulaient le plus dans les bibliothèques du comté de Los Angeles. Il a donc analysé le contenu de ces livres en faisant référence aux caractéristiques développementales de l'enfant décrites par Piaget, Erikson et Anna Freud. Aux yeux de cet auteur, il a semblé que les préférences des enfants n'étaient influencées par aucune variable ethnique ou transculturelle mais bien par des dimensions cognitives et affectives, c'est-à-dire que ces ouvrages mettaient en mots et en images des éléments qui correspondaient théoriquement à la problématique affective et aux capacités cognitives des lecteurs potentiels.

La problématique et les hypothèses de la recherche

Est-il possible de mettre en relation le niveau de développement psychodynamique atteint par un enfant et sa préférence pour un conte de fées

illustrant ce niveau de développement? Telle est la préoccupation de cette recherche. L'examen des positions psychanalytiques nous a permis de penser qu'il peut exister une analogie entre le conte et le rêve, analogie reposant sur la constatation que ces deux formes d'expression traduisent des composantes et des processus de la vie inconsciente. En partant de ce matériau de base les processus primaires et secondaires accomplissent un travail dont le fruit satisfait le rêveur ou l'auditeur; cette satisfaction pourrait s'expliquer par le fait que leurs besoins pulsionnels sont rencontrés sans que soit ressentie une angoisse due à la culpabilité ou à la réprobation surmoïque. On peut bien comprendre au niveau individuel, c'est-à-dire au niveau du rêveur, la satisfaction que lui procure son rêve. Mais qu'en est-il du rapport du conte, production sociale, à l'auditeur ou au lecteur ? Comment se fait-il que le conte lui apporte ou non satisfaction et qu'il demande ou non à le réentendre? Même s'il n'a pas élaboré le récit, peut-il reconnaître que la dynamique qui y est illustrée correspond à la sienne?

Les études de Hofer (1976) et de Dieckman (1971) laissent croire qu'il existe en effet un lien entre le fonctionnement dynamique actuel d'un sujet et sa préférence pour un conte. Les sujets de ces recherches ont reconnu que leur conte préféré s'élaborait à partir d'un besoin pulsionnel semblable au leur, qu'il mettait en scène un conflit psychique dans lequel ils se retrouvaient et que ce récit présentait une solution qui leur paraissait acceptable. Cependant, ces études ont été menées auprès d'adultes éprouvant des difficultés affectives. Elles ont également été menées à partir du souvenir que le patient avait de ce qui à l'époque était son histoire préférée et de la version qu'il racontait aux chercheurs. Cette version était-elle fidèle à la version originale? A notre connaissance, Hofer et Dieckman n'ont pas

tenu compte des distorsions qui pouvaient avoir été introduites dans la version élaborée par leurs sujets adultes. Or, la recherche menée par Bradfer-Blomart et Lam (1976) indique que même les enfants qui sont temporellement plus proches des histoires, en ce sens qu'on peut présumer qu'ils les ont entendues depuis peu, introduisent dans leurs versions du *Petit Chaperon Rouge* des distorsions qui pourraient correspondre à des difficultés affectives éveillées par certaines situations conflictuelles illustrées par le conte. Il est donc justifié de se demander si les conclusions tirées de l'observation d'adultes présentant des difficultés affectives s'appliquent aux enfants fréquentant une classe régulière.

L'ouvrage de Bettelheim (1976) renferme également de nombreuses allusions qui laissent croire à l'existence d'un lien entre la dynamique affective d'un sujet et sa préférence pour un conte. Les affirmations de Bettelheim sont cependant parfois confuses et donnent l'impression qu'il établit une généralisation abusive en faisant de tous les contes de fées des réservoirs d'images permettant à chacun de retrouver des éléments correspondant à sa problématique actuelle. La recherche de Thomas (1983) confirme Bettelheim en ce sens, mais nous nous rendons compte que les histoires qu'elle a utilisées pour son expérimentation contiennent, et elle le souligne, des références à différents phases du développement affectif. L'analyse que nous avons établie de quelques contes nous porte cependant à croire, comme l'affirment d'ailleurs Bellemin Noël (1983, 1988) et Omidasalar (1983, 1984), que certains contes correspondent à des niveaux spécifiques du développement tandis qu'on retrouve à l'intérieur d'autres récits des éléments relatifs à des niveaux d'organisation différents. Jusqu'à maintenant, notre réflexion s'est articulée autour de la dimension des préférences des enfants pour les contes. Or il arrive, comme le soulignent Freud

(1918) et Klein (1921), que des contes ou certains de leurs éléments figuratifs suscitent de la crainte. La dimension de la présente étude ne nous permet cependant pas d'élaborer des dispositions méthodologiques qui infirmeraient ou confirmeraient leur interprétation de ces réactions. Tout au plus, nos résultats pourront peut-être apporter un éclaircissement à cet égard.

L'examen de la littérature nous a également permis d'amasser un certain nombre d'observations relatives au choix des versions utilisées par les auteurs et aux modes de présentation qu'ils ont adoptés. Les auteurs consultés font toujours référence à des contes de la tradition anglo-saxonne, française ou perse, choix qui correspond à leur origine culturelle ou à celle de leurs sujets. Nous avons également remarqué que le mode de présentation des contes, dans les contextes méthodologiques où des histoires étaient effectivement présentées à des sujets, se démarquait considérablement du contexte traditionnel du contage. En effet, les récits sont présentés à un seul sujet à la fois dans des versions illustrées ou largement modifiées pour les besoins de la recherche. Or, il existe au Québec une riche tradition folklorique à l'intérieur de laquelle on retrouve des récits qui, tout en présentant des ressemblances avec les contes anglais ou français dont ils sont issus, possèdent des caractéristiques propres au milieu québécois. C'est pourquoi nous avons tenu à présenter aux sujets de la recherche des contes de fées appartenant à leur héritage culturel. Nous avons également choisi d'innover au point de vue méthodologique en respectant le contexte traditionnel du contage, c'est-à-dire en mettant en présence un conteur transmettant des récits fidèles aux thèmes et aux motifs des contes-types à un auditoire de sujets, sans le support d'illustrations.

La présente étude se situe donc dans un contexte qui en justifie la pertinence. En effet, notre interrogation a déjà intéressé théoriciens et cliniciens et suscité quelques tentatives de vérification. Cependant, les réponses apportées par la littérature sont parfois fragmentaires, parfois confuses et font place à la possibilité, voire à la nécessité de données complémentaires, notamment en ce qui a trait aux préférences des enfants ne présentant pas de difficulté affective majeure, quand ils sont placés en situation d'écoute de contes de fées qui reflètent un seul niveau de dynamique à la fois.

Compte tenu du contexte théorique qui vient d'être élaboré, il est maintenant possible de formuler les hypothèses qui seront mises à l'épreuve:

H₁: Après avoir entendu des contes représentant des niveaux différents de fonctionnement psychodynamique, les enfants appartenant à un niveau d'organisation triangulaire ou oedipien vont préférer le récit qui illustre ce niveau.

H₂: Les enfants appartenant à un niveau d'organisation psychodynamique pré-oedipien vont préférer le récit qui illustre ce niveau de fonctionnement.

Chapitre 2
Méthodologie

Dans ce chapitre consacré à la méthodologie, nous décrirons les sujets de la recherche et les contes qui leur ont été présentés. Nous examinerons ensuite les instruments utilisés pour mesurer les variables indépendante et dépendante de l'étude. En dernier lieu, nous expliquerons la procédure utilisée pour l'expérimentation.

La description de l'échantillon

La recherche a été menée auprès d'un échantillon de 47 élèves de première année, 21 filles et 26 garçons, dont les âges variaient entre six ans cinq mois et sept ans cinq mois. Ces sujets provenaient de deux classes de l'école Saint-Exupéry de la Commission Scolaire des Découvreurs de Sainte-Foy. Nous avons choisi ce groupe d'âge en raison de plusieurs facteurs. C'est d'abord un âge où nous espérons retrouver des sujets opérant aux deux niveaux dynamiques dégagés à l'intérieur du cadre théorique. En effet, on estime généralement que la crise oedipienne se vit dans toute son intensité entre trois et cinq ans pour se résoudre par les processus d'identification qui, une fois complétés, permettent à l'enfant d'accéder à la période de latence. Nous estimions donc qu'une certaine partie de notre échantillon serait susceptible de présenter un retard de développement et d'évoluer à un niveau psychodynamique binaire, alors qu'une autre partie serait vraisemblablement inscrite dans une dynamique triangulaire. Il aurait peut-être été plus pertinent à cet égard de travailler avec des sujets plus jeunes. Cependant une pré-expérimentation, menée

auprès de quelques enfants inscrits en maternelle, pré-expérimentation dont nous reparlerons plus loin, nous a amenée à constater que la capacité de concentration des enfants de cinq à six ans était moins élevée et pouvait notamment compromettre l'administration des mesures de la variable indépendante. Finalement, l'âge de nos sujets correspond à un moment où les enfants sont particulièrement friands de contes, intérêt qui commence à se manifester selon Bettelheim (1976) vers quatre ou cinq ans.

Le choix des contes

Deux critères ont orienté le choix des contes. Dans un premier temps, il était essentiel que deux récits correspondent aux niveaux de fonctionnement psychodynamique déterminés à l'intérieur du cadre théorique, c'est-à-dire un niveau de fonctionnement binaire ou prégénital et un niveau de fonctionnement triangulaire ou génital. Il fallait également présenter un conte neutre ne faisant référence à aucun niveau de fonctionnement. Le deuxième critère était que les récits proviennent de la tradition folklorique québécoise. Etant donné la complexité de l'analyse menant à la sélection finale des contes et afin de ne pas alourdir le texte du présent chapitre, nous avons choisi de la présenter en annexe, à la suite du texte intégral des récits (Appendice A, p. 119). Il suffira, pour assurer la compréhension de la démarche, de présenter dans les lignes qui suivent un résumé des contes et de mettre en évidence le lien qu'ils entretiennent avec des dynamiques particulières.

Les enfants dans la forêt

Le conte des *Enfants abandonnés dans la forêt* correspond aux éléments fondamentaux caractérisant la dynamique prégénitale de fonctionnement. Il s'agit de l'histoire de deux enfants, un frère et une soeur, dont les parents ne peuvent plus subvenir à leurs besoins. Ces derniers prennent donc la décision de les abandonner en forêt. Alors qu'ils essaient de retrouver leur maison, les enfants sont recueillis par une vieille dame qui leur promet d'en prendre soin. Or, il s'agit d'une sorcière qui désire les manger. Par la ruse, les enfants vont déjouer les plans de la vieille, la tuer et récupérer les trésors qu'elle possédait avant de retrouver leurs parents. Leurs nouvelles richesses écartent à tout jamais les menaces de faim et d'abandon.

Ce récit est placé en grande partie sous le signe de l'oralité. Les adultes ne sont jamais présentés comme sexués. Ce sont des grands qui détiennent le pouvoir de protéger ou de détruire les petits. L'enjeu essentiel du conte est la survie des enfants. A cause de ces éléments, nous avons choisi de le raconter aux garçons et aux filles; la dynamique illustrée se présentant de la même manière chez les enfants des deux sexes.

Le magicien vert

Le conte du *Magicien vert* a été présenté aux garçons puisqu'il illustre la dynamique triangulaire du point de vue de ces derniers. Le conte se déroule comme suit. Ti-Jean quitte la maison familiale à la recherche de travail. Après quelque temps, il épouse la fille de son employeur. Un jour, alors que Ti-Jean et sa femme

sont en promenade, cette dernière est enlevée par un puissant magicien. Ti-Jean part à la recherche de son épouse. En route, il porte secours à des animaux qui lui offrent en retour la possibilité de se métamorphoser. Grâce à ses dons, Ti-Jean atteint le château du magicien qui, apprend-il, souhaite prendre sa femme pour épouse. Avec l'aide de cette dernière, Ti-Jean tue le magicien, et les deux jeunes époux peuvent aller bâtir leur maison à l'autre bout de la terre.

Un bref examen du récit permet de mettre en relief la dynamique triangulaire du conte dans lequel les personnages sont sexués et les masculins s'affrontent pour se rapprocher du féminin.

La petite Sophie

Ce conte de fées est une des nombreuses versions de *Blanche Neige*. Une jeune fille nommée Sophie est chassée de la maison paternelle par sa mère jalouse. Recueillie par trois frères, elle vivra chez eux pendant quelques années. Un jour qu'elle s'ennuie de son père, elle retourne à la maison. Cette fois, sa mère tente de l'empoisonner. Sophie est à nouveau retrouvée par les trois frères qui, la croyant morte, la déposent dans un cercueil qu'ils envoient à la mer. Sophie arrive cette fois sur les rivages d'un royaume. Le prince, seigneur des lieux, en devient amoureux. La servante du prince, jalouse de la beauté de Sophie, frappe cette dernière et lui fait reprendre conscience. Le conte se termine par le mariage de Sophie et du prince.

La petite Sophie illustre le niveau de fonctionnement dynamique triangulaire du point de vue féminin. On assiste ici à la rivalité opposant des personnages féminins dans leur tentative de rapprochement du masculin.

Le moulin magique

Ce dernier conte ne renvoie à aucune organisation dynamique particulière. Un marchand de sel se procure un moulin magique capable d'exécuter tous les ordres de son maître. Alors que son navire est vide, le marchand demande au moulin de fabriquer du sel. Une fois les cales remplies, le marchand se rend compte qu'il ne connaît pas la formule indispensable pour arrêter le moulin. Furieux, il le jette à la mer où le moulin continue même aujourd'hui à fabriquer du sel. C'est pourquoi, dit-on, la mer est salée.

Ce conte ne fait aucunement référence aux dimensions affectives du développement de l'enfant. Il s'agit plutôt d'un récit explicatif dans lequel les personnages ne sont jamais perçus dans une dichotomie grand/petit ou dans un rapport triangulé illustrant les enjeux typiques de ces niveaux de développement.

La mesure des variables

Le niveau de développement psychodynamique atteint par les sujets constitue la variable indépendante de la recherche. Les contes choisis pour l'expérimentation correspondent à ces niveaux de développement. La réaction des enfants aux récits qui leur sont présentés constitue pour sa part la variable dépendante. La variable

indépendante a été mesurée à l'aide de trois tests de personnalité, tandis que la variable dépendante a été mesurée par un vote.

Les mesures de la variable indépendante

Le niveau de développement psychodynamique atteint par les sujets a été mesuré à l'aide de trois tests de personnalité: le *Kinetic Family Drawing* (K.F.D.), le *Dessin du bonhomme* et le *Children's Apperception Test* (C.A.T.). Il n'est pas utile de ramener ici le débat qui oppose les psychométriciens classiques qui soulignent l'absence de validité des tests projectifs, aux usagers de ces tests qui soutiennent, pour leur part, que les mesures de validation classique ne peuvent être appliquées telles quelles aux tests de personnalité et qui ajoutent que les notions de sensibilité, de fidélité et de validité n'ont pas la même connotation lorsqu'il s'agit de mesurer une variable précise ou lorsqu'il s'agit de dégager les principaux points de la personnalité. Malgré les difficultés engendrées par l'utilisation de tests projectifs dans une recherche de ce genre, nous avons donc dû nous résigner à les employer faute d'instruments qui auraient pu à la fois répondre aux normes psychométriques et nous permettre de situer les sujets dans leur niveau de fonctionnement psychodynamique. Afin de pallier le plus possible les difficultés que présente l'utilisation de ces tests et de répondre aux critiques qu'elle fait nécessairement surgir, nous avons donc soumis les sujets à trois mesures au lieu d'une seule. Nous avons également choisi de faire corriger les épreuves par des juges qui ignoraient les résultats du vote des enfants.

La pré-expérimentation nous a permis de fixer le choix de nos mesures. Nous avons soumis ces enfants au *Dessin de la famille* et nous leur avons administré la première partie du test projectif *Patte Noire* de Louis Corman. Il nous est alors apparu que le *Patte Noire* exigeait beaucoup de temps, temps qui dépassait les capacités d'attention et de concentration des enfants. Cette observation est confirmée par Bourgès (1979) et Anzieu (1983) qui soulignent que le *Children's Apperception Test*, bien qu'il apporte moins de renseignements que le *Patte Noire*, respecte davantage les capacités des jeunes enfants et que son administration de même que son interprétation sont plus rapides que ce dernier. Le C.A.T. nous a semblé un instrument qui pouvait permettre de déterminer le niveau de développement des enfants tout en exigeant un temps de passation moindre. Nous avons, toujours au niveau de la pré-expérimentation, éprouvé de la difficulté à déterminer le niveau de développement de certains sujets. C'est pourquoi nous avons ajouté, le *Kinetic Family Drawing* au C.A.T. et au *Dessin du bonhomme* et soumis les protocoles d'évaluation à des juges. Nous allons maintenant décrire les tests qui ont été utilisés et les critères qui ont été expliqués aux juges qui devaient effectuer la correction du matériel.

A. Le Kinetic Family Drawing (K.F.D.)

Le K.F.D. a été conçu par Robert Burns et Harvard Kaufman (1970), respectivement psychologue et psychiatre américains, d'orientation analytique. Ils inscrivent leur test dans la tradition d'analyse des épreuves graphiques étudiées entre autres par Machover et Di Leo. A la différence de leurs prédécesseurs, Burns et Kaufman proposent aux enfants de dessiner une famille dont les membres sont en mouvement, accomplissent une ou des actions bref, une famille en train de faire

quelque chose. Ils estiment que cette consigne permet d'obtenir un matériel dynamique donnant accès à une compréhension plus vaste de la psychopathologie des enfants dans leur milieu familial. Etant donné que les niveaux de développement que nous avons fixés sont sous-tendus par le genre de relation que l'enfant entretient avec ses objets, le test de la famille K.F.D. nous a semblé un instrument privilégié. Il est de plus simple à administrer et comme le soulignent les auteurs, les résultats ne sont pas influencés par des déficits culturels ou langagiers. Burns et Kaufman proposent donc aux enfants et aux adolescents une épreuve individuelle dont la consigne est la suivante:

Dessine chaque membre de ta famille, y compris toi, en train de faire quelque chose. Essaie de dessiner les personnages en entier, évite de les faire sous forme de bande dessinée (caricature) ou de bonhomme allumette. Souviens-toi, dessine chacun en train de faire quelque chose - un genre d'action. (1970, p. 19-20)

Nous avons transformé cette consigne de la façon suivante. L'épreuve a tout d'abord été administrée au groupe, en prenant toutefois soin que les enfants soient suffisamment éloignés les uns des autres pour ne pouvoir prendre connaissance des dessins de leurs camarades. Nous avons fourni la consigne suivante: «Tu dessines ta famille ou une famille que tu inventes. Tu la dessines en train de faire quelque chose. Tu la dessines de ton mieux.» La modification par rapport à la consigne de Burns et Kaufman est justifiée par deux raisons principales. La première est que l'expérience nous a démontré que certains enfants sont réellement réticents à dessiner leur famille, ils vont dessiner avec plus de liberté une famille de leur invention et nous rejoignons Corman (1961) qui dans son ouvrage sur le dessin de la famille estime

que l'imagination favorise la projection des sentiments que les enfants éprouvent à l'égard des membres de leur famille.

En dépit de ces modifications, nous estimons pouvoir utiliser les éléments interprétatifs fournis par Burns et Kaufman à partir de l'analyse de 10,000 dessins d'enfants. Ces éléments sont illustrés dans leur ouvrage à l'aide de 60 dessins. Nous avons retenu les éléments pertinents pour pouvoir classer les enfants au niveau dynamique, éléments présentés de façon disparate mais que nous avons regroupé par thèmes. Il est à noter que ces éléments se rapportent surtout à la période de triangulation et fournissent des éléments relatifs au processus identificatoire et à l'ambivalence ressentie à l'endroit de l'objet d'identification:

anxiété par rapport à la sexualité: Les parties du corps s'y rapportant seront barbouillées, rayées ou omises. Des formes en **X**, comme des planches à repasser ou des tabourets expriment un besoin de contrôle par rapport aux désirs sexuels,

rivalité à l'endroit du parent de même sexe: Elle s'exprime par des situations d'affrontement, de compétition. On peut voir les membres de la famille concernés lancer des balles, des couteaux, des avions. Chez les garçons, les auteurs remarquent souvent qu'ils s'attribuent des objets de pouvoir, par exemple un canot à moteur, leur permettant de conquérir la mère et d'évincer le père,

l'hostilité envers un personnage de même sexe se manifeste par son absence, son éloignement de l'objet de désir ou par sa situation précaire, vulnérable,

l'angoisse de castration se manifeste par la présence d'outils coupants comme des haches, des ciseaux ou des tondeuses à gazon. Les parties génitales du corps peuvent être omises,

l'identification au parent du même sexe se vérifie par la ressemblance physique, vestimentaire, posturale ou par l'identité de l'activité représentée.

D'après Burns et Kaufman, certains symboles comme la plante qui pousse, le boyau d'arrosage, le cheval, les ampoules électriques et les objets d'agression de forme phallique possèdent nettement un caractère sexuel et représentent des éléments de la situation oedipienne.

B. Le Dessin du bonhomme

Nous avons également demandé aux enfants d'exécuter le *Dessin du bonhomme*. Selon Jacqueline Royer (1977) psychologue d'orientation analytique, cette tâche permet, à l'enfant de se représenter dans l'environnement. Bien que ce dessin ne l'amène pas nécessairement à illustrer de façon directe les liens qu'il entretient avec ses objets relationnels, nous avons choisi de l'utiliser parce que Royer apporte des éléments d'interprétation permettant de préciser le stade de développement affectif dans lequel s'inscrit le sujet. Elle en souligne les avantages: facile d'exécution, il peut être administré individuellement ou collectivement et il n'est pas soumis à des contraintes linguistiques ou culturelles. Se situant dans la perspective de Goodenough et de Machover, Royer a étudié 858 dessins d'enfants de trois ans à 12 ans et 11 mois, dont 371 dessins de filles et 255 dessins de garçons provenant d'une population normale, et 232 dessins d'enfants exprimant des troubles affectifs. Ce matériel lui a permis d'établir une échelle de maturité et de dégager des éléments d'interprétation du dessin au niveau affectif. L'auteur souligne en outre que les recherches de Machover sur les dessins du bonhomme ont démontré la fidélité du dessin après une période de un mois à deux ans. Les

modifications importantes reflétaient un changement au niveau de la personnalité ou étaient le fait de personnalités instables. Pour ce qui est de la validité, elle rapporte que ce test, quand on en compare les résultats à ceux d'autres tests projectifs, se révèle sensible et témoigne des changements qui surviennent au cours d'une thérapie. L'auteure propose, dans des cas d'administration individuelle ou collective, que les enfants munis de sept crayons de couleur et d'une gomme à effacer répondent à la consigne suivante: «Sur cette feuille de papier, vous allez dessiner un bonhomme, aussi beau que possible et, si vous le voulez, vous le colorierez.» (1977, p. 17). Elle suggère également de compléter la période du dessin par une enquête portant sur la nature du personnage et sur ses sentiments. Nous avons modifié la consigne en demandant aux enfants: «Sur cette feuille, tu vas dessiner une personne. Tu la dessines de ton mieux.» Les enfants n'avaient qu'un crayon à mine de plomb et une gomme à effacer. Nous ne leur avons pas demandé d'utiliser la couleur parce que Royer s'en sert surtout pour l'établissement de l'échelle de maturité, ce que nous n'avions pas à déterminer pour les besoins de la recherche. Nous avons remplacé le mot bonhomme par le mot personne, terme qu'utilise d'ailleurs Machover. Jacqueline Royer souligne qu'elle a elle-même hésité entre les deux termes parce que bonhomme suggère la notion de personnage asexué. Nous croyons en outre que ce mot engendre une connotation susceptible d'amener les enfants à réaliser un dessin de type caricatural ou encore un personnage de sexe masculin. Au cours de l'entrevue individuelle, nous avons demandé à chaque enfant d'expliquer son dessin et nous lui avons demandé où était la personne et ce qu'elle faisait. Les dessins ont été analysés en fonction des critères relatifs aux stades affectifs, tels que Royer les décrit dans son ouvrage (1977, p. 195-197).

Nous retrouverons dans les dessins des sujets fonctionnant à un niveau binaire les caractéristiques que Jacqueline Royer attribue aux stades oral, anal et phallique. Les caractéristiques du stade oedipien se retrouveront bien entendu chez les sujets fonctionnant à un niveau triangulaire.

C. Le Children's Apperception Test (C.A.T.)

Le C.A.T. est un test qui dérive du T.A.T. de Henry Murray. Ce dernier ne pouvant être utilisé auprès d'une population de jeunes enfants, Leopold Bellak a décidé de créer une épreuve semblable dont les stimuli présenteraient cette fois des animaux au lieu d'êtres humains comme dans le T.A.T. Il s'agit donc de présenter aux enfants dix illustrations qui représentent des animaux dans des scènes différentes, scènes qui se rapprochent de situations familières aux enfants. Bellak croyait, et cette attente a été confirmée expérimentalement par Bills et Vuyk (cités par Bellak, 1975), que les enfants s'identifieraient plus facilement aux animaux, et qu'ils attribueraient plus facilement à ces derniers des réactions émotives. De plus, il s'appuyait sur le fait que les animaux apparaissent souvent dans les rêves et les phobies d'enfants. La clientèle visée est celle des enfants de trois à dix ans. Bellak définit son test comme un test aperceptif reposant sur le postulat voulant que «(...) le souvenir de perceptions influence la perception de stimuli contemporains.» (1975, p. 15). Bellak adopte d'ailleurs le terme d'aperception dans le même sens que Herbart qu'il cite ainsi: «Le processus par lequel une nouvelle expérience est assimilée par tout individu au résidu d'une expérience antérieure et transformée par lui afin de former un nouvel ensemble. Le résidu de l'expérience passée est appelée la masse aperceptive.» (p. 16). L'auteur a conçu le C.A.T. dans le but de comprendre le mode

de relation objectale qu'établit l'enfant, les problèmes qu'il peut vivre en rapport avec la rivalité fraternelle et les différents stades de développement psycho-sexuel, notamment le stade oedipien, ainsi que les angoisses qu'il est susceptible d'éprouver. Il ajoute:« Nous désirons connaître la structure de l'enfant, ses défenses et sa manière dynamique de réagir à ses problèmes de croissance.»(p. 175-176). Finalement selon lui, le C.A.T. permet à l'instar du T.A.T. «(...) de démontrer la dynamique actuelle des relations interpersonnelles (...)» (p.42) du sujet. Il suggère également que pour établir un psychodiagnostic plus complexe, il peut être fort pertinent d'associer un test verbal comme le C.A.T. à un test d'expression comme le *Dessin du bonhomme*.

Dans leur présentation du C.A.T., Barker (1984), Hatt (1985) et Shaffer (1985) soulignent que ce test, comme tout test projectif, fournit des données peu valables au niveau psychométrique. Ils déplorent notamment que l'auteur ne fournisse pas de réponses-types d'enfants d'un âge donné, que l'administration ne soit pas standardisée et que des critères précis ne soient pas fournis pour l'interprétation. Shaffer remarque cependant que le C.A.T. apporte des renseignements riches sur le monde affectif d'un enfant pris isolément sans que n'entre en ligne de compte la comparaison avec d'autres, et Barker ajoute que le test peut s'avérer utile en situation de recherche quand on veut mettre en relation un aspect de la personnalité de l'enfant avec d'autres variables. En outre, Bourghès (1979) met en évidence que les situations présentées par le C.A.T. permettent à l'enfant de projeter des situations binaires ou triangulaires. Bellak est d'ailleurs conscient des limites de son test lorsqu'il souligne que « (...) les techniques projectives ont toujours causé problème aux psychologues parce qu'on ne peut facilement en établir la validité et la fidélité.»

(p. 37). Il souligne cependant que ce qui intéresse le clinicien ou le chercheur qui choisira ce test comme instrument n'est pas tant de comparer l'individu à un groupe mais plutôt de mettre en lumière les réponses caractéristiques d'un sujet. C'est pourquoi l'interprétation l'amènera à dégager les réactions et les comportements répétitifs qu'adoptera un sujet mis en présence de diverses situations. Cette répétition est la marque de la validité intra-test. La validité intra-individuelle peut être établie en comparant le vécu du sujet aux projections imaginaires qu'engendre le test. Pour ces deux niveaux, il n'est donc pas nécessaire d'établir de normes standard pouvant permettre de comparer un individu à une population. Il ajoute néanmoins qu'il pourrait être intéressant de dégager des normes afin de déterminer si un genre de réaction particulier est pathologique ou non à un âge donné. Comme nous n'avons pas à déterminer l'existence d'éléments pathologiques chez nos sujets, mais que nous désirons plutôt identifier leur structure ou leur niveau de développement, il semble que l'objectif poursuivi par le C.A.T. et la pertinence qu'on lui reconnaît sont directement reliés à notre préoccupation de déterminer le niveau de développement psychodynamique des sujets de notre recherche. C'est pourquoi nous avons décidé de l'adopter avec une procédure pluri-juges pour répondre le mieux possible aux normes de validité au niveau de l'évaluation du matériel.

L'examineur doit présenter le C.A.T. comme un jeu dans lequel il n'attend pas de réponses prédéterminées. Pour l'enfant, ce jeu consiste à raconter des histoires à partir des images qui lui sont présentées; il peut raconter ce qui se passe, ce que les animaux sont en train de faire. Bellak suggère également de faire une enquête après la passation afin de vérifier pourquoi l'enfant a attribué tel nom, tel âge ou telle autre caractéristique pertinente à ces personnages. Nous avons adopté

fidèlement sa consigne. Nous avons toutefois mené l'enquête après chaque planche, procédure proposée pour l'administration du Rorschach aux enfants. Nous pouvions ainsi demander à l'enfant qui disait à la planche sept que le tigre voulait tuer le singe: « Le tigre veut tuer le singe? Explique-moi davantage. »

Le C.A.T. est composé de dix planches illustrant des thèmes importants dans la dynamique de l'enfant. Aux thèmes suggérés par Bellak, un collaborateur de Anzieu, Chabert (1980) a ajouté d'autres thèmes qui se rapportent au contenu latent que chaque planche est susceptible de faire émerger.

Planche 1. Des poussins sont à table. En arrière-plan, une poule ou un coq estompé les regarde: Thèmes d'oralité heureuse ou non, et de rivalité fraternelle par rapport à la nourriture (Bellak). Représentation de la relation à la figure maternelle dans ses dimensions de bon ou de mauvais objet. (Chabert).

Planche 2. Des ours tirent une corde. Un grand et un petit s'opposent à un autre grand: Thèmes de conflit et d'opposition. Il est important de noter si le petit vient en aide à son père ou à sa mère. La corde suggère des thèmes de punition et d'angoisse de castration (Bellak). Lorsque l'histoire se situe dans une dynamique oedipienne, on peut voir à l'oeuvre la reconnaissance de la différence des sexes, la rivalité envers un parent et la relation privilégiée à l'autre. Par contre, dans une problématique binaire l'accent sera mis sur la puissance et sur le danger avec des angoisses de destruction et de mort (Chabert).

Planche3. Un lion est assis dans un fauteuil. On remarque sa canne et sa pipe. Une petite souris le regarde: Thème de l'image paternelle et de son autorité. La canne laisse penser que le lion est vieux et permet des phantasmes de toute-puissance par rapport au père. La souris est le personnage d'identification. Il faut donc examiner le rapport qu'elle entretient au lion. Cependant, les conflits entre la souris et le lion ne commencent à apparaître que vers 6 ans et chez les jeunes enfants, il arrive fréquemment que la souris ne soit pas perçue (Bellak). Permet de constater comment l'enfant se situe par rapport à une image de puissance phallique qu'elle soit maternelle ou paternelle, et dans quel contexte relationnel il le fait (Chabert).

Planche 4. Une mère kangourou saute avec un petit dans sa poche. Elle porte un panier de provisions. Un enfant plus grand les suit à bicyclette: Thèmes de curiosité par rapport à la naissance, de relation à la mère, de rivalité fraternelle, de désir de régression ou d'indépendance selon que l'enfant s'identifie au petit dans la poche ou au kangourou à bicyclette. (Bellak). Conflit à situer dans un rapport de séparation-individuation. Chez les petites filles en situation oedipienne, la rivalité à la mère peut se manifester. (Chabert).

Planche 5. Une chambre sombre dans laquelle on aperçoit un berceau où sont couchés deux oursons, et le lit des parents: Thèmes relatifs à la relation du couple parental. (Bellak). Reconnaissance du vécu du couple parental lié à la culpabilité par rapport à la curiosité sexuelle. Sentiment d'abandon et de solitude par rapport au couple. (Chabert)

Planche 6. Un ourson dans une grotte. A l'arrière-plan les parents endormis: Thèmes relatifs à la relation du couple parental. (Bellak). Reconnaissance de la triangulation ou non-reconnaissance dans un contexte régressif et de crainte d'abandon. (Chabert).

Planche 7. Un tigre poursuit un singe dans la jungle: Thèmes relatifs à l'agression et à l'angoisse de castration. Ne pas percevoir le conflit est ici significatif. (Bellak). Au niveau d'une perception binaire, thèmes de domination et de soumission avec angoisse de dévoration. Au niveau d'une perception oedipienne, angoisse de castration et culpabilité. (Chabert).

Planche 8. Une famille de singes discute dans un salon; deux adultes sont assis sur un divan pendant qu'un autre grand parle au petit: Thèmes portant sur la place que pense occuper l'enfant dans la constellation familiale. Il faut noter avec quel personnage de la famille le petit est en interaction et la nature de cette relation. (Bellak). Curiosité culpabilisée par rapport à l'échange du couple parental. (Chabert).

Planche 9. Un petit lapin éveillé dans son lit la nuit. Il regarde par la porte ouverte: Thèmes de frayeur nocturne, de crainte d'abandon et de curiosité par rapport à ce qui se passe dans la pièce voisine. (Bellak). Au niveau oedipien, solitude par rapport au couple parental. Au niveau binaire, solitude, dépression et souffrance reliées à la séparation d'avec la mère. (Chabert).

Planche 10. Dans une salle de bain, un grand chien s'apprête à frapper un petit chien couché sur ses genoux. Thème de l'apprentissage de la propreté, de réactions

aux règles éducatives et de sens moral. (Bellak). Relation agressive et libidinale à l'objet. Possibilité d'évoquer un conflit, des sentiments ambivalents et la possibilité de séparation d'avec l'objet. (Chabert).

Pour l'interprétation du test, Bellak (1954) propose une feuille de dépouillement sur laquelle seront inscrites, pour chaque histoire, des variables à partir desquelles il faut dégager, suivant le plan qu'il propose, la structure inconsciente du sujet, sa conception du monde, la nature de ses relations avec les autres, les conflits importants, la nature des anxiétés, les principaux mécanismes de défense utilisés, la structure du Surmoi ainsi que l'intégration et la force du Moi.

D. La procédure d'évaluation

Chacun des sujets a été soumis aux trois épreuves projectives. Les protocoles d'entrevue ont ensuite été examinés par deux juges qui connaissaient les tests utilisés et les critères d'interprétation. Nous leur avons fourni une grille d'évaluation et des points de repère permettant de déterminer le niveau de fonctionnement des sujets (Voir Appendice B, p. 164). Cette première évaluation a permis d'obtenir une entente inter-juges de 80 %. Les protocoles des neuf sujets litigieux, c'est-à-dire ceux à propos desquels les juges ne s'entendaient pas ou hésitaient à définir un niveau d'organisation précis, ont été présentés à un troisième juge dont le diagnostic venait trancher le débat.

La mesure de la variable dépendante

La réaction des sujets aux histoires qui leur sont présentées constitue la variable dépendante de la recherche. Elle a été mesurée par un vote secret tenu immédiatement après la période de récit. Avant que les histoires ne leur soient racontées, les enfants étaient prévenus de la façon suivante qu'ils auraient à déterminer leurs préférences: «Je vais vous raconter trois histoires. Ensuite, je vais vous demander de choisir l'histoire que vous avez aimée le plus, et celle que vous avez aimée le moins. Mais on ne le dit pas aux amis. Tout à l'heure je vais vous le demander en secret.». Après le récit des contes, les enfants s'assoient chacun à une table. On leur remettait une feuille sur laquelle étaient dessinés trois ballons. (Voir Appendice C, p. 169). Le titre de chaque histoire était contenu dans un ballon. Ils recevaient également deux rondelles auto-collantes, une représentait un visage souriant (Jean-qui-rit), l'autre un visage triste (Jean-qui-pleure). Nous avons vérifié que les enfants connaissaient bien la signification de ces symboles. Ils devaient coller Jean-qui-rit dans le ballon correspondant à l'histoire préférée et Jean-qui-pleure dans le ballon correspondant à l'histoire qu'ils avaient le moins aimée. Nous avons utilisé la consigne suivante: «Je viens de te raconter trois histoires (nous lisions alors les titres des contes). Leur nom est écrit dans les ballons. Nous allons maintenant faire un vote secret. Tu vas coller le Jean-qui-rit dans le ballon de l'histoire que tu as aimée le plus, l'histoire que tu aimerais le plus réentendre. Tu vas ensuite coller le Jean-qui-pleure dans le ballon de l'histoire que tu as aimée le moins, l'histoire que tu aimerais le moins réentendre.» Il est important de souligner que les sujets à la fin de leur première année scolaire pouvaient tous lire les titres des histoires écrits sur la feuille de vote.

La procédure d'expérimentation

La pré-expérimentation

La démarche utilisée pour l'expérimentation a été mise au point après la réalisation d'une pré-expérimentation effectuée en juin 1987. Nous nous interrogeons sur les capacités d'attention des enfants de cet âge ainsi que sur les renseignements que les mesures choisies étaient susceptibles d'apporter par rapport à l'établissement du niveau de fonctionnement psychodynamique des sujets. Nous avons donc réalisé cette pré-expérimentation auprès de trois garçons et de trois filles inscrits en maternelle dans une école de la Commission Scolaire de Trois-Rivières.

Nous avons d'abord rencontré chaque groupe d'enfants, c'est-à-dire le groupe des garçons et celui des filles, pendant une période de cinquante minutes. Dans un premier temps, nous leur avons raconté les trois récits correspondant aux niveaux de dynamique retenus: *Le pêcheur et sa femme* comme conte neutre, *Hansel et Gretel* comme représentant de la dynamique binaire, récits présentés aux deux groupes des garçons et des filles; *Cendrillon* et *La boule de cristal* représentant la dynamique triangulaire chez les filles dans le premier cas et chez les garçons dans le second. Ces contes avaient été choisis dans la version recueillie par les frères Grimm et nous avons opéré un découpage narratif de chacun, ce qui nous a permis de conserver l'action centrale de chaque épisode et d'éliminer les détails secondaires pour notre recherche, de façon à limiter la période du récit proprement dit à vingt-cinq minutes environ. Nous avons ensuite demandé à chacun, sans que les autres puissent entendre, le conte qu'il aimerait réentendre et celui qu'il ne tenait pas à se

faire raconter de nouveau. Finalement, nous avons suggéré aux enfants d'illustrer la scène qu'ils avaient préférée à l'intérieur des trois récits. Pendant que les enfants dessinaient, nous pouvions noter les commentaires qu'ils émettaient à propos des histoires ou des personnages. Pendant les jours qui ont suivi, nous avons rencontré individuellement les enfants pendant une autre période de cinquante minutes. Nous avons demandé à chacun d'entre eux de dessiner une famille en train de faire quelque chose (K.F.D.), et nous leur avons administré la première partie du test projectif *Patte Noire*. Avec l'aide de ce matériel, nous pensions pouvoir déterminer si les sujets appartenaient à un niveau d'organisation génital ou pré-génital.

La pré-expérimentation nous a amenée à conserver certains éléments du devis expérimental que nous avons élaboré et à en modifier d'autres. Ainsi, il est apparu que ces sujets possédaient une capacité d'attention suffisamment soutenue pour écouter pendant vingt à vingt-cinq minutes les trois contes que nous avons préparés. Nous avons également pu vérifier l'importance de conserver un caractère individuel au vote. Etant donné la formule adoptée, les sujets ne pouvaient pas établir leur choix en fonction des préférences exprimées par leurs camarades. Il nous restait à repenser à une formule de vote individuel pouvant s'appliquer tout de suite après l'audition des récit auprès d'un groupe d'enfants plus nombreux. La période de dessin d'une scène d'un récit, nous est apparue intéressante quoique complexe et difficile à appliquer auprès d'un grand nombre de sujets. Nous avons donc décidé d'éliminer cet item qui correspondrait davantage aux exigences d'une recherche plus élaborée et qui nécessiterait l'application d'une méthode d'analyse qualitative. La pré-expérimentation nous a également amenée, comme nous en avons parlé plus haut, à modifier le choix des instruments de mesure.

L'expérimentation

L'expérimentation s'est déroulée entre le 11 avril et le 18 mai 1988. Nous avons utilisé la bibliothèque de l'école, vaste local qui nous permettait de regrouper les enfants pour la période du récit et de les isoler pour la période du vote ainsi que pour l'administration des épreuves graphiques. Les entrevues individuelles se déroulaient dans un bureau de l'école. Nous avons déterminé au hasard l'ordre dans lequel les récits seraient présentés aux sujets tandis que l'ordre dans lequel nous avons rencontré les élèves a été soumis aux exigences de l'horaire scolaire. Les étapes de l'expérimentation ont donc été les suivantes:

Groupe 1:

Garçons. Contes: *Le moulin magique*, *Les enfants dans la forêt*, *Le magicien vert* et le vote.

Filles. L'administration des graphiques.

Filles. Contes: *Le moulin magique*, *Les enfants dans la forêt*, *La petite Sophie* et le vote.

Garçons. L'administration des graphiques.

Garçons et filles. Les entrevues individuelles pendant lesquelles nous leur demandions d'expliquer leurs dessins avant d'administrer le C.A.T.

Groupe 2:

Garçons. Contes: *Le magicien vert*, *Le moulin magique*, *Les enfants dans la forêt* et le vote.

Filles. L'administration des graphiques.

Filles. Les contes: *Le moulin magique*, *La petite Sophie*, *Les enfants dans la forêt* et le vote.

Garçons. L'administration des graphiques.

Garçons et filles. Les entrevues individuelles.

Chapitre 3

La présentation et l'analyse des résultats

Le premier chapitre de ce mémoire a permis de situer le contexte théorique de la recherche. Nous avons déterminé deux niveaux de développement psychodynamique à l'intérieur desquels pouvaient s'inscrire les sujets de l'expérimentation et auxquels devaient correspondre les contes. Nous avons ensuite démontré que la question des préférences pour les contes de fées avait déjà soulevé l'intérêt des psychanalystes et souligné que la présente recherche pouvait contribuer à l'enrichissement des connaissances en ce domaine. Le second chapitre nous a donné l'occasion de décrire la méthodologie utilisée afin de mener à terme la vérification des hypothèses. Ce troisième chapitre sera consacré à la présentation des résultats obtenus et à l'analyse de leur portée et de leurs limites.

La présentation des résultats

La distribution de l'échantillon d'après la variable indépendante

Avant de rappeler les hypothèses de la recherche et de décrire les résultats obtenus, il convient de préciser comment se distribuaient les sujets à l'intérieur des catégories fixées par le cadre théorique, c'est-à-dire combien d'enfants appartenaient au niveau pré-oedipien de développement et combien d'enfants appartenaient au niveau oedipien. Le tableau 1 nous permet de constater que sur un total de 47 sujets,

sept d'entre eux fonctionnaient, selon les juges, à un niveau prégénital alors que 40 appartenaient au niveau oedipien.

Tableau 1
Répartition de l'échantillon en fonction
du niveau d'organisation psychodynamique

	N	%
Pré-oedipien	7	14.9
Oedipien	40	85.1
	<u>47</u>	<u>100.0</u>

La mise en relation des préférences pour les contes et des niveaux de développement psychodynamique

A la lumière des conclusions tirées des recherches ou des observations cliniques antérieures, nous avons émis l'hypothèse que les enfants chez qui l'Oedipe jouait un rôle d'organisateur de la personnalité allaient préférer le conte qui illustrait la dynamique oedipienne. De la même manière, nous avons envisagé que les enfants qui fonctionnaient sur un mode pré-oedipien, préféreraient le récit qui illustrait ce niveau de développement. Etant donné le faible nombre de sujets appartenant au niveau de fonctionnement pré-oedipien, nous avons dû créer une nouvelle variable avant de soumettre les résultats à une analyse statistique. Cette variable se définit ainsi: il s'agit de l'identité ou de l'adéquation observée entre le niveau de développement du sujet qui exprime la préférence pour un conte et la problématique

illustrée par ce même récit. Les sujets, quel que soit le niveau auquel ils appartenaient, avaient donc la possibilité d'exprimer un vote de préférence pour un conte identique à leur mode d'organisation, ou pour un conte non-identique ou encore pour un conte neutre qui n'illustrait ni l'un ni l'autre des niveaux de développement. L'analyse statistique effectuée à l'aide d'un test non-paramétrique (NPAR TESTS/SPSS) confirme les deux hypothèses de la recherche pour l'ensemble des sujets. Ces derniers, qu'ils fonctionnent à un niveau oedipien ou pré-oedipien, préfèrent le récit qui reflète leur mode d'organisation. La lecture du tableau 2 permet d'observer que la probabilité ($p < .002$) de retrouver cette distribution des préférences est trop faible pour être due au hasard.

Tableau 2
Relation entre le niveau d'organisation psychodynamique
et le conte préféré.

dentique	26	X ² : 12.809
Non-identique	6	d. l.=2
Neutre	15	$p < .002$

Etant donné que les sujets provenaient de deux classes différentes, nous avons tenu à vérifier si les groupes se comportaient de la même façon. Le faible nombre d'enfants appartenant à certaines catégories nous a cependant empêchée d'effectuer une analyse statistique nécessitant l'élaboration d'un tableau de

contingence. Autrement dit, nous n'avons pu établir de comparaison simultanée des deux groupes. Cependant en effectuant une analyse pour chacun des deux groupes séparément, nous constatons que les sujets de la classe A présentent des résultats qui vont dans le sens de l'hypothèse, tandis que les sujets de la classe B présentent pour leur part des résultats qui ne s'avèrent pas significatifs.

Tableau 3
Relation entre le niveau d'organisation psychodynamique
et le conte préféré par les sujets de la classe A

Identique	17	$\chi^2: 19.727$
Non-identique	1	d.l.=2
Neutre:	4	$p < .001$

Tableau 4
Relation entre le niveau d'organisation psychodynamique
et le conte préféré par les sujets de la classe B

Identique	9	$\chi^2: 2.24$
Non-identique	5	d.l.=2
Neutre	11	$p < .11$

Encore une fois, le petit nombre de sujets nous a empêchée de dégager clairement si la différence de choix observée entre les groupes se manifestait particulièrement par rapport au récit conforme à la dynamique des sujets, non-conforme à leur dynamique ou par rapport au récit neutre. Il a toutefois été possible d'opposer les préférences exprimées pour le conte neutre à celles exprimées pour les récits identiques et non-identiques regroupés. La lecture des résultats présentés au tableau 5 nous indique que les enfants des deux classes choisissent le conte neutre dans une proportion statistiquement équivalente ($p > .05$). Les différences entre les deux classes se manifesteraient donc entre la préférence exprimée pour les contes identiques et non-identiques au niveau de développement des sujets.

Tableau 5
Relation entre la classe d'origine et la
préférence exprimée pour le conte neutre

Contes	Classe A	Classe B
Neutre	4	11
Oedipien et pré-oedipien	18	14
X2: 2.49	d.l.=1	p < .11

Cette différence entre les deux groupes se répètera-t-elle si on examine maintenant les réactions des garçons et des filles par rapport à leur conte préféré? L'analyse des résultats reproduits aux tableaux 6 et 7 nous indique que oui. Alors

que les filles choisissent de manière significative le conte merveilleux identique à leur dynamique, les garçons en revanche n'émettent pas de préférence significative pour le récit conforme à leur niveau d'organisation.

Tableau 6
Relation entre les préférences exprimées par les filles
et leur niveau de développement psychodynamique

Identique	15	$\chi^2: 14.857$
Non-identique	1	d.l.=2
Neutre	5	$p < .001$

Tableau 7
Relation entre les préférences exprimées par les garçons
et leur niveau de développement psychodynamique

Identique	11	$\chi^2: 2.385$
Non-identique	5	d.l.=2
Neutre	10	$p < .304$

Il est impossible, à cause de la fréquence trop faible de sujets appartenant à certaines catégories, d'effectuer une analyse statistique suffisamment puissante pour vérifier si cette différence entre les garçons et les filles s'explique par leurs réactions à un récit en particulier.

L'analyse des résultats

Prenant le relais de Freud qui a souligné la dimension dynamique inconsciente du conte et a montré comment les désirs réprimés trouvaient dans le récit merveilleux une forme qui déjouait la censure et autorisait la satisfaction, des psychanalystes ont entrepris de démontrer que non seulement les désirs mais les autres composantes définissant l'organisation dynamique de la personnalité se reflétaient dans le conte. A partir du constat de cette analogie, le champ des réactions aux contes de fées a été exploré . Bettelheim, Diekman, Zillman et Bryant, et Hofer ont laissé voir qu'on peut effectivement établir une relation entre la préférence manifestée pour un conte et des éléments de la problématique affective d'un sujet.

Les résultats de la présente recherche nous amènent à nuancer les conclusions apportées par ces auteurs. Certes, nous avons observé auprès des sujets considérés dans leur ensemble des résultats qui semblaient confirmer les études antérieures. Cependant, l'examen des préférences exprimées par les élèves de chacune des classes nous met en présence de deux réalités différentes. Autrement dit, la relation qu'on observe globalement ne se reproduit que pour les sujets de la classe A. Un phénomène similaire se dessine à l'examen des réactions des garçons et des filles. Ces dernières préfèrent significativement un conte qui rejoint leur dynamique tandis qu'aucune tendance significative ne se dessine à cet égard chez les garçons. Comment expliquer la différence entre les deux classes et entre les sujets masculins et féminins?

Dans un premier temps, l'examen de la méthodologie s'impose. Notre échantillon était certes limité et nous pouvons à juste titre nous interroger sur la direction des résultats qu'engendrerait une recherche tenant compte des réactions d'un nombre de sujets plus élevé. Nous remarquons également que les sujets des deux classes ont été soumis à la même démarche expérimentale, à cette différence près que l'ordre de présentation des récits déterminé au hasard, différait d'une classe à l'autre. Nous ne pouvons cependant mesurer l'impact de cette variable puisque seulement trois séquences de présentation sur une possibilité de neuf ont été utilisées.

Reste à considérer des facteurs d'explication d'ordre théorique. Thomas (1983) souligne la difficulté d'établir avec certitude les préférences des enfants pour un conte merveilleux. Elle se demande comment un chercheur pourra déterminer que les préférences ou les non-préférences exprimées par les enfants correspondent à leurs choix personnels ou si elles reflètent les préférences des parents et des enseignants ou encore si elles sont influencées par la qualité de l'expérience littéraire à laquelle l'enfant a pu avoir accès. Il est certes difficile d'isoler, dans une recherche de ce genre, les variables suggérées par Thomas. Sa réflexion suscite cependant quelques questions par rapport à nos classes. Existait-il une différence d'attitude entre les deux enseignantes de nos sujets par rapport au conte merveilleux? Détenaient-elles une bonne connaissance de la littérature populaire et en facilitaient-elles également l'accès à leurs élèves? S'engageaient-elles avec eux dans des discussions portant justement sur les préférences des enfants et les liens qu'ils pouvaient établir entre leurs expériences et celles qui sont décrites dans les récits? Il n'est pas plus facile de répondre à ces questions que d'aller vérifier les

antécédents familiaux des sujets par rapport à la littérature. Pour résumer, l'influence du milieu viendrait-elle modifier l'influence supposément exercée par la dynamique affective dans la perception d'un récit et dans les réactions qu'il engendre?

Il est également difficile d'expliquer à l'intérieur des limites de cette recherche la différence observée entre les garçons et les filles et de voir si elle s'est manifestée plus particulièrement par rapport au conte qui rejoignait leur dynamique ou par rapport au conte qui en différait et par rapport au conte à référence oedipienne ou au conte à référence pré-oedipienne. Si nous avons pu observer que les garçons rejettent de manière plus massive le conte prégénital dans lequel le personnage féminin accomplit l'action la plus spectaculaire du récit, le meurtre de la sorcière, nous pourrions penser, comme le laisse croire Chombart de Lauwe (1979), que l'identification sexuelle exerce un rôle prépondérant au niveau des préférences des garçons pour les histoires.

Les contraintes inhérentes au contrôle des variables qui entrent en jeu dans une interrogation de cet ordre nous amènent à souligner les limites de l'utilisation exclusive de l'approche de recherche quantitative. Ne serait-il pas enrichissant d'y ajouter des éléments méthodologiques d'ordre qualitatif afin de cerner de manière plus nuancée les phénomènes psychiques qui entrent en jeu dans l'attrait qu'exerce pour un sujet un récit merveilleux. Il y aurait alors peut-être moyen de discerner si la réaction au conte naît de la signification globale du récit ou si elle est engendrée par une image ou une situation particulière qui n'entretiennent pas nécessairement de rapport avec la dynamique. De plus, pour faire suite aux observations de Bradfer-Blomart et Lam (1976), il serait pertinent de vérifier si les préférences des enfants se

dessinent au prix de distorsions perceptives. Pour cela, il faudrait leur demander d'élaborer une version personnelle de leur histoire préférée. On pourrait alors voir si leur version est fidèle ou s'ils escamotent ou s'ils modifient de manière importante certaines séquences. Une recherche de ce genre pourrait probablement jeter un éclairage plus substantiel sur les conditions qui gouvernent les réactions des enfants par rapport aux contes merveilleux.

Il nous reste à envisager une dernière hypothèse explicative. Nous avons supposé a priori que des sujets fréquentant une école régulière ne devaient pas présenter de difficultés affectives majeures. Toutefois, est-il possible qu'il y ait eu effectivement un écart significatif entre les deux groupes ou entre les garçons et les filles à ce niveau et que cette différence explique que les préférences d'un groupe comme celles des filles s'orientent plus massivement vers le conte identique à leur niveau de développement? L'influence de cette variable rejoindrait jusqu'à un certain point les affirmations de Mélanie Klein (1921) qui décrivait comment un garçon de cinq ans refusait le conte qui lui rappelait inconsciemment la situation psychologique dans laquelle il s'inscrivait.

Bien que les dimensions de la présente recherche ne nous aient pas permis de formuler une hypothèse reliée aux observations de Mélanie Klein, nous avons quand même voulu mettre en relation le conte désigné comme le moins aimé et le niveau de développement. Pourra-t-on observer une relation entre les deux variables et dans quel sens s'établira-t-elle? Les résultats inscrits au tableau 8, résultats analysés après la création de la variable "identité" déjà expliquée plus haut, permettent effectivement de constater l'existence d'une relation entre le conte le

moins aimé par l'enfant et la dynamique à laquelle il appartient. Nous observons en effet que les contes les moins appréciés par les sujets, considérés dans leur ensemble, mettent en scène une problématique propre au niveau de développement auquel ils n'appartiennent pas.

Tableau 8
Relation entre le conte le moins aimé et
le niveau de développement psychodynamique

Identique	7	X ² : 11.807
Non-identique	26	d.l.=2
Neutre	14	p<.003

Toutefois, lorsque nous analysons séparément les résultats des deux classes, nous observons un phénomène identique à celui qui était apparu dans le cas des contes préférés. L'examen des tableaux 9 et 10 permet de constater que les élèves de la classe A aiment moins, et ce de manière significative ($<.05$) le conte qui représente le niveau de développement auquel ils n'appartiennent pas. On ne peut toutefois dégager cette conclusion pour les élèves de la classe B ($p>.05$).

Tableau 9
Relation entre le conte le moins aimé et
l'organisation psychodynamique des sujets de la classe A

Identique	0	X ² : 11.787
Non-identique	15	dl=2
Neutre	7	p<.001

Tableau 10
Relation entre le conte le moins aimé et
l'organisation psychodynamique des sujets de la classe B

Identique	7	X ² : 1.28
Non-identique	11	dl=2
Neutre	7	p< .527

De plus, en examinant les résultats rapportés au tableau 11, nous observons que cette différence entre les groupes n'influence pas le vote exprimé en défaveur du conte neutre. Elle naît donc de la réaction au conte identique par rapport au conte non-identique.

Tableau 11
Relation entre la classe d'origine et le
choix du conte neutre comme le moins aimé

Contes	Classe A	Classe B
Neutre	7	7
Oedipien et pré-oedipien	15	18
X2: .00	d.l.=2	p<1.0

On pourrait apporter ici des hypothèses susceptibles d'expliquer la différence observée entre les deux groupes. Elles ne différeraient pas dans l'ensemble de celles qui viennent d'être avancées par rapport aux réactions observées vis-à-vis le conte préféré.

Si nous analysons maintenant séparément les réactions des garçons et des filles en portant cette fois attention au conte qu'ils ont le moins aimé, nous dégageons des résultats contraires à ceux qui ont été enregistrés pour les contes préférés. En effet, on remarque que le choix des sujets féminins pour le conte moins aimé ne s'oriente pas de façon significative vers aucune des catégories de récits envisagés sous l'angle de leur adéquation à la problématique dynamique ($p<.06$). Toutefois le niveau de signification est situé juste au-dessus du seuil de probabilité déterminé à $p<.05$ et nous pouvons interpréter ce résultat comme une tendance. Par contre, le

niveau de développement psychodynamique des sujets masculins semble avoir une influence significative ($p < .05$) sur le choix du conte qu'ils aiment le moins.

Tableau 11
Relation entre le choix du conte le moins aimé par les filles et leur niveau de développement psychodynamique

Identique	4	$\chi^2: 5.429$
Non-identique	12	d.l.=2
Neutre	5	$p < .06$

Tableau 12
Relation entre le conte le moins aimé par les garçons et leur niveau de développement psychodynamique

Identique	3	$\chi^2: 7.000$
Non-identique	14	d.l.=2
Neutre	9	$p < .03$

Ces résultats laissent entrevoir une fois de plus la possibilité qu'un certain nombre de variables dont le sexe et le milieu exercent un impact sur les préférences pour les contes de fées, influence susceptible de modifier la portée des dimensions

psychodynamiques sur la perception des récits merveilleux et les réactions qu'elle engendre.

Conclusion

S'il est vrai, comme le soulignent les psychanalystes, que le conte merveilleux met en scène des éléments de la vie psychique dont la nature et l'articulation permettent de définir différents niveaux d'organisation psychodynamique, pourrions-nous observer une relation positive entre le niveau de développement atteint par un enfant et ses réactions au conte de fées correspondant à ce niveau? Telle est l'interrogation qui a suscité la présente recherche.

Notre première préoccupation a donc été d'établir un inventaire des auteurs fondamentaux de la littérature psychanalytique qui ont décrit l'évolution psychodynamique de l'enfant. A partir de là, et notamment de la tentative d'élaboration d'une typologie des structures d'organisation psychodynamique élaborée par Bergeret, nous avons pu dégager deux niveaux nous permettant de classer les sujets de la recherche. Il s'agit d'un niveau pré-oedipien et d'un niveau triangulaire ou oedipien. Cette classification nous a également guidée dans le choix des contes qui devaient refléter ces deux modes d'organisation affective.

La revue de la littérature nous a également donné la possibilité de démontrer la pertinence de notre interrogation. Il est en effet apparu que les cliniciens et les chercheurs qui s'étaient déjà intéressés de manière systématique aux relations entre les préférences pour les contes et certaines dimensions de la problématique psycho-affective n'avaient dégagé leurs conclusions positives qu'après observation de populations d'adultes éprouvant des difficultés affectives. En outre, nous avons

remarqué que les devis expérimentaux mis en place pour vérifier l'existence de cette relation modifiaient le contexte dans lequel les enfants se font habituellement raconter des histoires.

Afin de vérifier l'hypothèse de la recherche, nous avons mis au point la méthodologie suivante. Nous avons présenté à quarante-sept sujets fréquentant deux classes de première année de l'école primaire, trois contes merveilleux dont deux correspondaient aux niveaux de développement préalablement définis alors que le troisième était considéré comme neutre. Les sujets ont ensuite été appelés à voter afin de déterminer le conte qu'ils avaient préféré et celui qu'ils aimaient le moins. L'évaluation des sujets a été menée à l'aide d'épreuves projectives dont les résultats ont été soumis à des juges qui ont ainsi établi à quel niveau les enfants appartenaient.

Les résultats de la recherche ont permis d'observer que seuls les sujets d'une classe manifestaient, tel que prévu, une préférence pour les récits correspondant à leur niveau de développement. Aucune relation significative ne se dégagait chez les enfants appartenant à la deuxième classe. De la même manière, une différence est apparue entre les choix exprimés par les garçons et les filles. Ces dernières choisissent de manière significative le récit qui correspond à leur niveau de développement tandis que l'examen des choix des garçons ne permet pas de supporter l'hypothèse de la recherche.

La nature des résultats soulève donc de nombreuses interrogations et ouvre de nouvelles avenues de recherche. Une étude menée auprès d'un plus grand

nombre de sujets permettrait-elle de dégager des résultats confirmant ou infirmant plus clairement notre hypothèse? Le sexe des enfants et l'influence du milieu viennent-ils modifier la portée de la variable psychodynamique? Finalement, une analyse phénoménologique des mécanismes qui gèrent la perception des contes ne pourrait-elle compléter les informations générées jusqu'à présent par des analyses quantitatives?

Remerciements

«Est-ce une aventure ou une épreuve? Je dirais l'une et l'autre.» Au terme de l'itinéraire qui a conduit à la rédaction de ce mémoire, nous pourrions faire nôtres ces paroles que Ben Jelloun prête à un conteur arabe. Il convient cependant d'exprimer notre gratitude aux personnes qui nous ont accompagnée dans cette démarche et qui en ont allégé la solitude. Nous tenons donc à remercier Monsieur Michel Bossé, directeur de la recherche. Nous désirons également souligner la disponibilité de mesdames Marielle Lachance, Pauline Poulin et Madeleine Martineau qui nous ont accueillie dans leur classe.

Références

AJURIAGUERRA, J. (1984). Psychopathologie de l'enfant. Paris, Masson. (Abrégés).

ABRAHAM, K. (1909). Oeuvres complètes, tome 1. Paris, Payot. 1965.

ANZIEU, D. (1970). Freud et la mythologie. Nouvelle revue de psychanalyse, 1, p.114-145.

ANZIEU, D. (1983). Les méthodes projectives. Paris, Presses Universitaires de France. (Le psychologue).

BARKER, D.G. (1984). The Children's Apperception Test. Keyser & Sweetland. Test Critiques. Vol. 1. Test Corporation of America.

BELLAK, L., BELLAK, S. (1954). Manuel du test d'aperception pour enfants C.A.T. et du supplément C.A.T.-S. Paris, Les éditions du centre de psychologie appliquée.

BELLAK, L. (1975). The Thematic Apperception Test. The Children's Apperception Test and The Senior Apperception Technique in Clinical Use. New York, Grune & Stratton.

BELLEMIN NOEL, J. (1983). Les contes et leurs fantasmes. Paris, Presses Universitaires de France. (Ecriture).

BELLEMIN NOEL, J. (1988). Peau d'Ane ou Peau d'Ame?. in P. Léon, P. Perron: Le conte. Ville La Salle, Marcel Didier Inc. p. 261-277.

BERGERET, J. (1974). La personnalité normale et pathologique. Paris, Dunod.

BETTELHEIM, B. (1976). Psychanalyse des contes de fées. Paris, Laffont.

BLEANDONU, G. (1985). L'école de Mélanie Klein. Paris, Le Centurion. (Paidos).

BOURGES, S. (1979). Approche génétique et psychanalytique de l'enfant, tome 1. Neuchâtel, Delachaux et Niestle.

BRADFER-BLOMART, J., LAM, H. (1976). L'enfant et les contes. Psychologica Belgica, 16, p. 153-170.

BURNS, R.C., KAUFMAN, H. (1970). Kinetic Family Drawings. New York, Brunner/Mazel.

CARLONI, G. , NOBILI, D. (1979). La mauvaise mère. Paris, Petite Bibliothèque Payot.

CHOMBART DE LAUWE, M.J. (1979). Enfants de l'image. Paris, Payot. (Bibliothèque scientifique).

CORMAN, L. (1961). Le test Patte Noire. Paris, Presses Universitaires de France.

CORMAN, L. (1961). Le test du dessin de famille. Paris, Presses Universitaires de France. 1961.

DELARUE, P. (1976). Le conte populaire français. Tome 1. Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose.

DELARUE, P., TENEZE, M.L. (1977). Le conte populaire français. Tome II. Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose.

DESCAMPS, M.-A. (1985). Psychanalyse des contes de fées de Bettelheim. Etudes psychothérapeutiques. 60, p. 141-142.

DIECKMANN, H. (1971). The favourite fairy tale of childhood. The journal of analytical psychology. 16, p. 18-30.

EVERAERT-DESMEDT, N. (1981). Sémiotique du récit. Méthode et applications. Louvain-la-Neuve, Cabay. (Questions de communication).

FREUD, S. (1909) Cinq leçons sur la psychanalyse. Paris, Petite Bibliothèque Payot.

FREUD, S. (1901). "Psychopathology of Everyday Life". The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud. Vol. VI. London, The Hogarth Press.

FREUD, S. (1913). "The Theme of the Three Caskets." The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud. Vol. XII. London, The Hogarth Press.

FREUD, S. (1918). Cinq psychanalyses. Paris, Presses universitaires de France. (1954).

FREUD, S. (1925). "The Occurrence in Dreams of Material from Fairy Tales". The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud. Vol. XII. London, The Hogarth Press.

FREUD, S. (1926). "The Question of Lay Analysis". The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud. Vol. XX. London, The Hogarth Press.

FREUD, S. (1942). Trois essais sur la théorie de la sexualité. Paris, Gallimard. (1962). (Folio).

FREUD, S. (1948). Ma vie et la psychanalyse. Paris, Gallimard. (1950). (Idées).

FROMM, E. Le langage oublié. Paris, Petite Bibliothèque Payot.

GREIMAS, A.J. (1966). Sémantique structurale. Paris, Larousse.

GREIMAS, A.J. (1970). Du sens. Essais sémiotiques. Paris, Seuil.

GRIMM, J., GRIMM, W. Contes. Paris, Gallimard. (Folio). 1976.

GROUPE D'ENTREVERNES. (1979). Analyse sémiotique des textes. Lyon, Presses Universitaires de Lyon.

GUILBERT, L. et coll. (1985). "Vous avez dit récit?" Liaisons. Vol. 10, no 1, p.22-25.

HATT, C.V. "Review of Children's Apperception Test". Mitchell, J. (1985). The Ninth Mental Measurements Yearbook. Vol. 1. Lincoln, The Buros Institute of Mental Measurement.

HOFER, M.R. (1976). A study of the favorite childhood fairy tales of an adult psychiatric population. San Francisco, California School of Professional Psychology.

JONES, E. (1973) Psychanalyse folklore et religion. Paris, Payot. (Sciences de l'homme).

KAES et al. (1985). Contes et divans: Les fonctions psychiques des oeuvres de fiction. Paris, Dunod. (Inconscient et culture).

KAHN, D. (1978). Fantasy as sex-role exploration: building blocks of identity and career orientation in college women. Case Western University.

KLEIN, M. (1921). Le développement d'un enfant. Essais de psychanalyse. Paris, Payot. 1968.

LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.B. (1967). Vocabulaire de la psychanalyse. Paris. Presses Universitaires de France.

LEGARE, C. (1980). La bête à sept têtes et autres contes de la Mauricie. Montréal, Quinze. (Mémoire d'homme).

- LEMAY, M. (1983). L'éclosion psychique de l'être humain. Paris, Fleurus.
- MAHLER, M. (1979). The Selected Papers of Margaret Mahler. Vol. II. Separation-Individuation. New York, Jason Aronson.
- MAHLER, M., PINE, F., BERGMAN, A. (1980). La naissance psychologique de l'être humain. Paris, Payot.
- MARDRUS, J.C. (1899 à 1904). Le livre des mille et une nuits. Paris, Robert Laffont.
- MILLER, A. (1986). L'enfant sous terreur. Paris, Aubier.
- MILLER, M. (1975) Poor Rumpelstiltskin. Psychoanalytic quarterly, 54, 73-76.
- OMIDSALAR, M. (1983). Oedipus in Kansas. American Imago. 40, 159-174.
- OMIDSALAR, M. (1984). Invulnerable armour as a compromise formation in persian folklore. International review of psycho-analysis, 11, 441-452.
- RANK, O., SACHS, H. (1980). Psychanalyse et sciences humaines. Paris, Presses universitaires de France. (Bibliothèque de psychanalyse).
- ROHEIM, G. (1953). Fairy tales and dreams. The psychoanalytic study of the child, 8, 399-403.
- ROYER, J. (1977). La personnalité de l'enfant à travers le dessin du bonhomme. Bruxelles, Editest.
- SCHLAGER, N. (1974). Developmental factors influencing children's responses to literature. Claremont Graduate School.
- SEGAL, H. (1983). Introduction à l'oeuvre de Mélanie Klein. Paris, Presses Universitaires de France.
- SHAFFER, M.B. Review of the Children's Apperception Test. dans Mitchell, J.V. (1985). The Ninth Mental Measurement Yearbook. Vol. 1. Lincoln, The Buros Institute of Mental Measurement.
- SIEGEL, S. (1956). Nonparametric Statistics for the Behavioral Sciences. Toronto, McGraw-Hill Book.
- THOMAS, P.G. (1983). Children's Responses to fairy tales: A developmental perspective. Adelphi University. The institute for advanced psychological studies.

VON FRANZ, M.-L. (1978). L'interprétation des contes de fées. Paris, La fontaine de pierre.

WINNICOTT, D.W. (1945) Le développement affectif primaire. De la pédiatrie à la psychanalyse. Paris, Petite Bibliothèque Payot.

WINNICOTT, D.W. (1951) Objets transitionnels et phénomènes transitionnels. De la pédiatrie à la psychanalyse. Paris, Petite Bibliothèque Payot.

WINNICOTT, D.W. (1962). Intégration du moi au cours du développement de l'enfant. Processus de maturation chez l'enfant. Paris, Petite Bibliothèque Payot.

WINNICOTT, D.W. (1963). Le passage de la dépendance à l'indépendance dans le développement de l'individu. Processus de maturation chez l'enfant. Paris. Petite Bibliothèque Payot.

ZILLMAN, D., BRYANT, J. (1975). Viewer's moral sanction of retribution in the appreciation of dramatic presentations. Journal of experimental social psychology. 11, p. 572-582.

ZIPES, J. (1986). Les contes de fées et l'art de la subversion. Paris, Payot.

Appendices

Appendice A

Le choix des contes

Comme le souligne Paul Delarue (1976), les différentes versions d'un même conte possèdent un caractère commun qui dépasse les limites des pays, voire même des sociétés dans lesquels ils sont racontés. On parle de conte populaire français, mais on retrouvera par exemple des versions d'un récit particulier comme *Cendrillon* en Europe, en Amérique, aux Indes et même en Asie occidentale. Les contes se sont enrichis au cours de leurs périples de caractéristiques reflétant entre autres la géographie, l'organisation sociale et le caractère national des régions où ils s'enracinaient. Delarue explique que le conte français, si on le compare au corpus allemand, possède certaines particularités nationales relatives notamment aux lieux, aux êtres fantastiques, aux objets magiques au contenu humain ainsi qu'au contenu social. Alors que le conte allemand se déroule souvent dans la forêt, le conte français se déploie dans des décors plus variés comme les bois, les champs, les vignobles; il y a peu de nains dans le conte français, contrairement à l'Allemagne où ils abondent. En France, on retrouvera plutôt des fées et des ogres ou les personnages fantastiques seront remplacés par des humains. Les objets magiques sont également plus rares en France qu'en Allemagne. Delarue donne l'exemple du conte de *Blanche Neige* dans lequel la belle-mère allemande apprend d'un miroir que sa fille la surpasse en beauté. La mère française constate elle-même la beauté de Blanche Neige. En France, les actions humaines vont souvent se substituer aux événements magiques comme moteurs de l'action. Le conte français fait rarement étalage de cruauté alors que le conte allemand s'y attarde davantage. Dans le conte français, les héros sont généralement d'origine sociale plus modeste qu'en

Allemagne. Delarue termine sa comparaison en soulignant que les Français, héritiers de Descartes, ont rationalisé le conte alors qu'en d'autres cultures, les éléments irrationnels sont restés plus vivants.

Si le conte populaire français se distingue par certaines caractéristiques du conte allemand, on imagine bien que le conte québécois, en s'inscrivant dans un nouvel espace géographique et dans une organisation sociale différente, s'est également démarqué du conte français et a développé ses traits propres. C'est pourquoi il nous a semblé intéressant de choisir comme instrument de recherche des contes québécois, d'autant plus qu'à notre connaissance, les chercheurs cliniciens se sont surtout inspirés des contes issus de tradition populaire anglo-saxonne.

Afin de choisir des contes québécois représentatifs des niveaux de développement définis à l'intérieur du cadre théorique, nous avons consulté dans un premier temps le catalogue de Paul Delarue et Marie-Louise Tenèze (1976, 1977). Ce travail de classification d'un corpus de contes francophones en contes-types (C.T.) est inspiré de la classification élaborée par Aarne et Thompson. Ainsi, chaque conte-type, identifié par un numéro et un titre, est décomposé en ses éléments narratifs majeurs et en des variantes d'éléments mineurs qu'on retrouve dans les versions recensées par les auteurs. À l'aide du catalogue, nous avons donc retenu quatre contes-types:

Les enfants abandonnés dans la forêt (C.T. 327) illustrant la dynamique binaire,

Le corps sans âme (C.T. 302) illustrant la dynamique triangulaire d'un point de vue masculin,

Blanche Neige (C.T. 709), illustrant la dynamique triangulaire d'un point de vue féminin,

Le moulin magique (C.T. 565) n'illustrant ni l'une ni l'autre de ces dynamiques.

Nous avons ensuite recueilli des versions québécoises de ces contes-types en consultant notamment les textes des Archives de Folklore de l'Université Laval et les ouvrages publiés dans des collections consacrées à la diffusion des contes québécois. Très souvent, les conteurs ajoutent des motifs ou opèrent des amalgames entre plusieurs contes. Ainsi, à une situation initiale à la manière du C.T. 709, se greffera un épisode du C.T. 403 et ainsi de suite. Afin de respecter les capacités d'attention des sujets de notre recherche, nous avons décidé de leur présenter des contes dont la structure narrative, tout en respectant le modèle canonique, demeurerait la plus simple possible et qui, à un niveau discursif, ne seraient pas surchargés de détails. C'est pourquoi nous avons, à l'aide des versions retenues et du cadre fourni par Delarue et Tenèze (1976, 1977), créé une nouvelle version des contes-types et vérifié après analyse que ces contes correspondaient bien aux niveaux de développement délimités pour l'expérimentation. Nous avons attribué un nouveau titre au conte-type *Blanche Neige* qui est devenu *La petite Sophie*, ainsi qu'au conte-type *Le corps sans âme* qui est devenu *Le magicien vert*, titres des versions québécoises qui nous ont principalement servi à élaborer une nouvelle version. *Les enfants abandonnés dans la forêt* est devenu *Les enfants dans la forêt*.

Afin de mener à bien l'analyse des récits et de vérifier leur adéquation aux niveaux psychodynamiques qu'ils sont censés illustrer, nous avons choisi d'utiliser

les modèles d'analyse narrative et discursive développé par l'école sémiotique de Paris sous la direction de A.J. Greimas. Nous avons retenu au niveau narratif le modèle actantiel et le programme narratif alors qu'au niveau discursif, nous avons conservé la notion de rôle thématique des personnages. Ces modèles sont principalement élaborés dans les écrits de A.J. Greimas (1966, 1970), N. Everaert-Desmedt (1981), du Groupe d'Entrevignes (1979) et de L. Guilbert (1985). Il nous importe de préciser à ce moment-ci que nous reconnaissons le caractère nécessairement réducteur de toute analyse et que cette analyse que nous nous préparons à développer ne prétend pas épuiser ni cerner les multiples sens que recèlent les contes en les ramenant à une seule vérité.

La sémiotique définit le récit, genre auquel appartient le conte, comme la représentation d'un événement. Cet événement implique la transformation qui s'opère entre la situation initiale (S.I.) du récit et la situation finale (S.F.). Nous verrons en situation initiale un sujet que nous dirons en conjonction (\wedge) ou en disjonction (\vee) avec un objet, tandis que nous observerons généralement un rapport opposé en situation finale. Ainsi, un roi malade en situation initiale sera guéri en situation finale. La santé tenant ici un rôle d'objet, nous pouvons schématiser de la façon suivante la transformation principale de ce récit hypothétique:

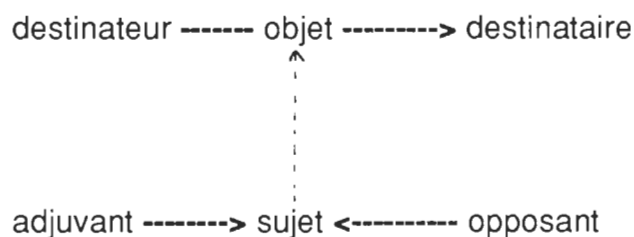


La transformation observée entre les deux états constitue la résultante d'une action ou d'une série d'actions, c'est-à-dire d'un faire transformateur opéré par un ou plusieurs personnages qu'on appellera le sujet opérateur. Si nous poursuivons notre

exemple, nous pouvons imaginer que c'est le plus jeune fils du roi qui se mettra en quête de l'eau magique, seule susceptible de faire recouvrer la santé au roi. Nous aurons ainsi:

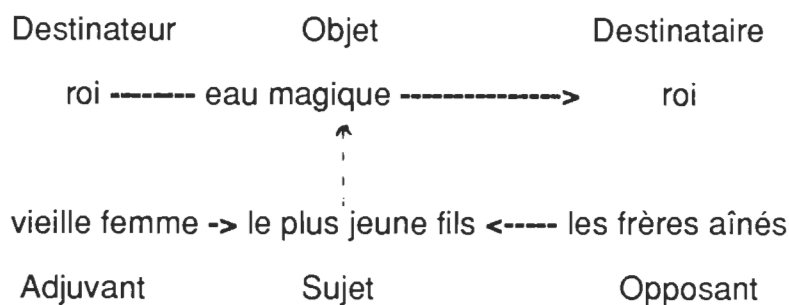
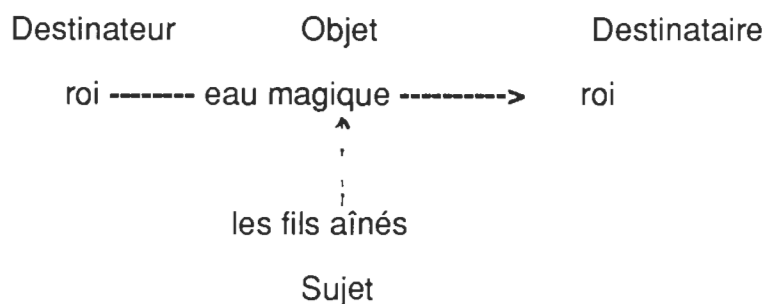
S.I.	S.F.
le plus jeune fils --> (roi v santé) --> (roi \wedge santé)	

Cet enchaînement d'actions qui se déploie à l'intérieur du récit et qui en assure la transformation principale constitue l'axe narratif. A.J. Greimas a développé un modèle qui permet de rendre compte de la dynamique qui s'établit, au niveau narratif, entre ce qu'il nomme les actants du récit. L'actant est en fait un personnage, mais un personnage entendu dans un sens large et non seulement anthropomorphe. Ainsi, un objet ou une valeur morale qui jouent un rôle dans la suite des actions du récit pourront être considérés comme actants. Le modèle actantiel comprend six catégories: le destinateur, l'objet, le destinataire, le sujet, l'adjuvant et l'opposant. Chaque rôle actantiel peut être tenu par un ou plusieurs personnages. Les sémioticiens le représentent ainsi:



Le destinateur est l'actant qui invite à la quête ou qui l'ordonne. Il suscite un devoir-faire ou un vouloir-faire chez des sujets potentiels. Le roi qui désire retrouver la santé commandera par exemple à ses trois fils de se mettre en quête de l'eau magique. Cette eau constitue l'objet de la mission. L'objet du récit est ce qui est

recherché et relève du domaine de l'avoir ou de l'être. La quête de l'objet est commandée ou suggérée pour le bénéfice d'un troisième actant, le destinataire, qui va ultimement profiter de la transformation principale du récit. Il peut s'agir du destinataire ou d'un autre personnage. Dans notre exemple, le roi qui a commandé la quête bénéficiera de sa réussite à la fin du récit puisqu'il retrouvera la santé. Le sujet opérateur est celui qui réussira, au terme de sa mission, à atteindre l'objet commandé par le destinataire et qui, de ce fait, permettra la transformation observée entre la situation initiale et la situation finale. Le rôle de l'adjuvant est tenu par un ou plusieurs actants qui vont aider le sujet à compléter sa mission tandis que le rôle de l'opposant sera tenu par des personnages qui vont empêcher sa réalisation. Dans notre conte, le plus jeune fils du roi pourra être aidé par une vieille femme qui lui indiquera l'emplacement de la source. Le rôle de l'opposant pourrait, quant à lui, être joué par les fils aînés du roi, jaloux de leur frère, qui vont essayer de lui dérober l'eau magique au cours du voyage de retour chez son père. En établissant le modèle actantiel de chacun des contes sélectionnés pour l'expérimentation, nous pourrions visualiser les relations qui s'établissent entre les personnages de nos récits. Il nous suffira, pour les besoins de cette recherche, de dégager le modèle actantiel et le programme narratif conduisant à la transformation principale du récit. Il faut cependant souligner la possibilité de voir apparaître dans le conte un anti-sujet dont la mission entre en conflit avec celle du sujet. Nous pourrions illustrer ainsi pour le récit du roi malade, un modèle illustrant la quête de son plus jeune fils et le modèle illustrant la quête des frères aînés:

Modèle A: avec succèsModèle B: avec échec

Au niveau narratif, nous pouvons également examiner la suite des actions entreprises par les actants, ou programme narratif (PN). Il se déroule en quatre étapes: le contrat, la compétence, la performance et finalement, la sanction ou l'évaluation. Au niveau du contrat, le destinataire invite des sujets potentiels ou leur ordonne d'entreprendre une mission. Sont alors impliqués un devoir-faire ou un vouloir-faire. Dans l'exemple déjà cité, le contrat s'établit lorsque le roi demande à ses fils de partir à la recherche de l'eau magique. Pendant l'étape d'acquisition de la compétence, les sujets potentiels, c'est-à-dire les sujets qui ont répondu à l'appel du destinateur amorcent leur mission. C'est ici que le sujet opérateur ou le héros se distinguera des sujets potentiels. Alors que ces derniers s'attaquent à leur mission

de manière aveugle, sans répondre aux salutations ou aux demandes des êtres qu'ils rencontrent sur leur chemin, le futur sujet opérateur se montrera particulièrement courtois et serviable, attitude qui lui procurera en retour, de la part d'adjuvants, un savoir-faire ou un pouvoir-faire qui le rendra apte à mener sa quête à terme. Ainsi, le plus jeune fils du roi partagera ses provisions de route avec une mendicante, alors que ses frères aînés la ridiculiseront. Il obtiendra ainsi de cette femme jouant le rôle d'adjuvant, des informations, c'est-à-dire un savoir-faire, sur la route à suivre pour arriver à la source enchantée. Elle pourrait également lui remettre un objet magique lui accordant un pouvoir-faire, celui de déjouer les obstacles qu'il est susceptible de rencontrer avant de réussir sa mission. C'est à l'étape de la performance que le sujet accomplit sa quête et qu'il devient sujet actualisé. La performance se réalise, dans notre exemple, au moment où le sujet s'empare de l'eau magique. L'étape de la sanction constitue en quelque sorte une évaluation de la mission du sujet. Il revient au destinataire et lui fait part des résultats qu'il a obtenus. Il pourra, à ce moment, recevoir une récompense. Le troisième fils du roi dont nous avons suivi le parcours pourrait devenir ici héritier du royaume. Nous venons de décrire le programme narratif au niveau de la transformation principale du récit. Il existe des récits où peuvent s'entrecroiser plusieurs programmes narratifs; ceux du sujet et de l'anti-sujet, par exemple. Il arrive également qu'une fois la performance accomplie, le héros doive encore échapper à des dangers, faire face à des opposants, entreprendre en somme un autre programme narratif avant d'atteindre le destinataire et de lui faire état de ses succès.

Le modèle actantiel et le programme narratif nous permettent d'examiner au niveau narratif les relations que les personnages entretiennent entre eux au fur et à

mesure que se déroulent les actions visant à assurer la transformation principale du conte. En les mettant à jour, nous éclairons l'enjeu ou l'objet particulier du récit et le type de relation que les personnages entretiennent entre eux et avec l'objet de quête. L'examen de l'axe discursif, par le biais de l'examen des rôles thématiques, nous donnera l'occasion d'enrichir et de raffiner ces premières observations, en mettant à jour les caractéristiques des personnes qui se développent au fil de l'évolution du récit ainsi que les oppositions qui se font jour entre ces personnages ou au sein d'un même personnage. Les rôles actantiels sont précisés dans le discours par des termes, des substantifs, des verbes et des déterminants, somme toute par des mots appelés au sens de l'école sémiotique des figures ou encore des éléments de contenu. Ces mots renvoient sans cesse à d'autres, de façon telle que nous pouvons à un certain moment opérer des regroupements et mettre à jour des réseaux de figures qui nous aideront à dégager les rôles thématiques. Nous pourrions ainsi observer que les rôles thématiques de certains personnages entrent en opposition avec les rôles qu'empruntent d'autres personnages et s'éclairent mutuellement. De même que l'enchaînement des actions se déroulant au niveau narratif permet de dégager un programme narratif, la suite des rôles thématiques joués par un personnage tracera un parcours figuratif. En suivant notre exemple hypothétique, nous pourrions lire que le destinataire est un roi, alité depuis plusieurs semaines et que les médecins se sont succédés à son chevet. Ainsi, les figures "roi", "alité depuis plusieurs semaines" et "médecins à son chevet" permettent de dégager le rôle thématique de "roi malade". D'autres figures pourraient nous permettre éventuellement de dégager les rôles successifs de "roi guéri" et de "roi reconnaissant".

Après avoir établi le modèle actantiel et le programme narratif de chacun de nos récits, nous allons dégager la succession des rôles thématiques que chaque personnage est appelé à tenir et vérifier s'ils correspondent aux rôles que jouent les "actants" d'une relation binaire ou triangulaire.

Nous présentons maintenant les textes des versions utilisées pour l'expérimentation, suivis d'une analyse complétée à l'aide des modèles sémiotiques d'étude du récit.

Les enfants dans la forêt (C.T. 327)

Il était une fois un petit garçon et une petite fille qui vivaient chez leurs parents. Ils étaient très pauvres et les parents ne pouvaient plus nourrir leurs enfants. Une nuit, ils ont donc décidé de les abandonner dans la forêt. Le petit garçon, qui ne dormait pas parce qu'il avait trop faim, les avait entendu discuter. Avant le lever du soleil, il est allé dehors et il a rempli ses poches de petits cailloux blancs.

Le lendemain matin, les parents ont dit: «Venez les enfants. Nous allons couper du bois dans la forêt. Vous pourrez vous reposer pendant que nous travaillons.» En marchant, le petit garçon jetait des cailloux sur son chemin. Après avoir marché très longtemps, les parents ont dit aux enfants: «Reposez-vous pendant que nous allons chercher du bois.» Les enfants étaient tellement fatigués qu'ils n'ont pas mis de temps à s'endormir. Leurs parents les ont alors abandonnés et ils sont retournés chez eux. Quant le petit garçon et la petite fille se sont réveillés, ils ont eu peur. Mais le garçon a dit à sa soeur: «Suis-moi. J'ai placé des petits cailloux blancs sur le chemin. En suivant leur trace, nous allons retrouver la maison de nos parents.» C'est ce qui arriva. Les parents ont été contents de retrouver leurs enfants. Mais au bout d'une semaine, ils n'avaient toujours pas plus d'argent ni de nourriture, et ils ont décidé qu'il leur fallait encore essayer de se séparer de leurs enfants. Cette nuit-là, ils ont parlé à voix si basse que ni le petit garçon, ni la petite fille ne se sont réveillés. Le lendemain matin, ils ont encore suivi leurs parents dans la grande forêt sans pouvoir cette fois laisser de petits cailloux derrière eux. Ils ont marché longtemps, longtemps, longtemps. Les enfants étaient tellement fatigués

que lorsque leurs parents leur ont dit de se reposer un peu, ils se sont vite endormis. Pendant ce temps, les parents sont retournés à la maison.

Le lendemain, les enfants se sont éveillés et ils ont vu qu'ils étaient bel et bien perdus. Alors, ils se sont mis à marcher, à marcher et à marcher. Tout à coup, ils ont rencontré une vieille dame qui leur a fait de belles promesses. Elle leur a dit: «Pauvres petits. Vos parents vous ont abandonnés dans la forêt. Venez chez moi, j'ai de bonnes choses à vous donner à manger, et vous pourrez vous reposer. Vous savez, je vais très bien m'occuper de vous.» Cette vieille dame, c'était une sorcière. Elle a emmené les enfants chez elle. Là, elle a envoyé la petite fille chercher de l'eau à la rivière, elle a fait entrer le petit garçon dans son château et elle l'a enfermé dans une chambre. Quand la petite fille est revenue, la sorcière lui a dit: «Maintenant, tu vas aller chercher du bois pour allumer le feu. Ce soir, nous allons faire un bon souper, un excellent ragoût.» Or, la petite fille avait deviné que la sorcière voulait tuer son frère pour le mettre dans le ragoût. Elle se disait même que le lendemain, c'est elle que la sorcière voudrait tuer pour la manger. Quand elle est revenue à la maison avec le bois, la sorcière lui a demandé: «Maintenant, petite fille, tu vas allumer le feu pour qu'on prépare le ragoût. Moi, je suis trop vieille pour faire ça.» La petite fille a répondu: «Mais madame, c'est facile. Placez-vous devant le foyer. Je vais vous montrer comment faire sans vous fatiguer.» Alors, la petite fille a poussé la sorcière dans le foyer. Et la sorcière a brûlé très rapidement. Elle était tellement vieille. Ensuite, la petite fille s'est mise à chercher son frère dans le château et elle l'a délivré.

Les deux enfants ont rempli leurs poches avec les trésors qu'ils ont découverts dans le château et ils sont retournés chez leurs parents qui ont été bien contents de les retrouver. Grâce aux richesses de la sorcière, ils ont pu vivre heureux en ayant toujours quelque chose à manger.¹

L'analyse du conte

La transformation principale du récit

En situation finale du conte, nous sommes témoins du retour des enfants dans leur foyer (enfants \wedge foyer), ce qui nous permet d'établir que le récit s'amorce véritablement au moment où les enfants sont chassés de la maison. Les enfants sont à la fois sujets d'état de ce conte en même temps qu'ils sont les sujets opérateurs de la transformation principale puisque leurs efforts et leur débrouillardise leur permettront de retrouver ultimement le chemin de la maison en y apportant les ressources nécessaires pour y demeurer aussi longtemps qu'ils le désireront. Nous pouvons illustrer de la manière suivante la transformation principale du conte:

S.I.	S.F.
enfants -----> [(enfants v foyer) -----> (enfants \wedge foyer)]	

¹ Version élaborée à partir de "La mauvaise fée et les enfants". Conte recueilli par J.-P. Allard, et J.-C. Bernier, Archives de folklore, Université Laval, et de "Le Petit Poucet ou Les enfants abandonnés dans la forêt", in P. Delarue, Le conte populaire français, tome 1, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1976, p. 306-312.

L'axe narratif du conte

Nous examinerons successivement les programmes narratifs empruntés par les enfants, les parents et la sorcière ainsi que les modèles actantiels qui illustrent leur dynamique relationnelle. En situation initiale du récit, le petit garçon prend connaissance de l'intention des parents qui veulent les abandonner, sa soeur et lui dans la forêt, parce qu'il n'y a plus suffisamment de nourriture à la maison. Le jeune garçon refuse de se soumettre aveuglément à l'intention des parents et exprime par ses actes le désir de rester à la maison. Le contrat des enfants est ainsi posé et leur vouloir-faire s'inscrit dans cette volonté de ne pas quitter les parents. Le garçon décide alors d'aller ramasser des cailloux blancs qui lui serviront ultérieurement de points de repère pour retrouver son chemin. Cette ruse, illustration d'un savoir-faire élicité par la prise de connaissance de l'intention des parents, s'avérera fructueuse dans un premier temps. Après la première tentative des parents pour les égarer dans le bois, les enfants retrouveront, grâce aux cailloux, le chemin du foyer. Lors de la deuxième tentative dont les enfants ne prennent pas conscience à temps, nous assistons à un échec de leur compétence; les enfants sont bel et bien perdus. Il faudra attendre qu'ils aient rencontré la sorcière et que la petite fille devine les intentions de la méchante femme pour que ce savoir se réactualise à nouveau et permette la réalisation de la performance. Le meurtre de la sorcière constitue l'événement principal de la performance et ouvre la voie à la libération des enfants qui peuvent ainsi retourner au foyer de leurs parents. L'étape de la sanction est constituée par ce retour heureux au foyer et par la perspective de ne plus jamais manquer de nourriture, donc de ne plus jamais être menacé de faim ou d'expulsion à

cause de la faim, grâce aux richesses dérobées à la sorcière. Nous pouvons illustrer ainsi le programme narratif que suivent les enfants à l'intérieur de ce récit:

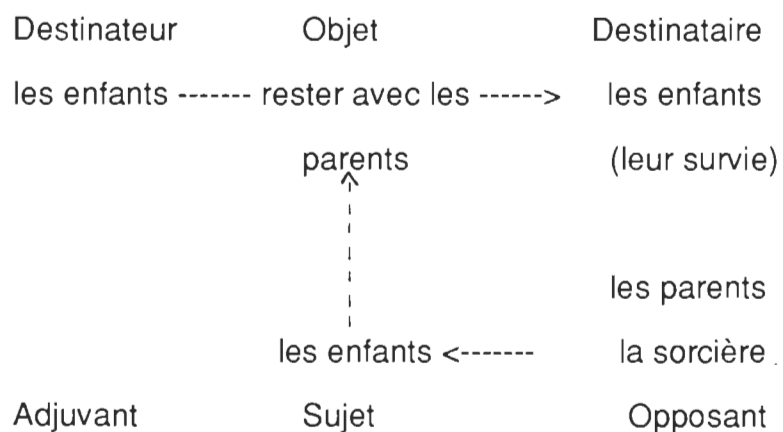
Le contrat: Les enfants désirent demeurer dans le foyer de leurs parents.

La compétence: Dans un premier temps, les enfants prennent connaissance de l'intention de leurs parents et retrouvent leur chemin grâce aux cailloux blancs. Dans un deuxième temps, les enfants ignorent l'intention des parents, ne ramassent rien qui pourrait les guider sur leur chemin du retour. Chez la sorcière, la petite fille devine les intentions cannibales de la méchante femme.

La performance: En tuant la sorcière, les enfants sont libérés et peuvent retourner à la maison.

La sanction: Grâce aux richesses dérobées à la sorcière, le spectre de la faim est éliminé et la survie de même qu'un avenir heureux avec les parents leur sont assurés.

Le modèle actantiel du conte tel que vécu par les enfants pourra donc être représenté ainsi:



Le programme narratif des parents se déroule de la façon suivante. Leur devoir-faire ou leur vouloir-faire est sous-tendu par le manque chronique de nourriture. Ne pouvant plus assurer le bien-être ni la sécurité de leurs enfants, ni par conséquent la leur, ils décident de les abandonner dans la forêt. Une fois ce contrat établi, nous assistons à un premier échec résultant de leur manque de compétence. En effet, ils n'ont pas entendu le garçon qui sortait de la maison avant l'aube pour ramasser des cailloux. Leur deuxième tentative sera plus fructueuse. Ils parlent à voix basse, les enfants ne les entendent pas et ils réussissent finalement à les égarer, performance qu'ils avaient souhaité accomplir dès l'ouverture du conte. Ils reçoivent alors la sanction qui sous-tendait leur geste: ils n'ont plus à nourrir les enfants. Leur programme narratif est toutefois perturbé à la fin du récit sans qu'ils n'aient assuré la sanction désirée depuis le début, puisque les richesses de la sorcière que les enfants rapportent à la maison, les libèrent du souci engendré par la nécessité de nourrir ces derniers. Résumons ainsi le programme narratif des parents:

Le contrat: Les parents veulent égarer les enfants dans la forêt.

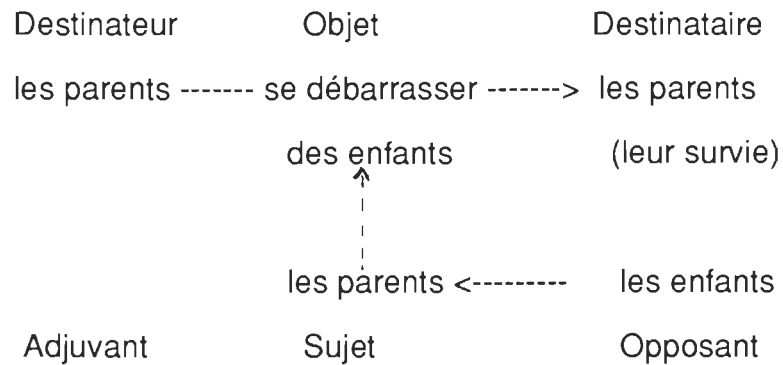
La compétence: Leur première tentative se solde par un échec en raison de la compétence de leurs enfants. Au deuxième essai, les parents parlent tout bas et leur compétence se rétablit.

La performance: Les parents réussissent à égarer les enfants dans la forêt.

La sanction: Les parents n'ont plus à nourrir leurs enfants.

Leur programme narratif est ultimement déjoué par le succès de la quête des enfants. Ils conservent toutefois les bénéfices que leur avait assuré le succès de leur performance.

En adoptant la perspective des parents, nous obtiendrons le modèle actantiel suivant:



Le programme narratif de la sorcière se déroule pour sa part de la façon suivante. Au niveau du contrat, la sorcière manifeste un vouloir-manger les enfants dans le but ultime d'assurer sa survie physique. Sa compétence qui s'actualise par des paroles invitantes et rassurantes destinées à tromper les enfants semble promise à lui assurer ce qu'elle désire. L'intuition de la petite fille qui devine ses plans entraîne cependant l'échec de sa quête.

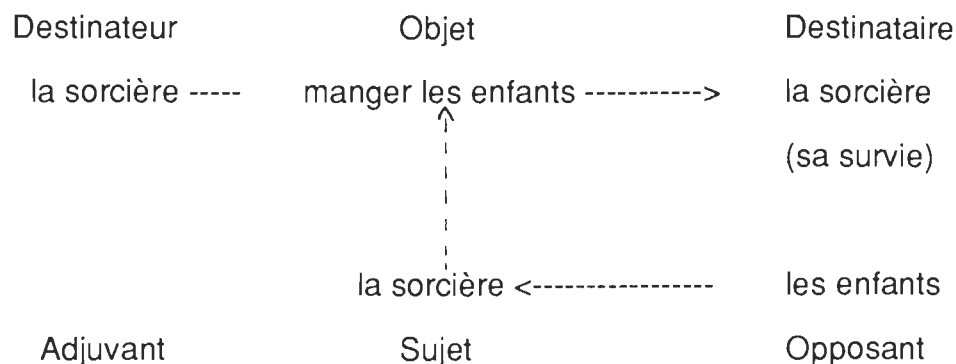
Le contrat: La sorcière désire manger les enfants.

La compétence: Elle réussit à les entraîner chez elle par le pouvoir de belles promesses, mais ses intentions meurtrières sont déjouées par l'intuition de la petite fille.

La performance: Il y a ici échec de la performance.

La sanction: La récompense ou le bénéfice souhaité qui est d'assurer sa survie est totalement renversé puisqu'elle meurt.

Nous pouvons illustrer de la façon suivante le modèle actantiel du récit vécu par la sorcière.



L'axe discursif du récit

La mise en relief des rôles thématiques qui se déploient au niveau de l'axe discursif vient souligner l'appartenance de ce conte à un niveau binaire de développement. En regroupant toutes les figures qui caractérisent les enfants, on voit se dessiner d'abord un rôle thématique d'enfants mal soignés: ces enfants sont très pauvres, ils ne dorment pas car ils ont trop faim, ils sont fatigués par les marches dans la forêt, abandonnés par leurs parents et séquestrés par la sorcière qui enferme le frère et confine la soeur au rôle de servante. Ces enfants jouent également le rôle thématique d'enfants menacés par les adultes: leurs parents veulent les abandonner dans la forêt, ils ont peur, la sorcière projette de les manger. Finalement, on observe aussi un rôle d'enfants rusés qui réussissent à déjouer les plans des adultes: le frère remplit ses poches de cailloux et réussit à retrouver le chemin de la maison, la petite fille devine les intentions de la sorcière et la pousse dans le foyer, elle délivre son frère. Les deux enfants qui dérobent les trésors de la sorcière et retournent chez eux assurés de toujours avoir quelque chose à manger et donc de pouvoir survivre mettent en lumière les rôles d'enfants en sécurité et bien soignés.

Pour leur part, les parents jouent d'abord le rôle thématique de mauvais parents qui ne peuvent nourrir convenablement leurs enfants, qui les trompent et les abandonnent finalement dans la forêt. On voit également apparaître le rôle thématique de bons parents qui sont contents de retrouver leurs enfants lors de leur premier retour à la maison et à la fin du conte.

La sorcière joue les rôles thématiques de bonne mère et de mauvaise mère. La bonne mère est en effet celle qui fait de belles promesses, qui s'apitoie sur le sort des enfants et qui leur offre gîte et couvert. C'est également celle qui possède des trésors qui vont assurer la survie. Ce rôle, trésor mis à part, n'est bien sûr que prétention, et on voit apparaître la mauvaise mère qui donne des ordres à la fille comme si elle était sa servante, qui enferme le frère et qui songe à manger les enfants au lieu de les nourrir comme elle l'avait promis.

Il est également intéressant d'examiner le parcours du conte par rapport à la nourriture. La nourriture est ici un objet d'importance primordiale placé d'abord sous le signe du manque. Chez les parents, il n'y a pas assez de nourriture, on ne mange pas à sa faim, on a si faim qu'on éprouve de la difficulté à dormir et de ce manque de nourriture émerge la menace d'être séparé des parents. Chez la sorcière, la nourriture fait l'objet de promesses, de rêve. Il y a à proximité abondance de bois et d'eau, la sorcière promet un merveilleux ragoût mais cette abondance c'est l'enfant lui-même en tant que susceptible d'être dévoré par la sorcière. Finalement, les promesses de la sorcière deviennent réalité mais d'une manière différente de celle qu'elle avait planifiée. Les trésors de la sorcière se transforment en nourriture

abondante et toute menace de pénurie étant écartée, les enfants peuvent à nouveau vivre avec leurs parents.

L'analyse comparative des programmes narratifs et des modèles actantiels des enfants, des parents et de la sorcière de même que l'étude des rôles thématiques que jouent les actants de ce conte, nous permettent de l'élire comme représentant d'un niveau binaire ou prégénital de développement dynamique. L'importance qu'y joue la nourriture comme gage de survie nous ramène au stade oral de l'évolution binaire. Les relations objectales sont placées sous le signe de la dépendance des enfants à l'adulte qui nourrit et qui assure les soins de base nécessaires au bien-être et à la survie. On voit également se dessiner un conflit à deux termes opposant les enfants faibles et sans ressources aux grands, représentés par les parents et par la sorcière, qui détiennent le pouvoir potentiel de les abandonner et de les dévorer. Les angoisses typiques de ce récit sont donc reliées à l'abandon des enfants par les parents nourriciers ainsi qu'aux menaces de mort et de dévoration qui découlent de l'abandon des parents protecteurs. Les rôles thématiques nous permettent de voir à l'oeuvre le mécanisme du clivage délimitant des images de bons et de mauvais parents, ainsi que de bonne et de mauvaise mère dans le cas de la sorcière. On ne voit jamais apparaître d'élément laissant croire à une caractérisation génitale des parents ni à une triangulation dans les rapports qu'ils entretiennent avec leurs enfants.

Bruno Bettelheim (1976) analyse également le conte-type des enfants abandonnés. Il se sert cependant de la version présentée par les frères Grimm sous le titre de *Jeannot et Margot*. Cette version présente quelques différences notoires

avec celle que nous avons retenue. Soulignons principalement que dans la version des Grimm, c'est la mère qui insiste pour perdre les enfants et qu'à leur retour à la maison familiale, les enfants ne retrouveront que le père. La rencontre avec la sorcière s'effectue alors que les enfants ont commencé à dévorer la maison de cette dernière. Malgré ces écarts, les réflexions de Bettelheim rejoignent les nôtres. D'après lui, « (...) la peur d'être dévoré est le thème central (du conte)» (p. 217). *Jeannot et Margot* illustre également la fixation orale de l'enfant qui refuse le sevrage, les efforts d'indépendance auxquels on le convie. Pour survivre, il doit finalement résister aux pressions du Ca et utiliser les capacités de réflexion du Moi afin d'accéder à une vie plus autonome et plus sécurisée. Bettelheim souligne également que la sorcière est une représentation de la mauvaise mère derrière laquelle l'enfant qui aura dépassé l'oralité pourra retrouver la bonne mère, celle qui possède des richesses insoupçonnées.

Le magicien vert (C.T. 327)

Il était une fois un homme qui n'avait qu'un seul fils appelé Ti-Jean. Quand son garçon a eu quinze ans, il lui a dit: «Maintenant, il faut que tu te cherches du travail. Par ici, il n'y en a pas beaucoup.» Alors, Ti-Jean a fait ses adieux à son père et à sa mère et il est parti de par le vaste monde.

Un jour, il est arrivé à la maison d'un vieil homme qui avait une fille unique. Il a travaillé pour lui un certain temps. Comme il était devenu amoureux de la jeune fille, il l'a épousée. Par un beau dimanche, il a dit à sa femme: «Viens, on va aller faire un tour de voiture.» Dans ce temps-là, les voitures étaient tirées par des chevaux. Il sont donc partis se promener et ils sont arrivés à un endroit où la route se séparait en deux. Un chemin allait à droite et l'autre à gauche. Ti-Jean, il a décidé d'aller à droite. Tout à coup, il a bien senti que les chevaux devenaient nerveux. Sa femme lui a dit: «Tu sais, ce chemin-là, il est interdit. Il ne fallait pas le prendre et j'avais oublié de te le dire.» Alors, Ti-Jean est descendu de la voiture pour faire tourner ses chevaux. Quand il est remonté, sa femme avait disparu. Il est arrivé chez son beau-père en pleurant et lui a raconté ce qui venait de se passer. Et puis, il a décidé: «Moi, je vais retrouver ma femme morte ou en vie.» Il a pris un sac de provisions et il est parti.

En chemin, il a rencontré un maringouin, une pie et une araignée qui se disputaient autour du cadavre d'un cheval. Le jeune homme leur a dit: «Arrêtez de vous battre. Je vais arranger tout ça.» Il dit à la pie: «Tu vas manger le coeur, le foie et l'estomac.» Il a dit au maringouin: »Toi, tu vas avoir la tête» et à l'araignée:

»Prends le reste de la carcasse.» Les animaux étaient bien contents du partage. La pie lui a donné une de ses plumes: «Prends ça et si jamais tu as besoin de devenir un oiseau, tu le deviendras.» L'araignée lui a donné une de ses pattes: «Prends ça et si jamais tu as besoin de te transformer en araignée, tu te transformeras.» Finalement, le maringouin lui a donné sa trompe: «Prends ça et si jamais tu as besoin de devenir un maringouin, tu le deviendras.» Ti-Jean a remercié les animaux pour leurs cadeaux et il a continué son chemin. Il s'est tout de suite changé en oiseau pour aller plus vite et il a volé des kilomètres et des kilomètres.

A un certain moment, il a vu une grosse maison située sur une île. Il a pensé: «Ma femme doit être là.» Il s'est approché de la maison et il s'est transformé en maringouin. Il a regardé par le trou de la serrure et il a vu que sa femme était bien là en compagnie d'un magicien. Ensuite, il s'est changé en araignée et il est entré dans la maison. Le soir, le magicien est allé se coucher. Lui, il s'est rendu dans la chambre de sa femme et il s'est changé en homme. Il a dit à sa femme: «Oh! que je suis content de t'avoir retrouvée.» Elle lui a répondu: «Le magicien me garde prisonnière. Il veut m'épouser. Pour sortir d'ici, il va falloir le tuer, mais il dit toujours que sa vie n'est pas dans lui. Même si on le frappe, il ne mourra pas.» Son mari lui a dit: «Demain, tu lui demanderas où il cache sa vie.»

Le lendemain matin, le magicien se préparait à partir pour la chasse. La femme lui a demandé: «Tu me dis toujours que ta vie n'est pas en toi. Mais dis-moi maintenant où elle est. Si tu me le dis, je vais accepter de me marier avec toi.» Le magicien était tout content et il lui a répondu: «Regarde dehors. Tu vois le gros arbre qui est devant la maison. Si tu coupes l'arbre, il y a un oiseau qui va en sortir.

Ensuite, il faut que tu attrapes l'oiseau et que tu le tues. A l'intérieur de l'oiseau, il y a un oeuf. Ma vie est dedans. Pour me tuer, il faudrait que quelqu'un me frappe dans le ventre avec l'oeuf. Sinon, je ne mourrai jamais.» Ti-Jean qui s'était transformé à nouveau en araignée avait tout entendu. Quand le magicien est parti pour la chasse, il s'est retransformé en homme. Il a pris une hache et il a jeté l'arbre par terre. Ensuite, l'oiseau qui nichait dans l'arbre s'est envolé mais Ti-Jean est devenu un oiseau, il l'a attrapé et il l'a tué. Finalement, il a ouvert le ventre de l'oiseau et il a découvert l'oeuf qui contenait la vie du magicien.

Tout à coup, ils ont vu revenir le magicien qui était fort en colère. Il commençait à se sentir malade. Il a dit à Ti-Jean: «Il va falloir que tu me frappes à la bonne place, sinon je ne mourrai pas et je vais vous tuer.» Mais le jeune homme savait où frapper. Il a brisé l'oeuf sur le ventre du magicien qui est mort d'un seul coup. Ensuite, le jeune homme et sa femme se sont enfuis de l'île du magicien et ils sont allés se construire une maison à l'autre bout de la terre.²

²Version élaborée à partir de "Le géant vert", conte recueilli par Dominique Gauthier, Archives de folklore, Université Laval, et de "Le corps sans âme" in P. Delarue, Le conte populaire français, tome 1, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1976, p. 134.

L'analyse du conte

La transformation principale du récit

La transformation principale de ce conte est orientée autour de la recherche de l'épouse disparue. En situation finale, Ti-Jean retrouve son épouse séquestrée par le magicien, ce qui nous permet de cerner la situation initiale au moment où le magicien enlève l'épouse du héros. Ti-Jean est ici sujet opérateur de la transformation principale que nous pouvons illustrer ainsi:

Ti-Jean -----> [(Ti-Jean v femme) -----> (Ti-Jean \wedge femme)]

L'axe narratif du conte

Nous étudierons successivement les parcours narratifs qu'empruntent Ti-Jean et le magicien vert ainsi que les modèles actantiels illustrant les relations qu'ils entretiennent avec les autres personnages. Le récit s'ouvre véritablement au moment où Ti-Jean se donne comme mission de retrouver son épouse disparue «morte ou en vie». Le contrat est ici caractérisé par le vouloir-faire du jeune homme. Ti-Jean quitte donc la maison de son beau-père et se met en route. Après avoir marché longtemps, il rencontre trois animaux qui sollicitent son aide. En répondant à leur demande, Ti-Jean entre dans la sphère de la compétence. Cet épisode des animaux reconnaissants se retrouve fréquemment dans les contes merveilleux. En répondant à leur demande, Ti-Jean entre dans une zone de communication et d'échange. Malgré l'urgence de sa quête, il reste ouvert à une dimension sociale qui

lui permettra d'acquérir un pouvoir-faire qui, même s'il l'ignore présentement, lui sera d'un grand secours et lui permettra d'acquérir finalement l'objet qu'il convoite. Les pouvoirs de transformation que lui ont attribués les animaux lui permettent donc de retrouver sa femme dans le château du magicien où elle est détenue prisonnière. Ti-Jean doit encore cependant parfaire sa compétence avant de délivrer son épouse. C'est fort de son nouveau pouvoir et de sa ruse qu'il obtiendra, avec l'aide de son épouse, le savoir-faire qui consiste ici en la connaissance du lieu où le magicien cache sa vie afin de pouvoir le tuer. Une fois ce savoir acquis, Ti-Jean peut maintenant réussir sa performance, c'est-à-dire tuer le magicien, performance qui entraîne la libération de son épouse. Ti-Jean reçoit donc la sanction qu'il désirait et il peut maintenant aller vivre où bon lui semble avec sa femme. Résumons le programme narratif de Ti-Jean:

Le contrat: Ti-Jean décide de retrouver son épouse.

La compétence: En aidant les animaux, il acquiert des pouvoirs de transformation et par la ruse il obtiendra le savoir essentiel au meurtre du magicien.

La performance: Ti-Jean tue le magicien et par conséquent délivre sa femme.

La sanction: Ti-Jean peut à nouveau vivre avec son épouse.

Le programme narratif nous permet de constater que Ti-Jean s'est posé comme destinateur de la quête dont il va ultimement bénéficier. Nous représentons donc ainsi le modèle actantiel:

Destinateur	Objet	Destinataire
-------------	-------	--------------

Ti-Jean ----->	retrouver sa femme ----->	Ti-Jean
----------------	---------------------------	---------

les animaux

sa femme ----->	Ti-Jean <-----	le magicien
-----------------	----------------	-------------

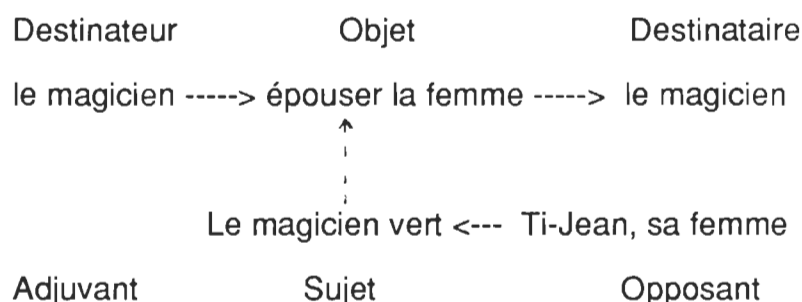
Adjuvant	Sujet	Opposant
----------	-------	----------

Dans ce récit, le magicien est un anti-sujet par rapport à Ti-Jean et son parcours narratif pourrait être qualifié d'anti-programme. Le magicien s'est donné comme mission d'épouser la femme de Ti-Jean. Nous prenons d'ailleurs connaissance de ce contrat par la bouche même de l'épouse qui en fait part à son mari venu la retrouver au château. La compétence du magicien semble fort bien établie. Nous imaginons que c'est grâce à des pouvoirs particuliers qu'il a pu séquestrer aussi facilement la femme. Sa plus grande compétence réside cependant en cette puissance qu'il possède de tenir sa vie à l'extérieur de lui, camouflée dans un oeuf, un oiseau et un arbre. Il est de plus l'unique détenteur du savoir concernant la façon de le tuer en brisant l'oeuf sur son ventre. Le magicien se verra cependant dépouillé de ce savoir essentiel à sa vie en livrant ses secrets à la femme de Ti-Jean sous promesse de pouvoir l'épouser. C'est ainsi que le magicien dupé n'atteindra jamais l'étape de la performance ni, par conséquent, la sanction qu'il souhaitait. Son programme narratif pourrait se résumer ainsi:

Le contrat: Le magicien veut épouser la femme de Ti-Jean.

La compétence: En vertu de son pouvoir, il la séquestre. Comme seul détenteur du secret de sa vie, il est invincible. Il perd cependant toute sa compétence au moment où il divulgue son secret. Son parcours se termine ainsi.

A l'instar de celle de Ti-Jean, la quête du magicien est essentiellement égoïste puisqu'il se pose comme destinateur et destinataire de sa mission. Voici le modèle actantiel complétant l'anti-programme du magicien:



L'axe discursif du récit

En examinant le parcours figuratif de Ti-Jean, nous le voyons emprunter plusieurs rôles thématiques. Au début du récit, Ti-Jean joue le rôle du *fils obéissant* qui, à l'incitation de son père, quitte le foyer familial pour se trouver du travail. Son rôle se transforme en celui d'*homme engagé* chez un homme plus âgé que lui, homme auprès de qui il tiendra ensuite le rôle de *gendre*. On voit ensuite Ti-Jean jouer les rôles d'*époux ignorant* du danger qui menace sa femme et d'*époux qui veut la retrouver*. Après des animaux, Ti-Jean devient l'*homme bienveillant* puis l'*homme puissant* aux triples possibilités de mutation. Ses nouveaux pouvoirs l'amèneront à tenir les rôles d'*espion* du magicien, *demeurtrier* de ce dernier pour en arriver à assumer complètement son rôle d'*époux*. Il est particulièrement intéressant d'observer Ti-Jean dans son rapport au masculin. De fils obéissant, il passe en quelque sorte à la sujétion d'un patron qui deviendra son beau-père. Son mariage le fait accéder au statut de personnage sexué, mais ce n'est que par l'affrontement

victorieux du magicien qu'il finira par atteindre le statut d'époux autonome, dégagé de toutes les influences masculines précédentes, ce que symbolise bien la construction de cette maison à l'autre bout de la terre.

Pour sa part, le magicien joue dans un premier temps le rôle de *ravisser* de l'épouse, donc le rôle d'un masculin sexué. C'est également l'*homme fort et invincible* qui garde sa vie à l'extérieur de lui. Il joue ultimement le rôle thématique d'*homme vaincu*.

Quant à la femme de Ti-Jean, elle est vite posée comme personnage sexué. De *filles unique*, elle devient *épouse de Ti-Jean* puis *captive du magicien* qui la désire lui aussi comme femme. Elle tiendra finalement les rôles de *femme rusée* qui soutire des renseignements précieux au magicien, pour adopter le dernier rôle de *femme qui retrouve son époux* et qui va s'établir avec lui loin de toutes les influences familiales antérieures.

L'analyse des dimensions narrative et discursive du récit nous permet donc de l'élire comme représentant de la dynamique triangulaire du garçon. Tous les personnages sont sexués et l'examen des modèles actantiels nous permet de constater la présence du triangle oedipien. Deux personnages de sexe masculin s'opposent en face d'un troisième de sexe féminin dans une quête où la relation d'objet de nature génitale est clairement illustrée. L'angoisse de castration est également présente et représentée par la lutte s'articulant autour de l'anéantissement des pouvoirs du magicien par le héros, quête essentielle pour éviter son propre anéantissement.

La petite Sophie (C.T. 709)

Il était une fois un homme et une femme qui cultivaient la terre. Ils n'avaient qu'une enfant, une fille qu'ils avaient appelée la petite Sophie. La petite Sophie était très jolie et plus elle vieillissait, plus elle devenait belle. Elle était si jolie que sa mère est devenue jalouse d'elle. Elle pensait: «Mon mari est très vieux. Il va mourir bientôt. Et moi, je ne pourrai jamais me remarier parce que tous les hommes vont vouloir épouser la petite Sophie et aucun ne voudra de moi. Il faut que je me débarrasse de ma fille.»

Or, il y avait un puits dans la cour de la ferme. Un jour, la mère a dit à une servante: «Amène Sophie au puits et dis-lui qu'en se penchant au-dessus, elle va voir le visage de celui qu'elle va épouser. A ce moment-là, tu la pousseras dans le puits.» Sophie a suivi la servante et elle s'est penchée au-dessus du puits. La servante l'a poussée et Sophie a culbuté au fond du puits. La mère était bien contente d'être débarrassée de sa fille. Mais le puits était à sec. Il n'y avait pas d'eau au fond. Sophie est revenue de sa chute et elle a vu qu'il y avait un petit chemin qui s'ouvrait dans la fond du puits. Elle a pris ce chemin-là et elle a marché, marché, marché. Tout à coup, elle est arrivée devant un château. Elle a frappé à la porte. Pas de réponse. Elle est entrée. A regardé partout. Il y avait une table avec trois chaises et trois assiettes. Elle a continué son exploration. Il y avait aussi trois chambres. Sophie était arrivée à un château qui appartenait à trois frères. Ces trois frères travaillaient et ils ne rentraient chez eux qu'à la nuit tombée. Quand ils sont revenus ce soir-là, ils ont été bien surpris de voir la petite Sophie. Elle leur a raconté

son histoire et comme ils la trouvaient bien agréable, ils ont décidé de la garder avec eux et de la protéger.

La petite Sophie est restée pendant quelques années avec les trois frères. Mais elle s'ennuyait de sa maison, elle pensait beaucoup à son père et se demandait s'il était en bonne santé. Un jour, elle est sortie du château et elle a repris le chemin du puits. Quand elle est arrivée, elle a entendu parler sa mère. Elle lui a crié: «Maman, maman, c'est moi la petite Sophie.» Alors la mère lui a répondu: «Pauvre petite Sophie! Tu dois avoir faim. Attends, je vais te chercher un peu de pain.» La mère a alors demandé à la servante d'aller jeter un bout de pain à Sophie. C'était du pain empoisonné. Ne voyant pas sa mère revenir, Sophie a compris qu'elle était abandonnée. Elle a mangé le pain et est retournée au château des trois frères. Plus elle marchait, plus elle se sentait faible et malade. Elle s'est évanouie au bord de la route et c'est là que les trois frères, inquiets de ne pas la voir rentrer, l'ont retrouvée. Ils pensaient bien que la petite Sophie était morte et ils ont ramené son corps au château. Là, ils lui ont fabriqué un cercueil tout en verre, ils ont couché Sophie à l'intérieur et ils ont jeté le cercueil à la mer.

Il y avait beaucoup de vent ce jour-là. Le cercueil de la petite Sophie a traversé l'océan et est arrivé sur une plage. Près de cette plage vivait un prince qui se promenait souvent au bord de l'eau. Ce matin-là, il a découvert le cercueil et il a vu Sophie qui avait l'air de dormir à l'intérieur. Il a demandé à ses serviteurs de l'emmener dans sa chambre. Là, il a ouvert le cercueil, il a étendu Sophie sur le lit et il a constaté que ses joues étaient encore chaudes. Il s'est dit: «Elle n'est pas vraiment morte, mais je ne sais pas quoi faire pour la réveiller.» Il lui disait:

«Réveillez-vous. Vous n'êtes pas morte.» Mais Sophie continuait toujours à dormir. A un moment donné, le prince est descendu à la cuisine pour manger. Il avait l'air triste. Il a raconté à sa servante qu'il y avait une belle jeune fille qui dormait dans sa chambre mais qu'il n'arrivait pas à la réveiller. Pendant que le prince mangeait, la servante est montée dans la chambre du prince et a dit à Sophie: «Toi, je t'avertis. Le prince est à moi et non à toi. C'est moi qui vais l'épouser.» La servante était vraiment en colère. Elle a frappé Sophie, elle l'a battue. Sophie est tombée par terre. Quand elle est tombée, le morceau de pain empoisonné est sorti de sa bouche et Sophie s'est réveillée. La servante a eu peur et elle s'est sauvée. Le prince est remonté dans la chambre et il a été très heureux de voir que Sophie était bien réveillée. Il lui a raconté comment il l'avait découverte sur la plage et Sophie lui a raconté son histoire.

Peu de temps après, le prince et Sophie se sont mariés. Le prince a demandé à Sophie si elle voulait revoir ses parents et Sophie a répondu: «Non! Il y a si longtemps que je suis partie. Mon père était très vieux. Il ne doit plus être là maintenant.» Le prince et Sophie sont restés au château. Il paraît qu'ils ont toujours été heureux.³

³Version élaborée à partir de "La petite Sophie" in C. Légaré, La bête à sept têtes et autres contes de la Mauricie. Montréal, Ed. Quinze, 1980, (Mémoire d'homme), p. 83; "Belle Aurore", conte recueilli par G. Lemieux, Archives de folklore, Université Laval; "Blanche-Neige" in P. Delarue et M.-L. Tenèze. Le conte populaire français, Tome II, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1977, p. 654.

L'analyse du conte

La transformation principale du récit

Le récit se ferme avec le mariage de Sophie et du prince. Sophie est alors en conjonction avec le masculin. Il n'en était pas ainsi en situation initiale alors que la seule pensée qu'elle pouvait épouser un homme suscitait la jalousie et la rivalité de la mère. Cette transformation d'état de Sophie qui est illustrée par le conte est le résultat de l'échec de la quête de deux femmes: la mère qui veut écarter une rivale en vue d'un remariage éventuel et la servante qui veut éliminer une femme dont le prince est devenu manifestement amoureux. La transformation principale du récit peut être illustrée de la manière suivante:

S.I.

S.F.

mère et servante -----> [(Sophie v masculin) -----> (Sophie ^ masculin)]

L'axe narratif du récit

Suivons pour commencer les parcours narratifs de la mère de la petite Sophie et de la servante du prince. Constatant la beauté de sa fille, la mère éprouve de l'inquiétude à la pensée qu'une fois veuve, elle sera ignorée par un époux éventuel au profit de Sophie. Afin de sauvegarder son avenir d'épouse, elle conçoit le projet d'éliminer sa fille. Elle détient à cet effet un certain savoir-faire ainsi qu'un pouvoir-faire puisqu'elle a sous ses ordres une servante qui est prête à exécuter ses desseins meurtriers en jetant Sophie une première fois dans un puits et en lui lançant une seconde fois de la nourriture empoisonnée. La performance souhaitée par la

mère échoue chaque fois. Ni la chute dans le puits, ni l'empoisonnement ne viendront à bout de la vitalité de Sophie. La servante du prince poursuit un programme semblable à celui de la mère. Elle aussi désire éliminer la jeune fille dans le but d'épouser le prince. Sa compétence, qui réside dans la force et la détermination que lui procure sa colère, n'est pas suffisamment assurée pour lui permettre de tuer Sophie. Sa performance échoue donc également et elle choisit de quitter la maison du prince. Les programmes narratifs de la mère et de la servante peuvent donc se résumer ainsi:

Le contrat: La mère et la servante désirent éliminer Sophie qu'elles considèrent comme une rivale pouvant faire obstacle au mariage qu'elles désirent.

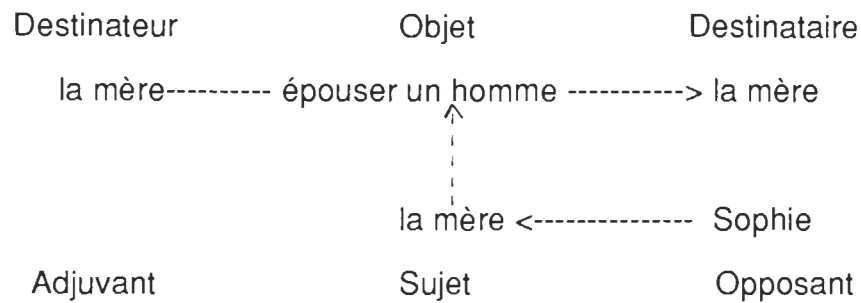
La compétence: Les deux femmes possèdent des moyens d'éliminer Sophie en la faisant jeter dans un puits, en l'empoisonnant ou en la frappant. Cette compétence n'est cependant pas suffisamment puissante et on assiste à l'échec de la performance espérée.

La performance: Echec.

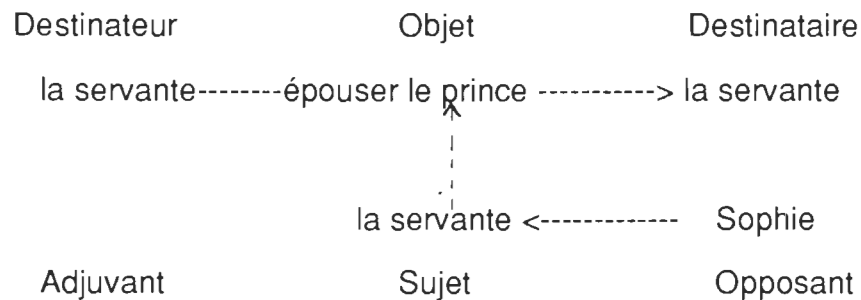
La sanction: On ne sait ce qui arrive à la mère de Sophie. La servante quitte la maison du prince.

La comparaison des modèles actantiels décrivant la relation de ces deux femmes avec l'objet qu'elles poursuivent vient encore préciser la similitude qu'elles entretiennent. Nous remarquons que les deux poursuivent une quête dont le but est égoïste, c'est-à-dire qu'elles se posent à la fois comme destinataire et destinataire de leur mission. Bien que ne possédant pas la volonté de résister par des actions concrètes aux projets similaires de la mère et de la servante, projets qu'elle ignore, son existence même constitue une menace pour les deux femmes.

Modèle actantiel de la mère



Modèle actantiel de la servante



L'axe discursif du conte

Les figures qui viennent au fil du récit préciser les rôles thématiques de la mère et de la servante soulignent également la similarité des deux personnages. La mère tient successivement les rôles de *femme jalouse* de la beauté de sa fille, de *femme à marier*, de *femme qui veut éliminer sa fille* et qui la trompe à deux reprises et de *femme heureuse de s'être débarrassée de sa rivale*. La servante joue pour sa part les rôles de *femme jalouse* de Sophie, d'*épouse potentielle* du prince, de *femme qui agresse* Sophie et de *femme dont l'entreprise échoue*.

Examinons maintenant le parcours figuratif de Sophie. Elle tient en premier lieu le rôle d'*enfant unique* puis de *filles d'une grande beauté* qui devient *objet de rivalité* de la part de la mère. C'est ensuite l'*abandonnée* et la *protégée* de trois frères. Après avoir joué les rôles d'*enfant préoccupée* par le sort de son père et *abandonnée* à nouveau par la mère, elle devient la *tenue pour morte* qui traverse l'océan. Elle jouera finalement les rôles d'*objet de désir* du prince, de *rivalité* et d'*agression* de la servante pour finalement devenir *épouse du prince* et refuser le rôle d'enfant soucieuse de ses parents.

Il est également nécessaire d'observer à ce moment-ci les rôles que jouent les personnages masculins du récit dans l'ordre de leur entrée en scène. Le père est d'abord présenté comme un *époux, père* d'une fille unique. C'est également un *homme vieux*, à l'article de la mort, un homme dont la fille se préoccupe et finalement d'un *père mort*, du moins dans la pensée de son enfant. Les trois frères qui recueillent Sophie après sa chute dans le puits sont présentés dans des rôles de *travailleurs* et de *protecteurs* de Sophie jusque dans sa mort supposée. Quant au prince, il joue les rôles de prince *sauveur* et d'homme qui désire éveiller Sophie. Il est également *objet de désir* de la servante et finalement *époux* de Sophie.

L'analyse de *La petite Sophie* nous permet de justifier clairement son choix comme représentant du niveau de développement triangulaire chez l'enfant de sexe féminin. Ce récit est placé sous le signe de la génitalité et de la triangulation, ce que révèle bien l'analyse narrative. Le masculin est clairement défini comme un enjeu sexuel par rapport auquel les femmes se positionnent entre elles comme rivales. Il faut faire ici une parenthèse pour éclairer le rapport de la mère de Sophie à sa fille.

La mère tente de tuer sa fille, de la détruire en la faisant jeter au fonds du puits et en lui lançant du pain empoisonné. De pareilles menaces de mort auraient pu se retrouver dans un conte illustrant un niveau prégénital de développement. Cependant, on voit clairement ici que ces menaces sont dirigées à l'endroit d'une enfant qui, sans en avoir elle-même conscience, a atteint un stade génital. L'examen du niveau discursif nous permet de constater que les personnages sont nettement sexués: le père époux, la mère et la servante entretenant l'espoir d'une relation conjugale, le prince objet de désir et époux, Sophie rivale et à son tour objet de désir du prince. Seuls les trois frères auprès de qui Sophie trouve refuge ne sont pas sexués. Ils représentent plutôt des masculins que nous pourrions qualifier de passage dans la vie de Sophie. En effet, ils tiennent un rôle qui succède à celui de l'homme-père, qui semble incapable de préserver sa fille des desseins de la mère jalouse, et précèdent l'entrée en scène de l'homme-époux. Les trois frères viennent assurer la sécurité que n'a pu apporter le père et ils laissent Sophie au moment où ils réalisent qu'ils ne peuvent plus rien lui apporter. Ils la conduisent alors à l'homme-époux au moment où elle est prête à s'inscrire dans un stade d'actualisation de sa sexualité.

La petite Sophie appartient au conte-type *Blanche Neige*. Bien que cette version québécoise diverge en de nombreux points de la version des frères Grimm, l'analyse qu'en fait Bruno Bettelheim (1976) souligne également son appartenance à un niveau triangulaire de développement. En effet, Bettelheim affirme que: «L'histoire se rapporte essentiellement aux conflits oedipiens entre la mère et la fille (...)» (p. 254). D'après lui, le passage de Blanche Neige chez les nains, chez les trois frères dans notre version, correspond à la période de latence, période pendant

laquelle elle fait les apprentissages et acquiert la force nécessaire pour entrer dans la période d'adolescence. Ce séjour chez les nains constitue également pour lui une sorte de régression à la période de latence lorsque les difficultés de l'adolescence ne peuvent être surmontées autrement ou empêchent la progression de la fille. Quant au séjour de Blanche Neige dans le cercueil, il revêt pour lui le symbolisme du sommeil suivi du «(...) réveil (qui) symbolise l'accession à un niveau supérieur de maturité et de compréhension» (p. 269).

Le moulin magique (C.T. 565)

Il était une fois un homme qui avait acheté un petit moulin qui ressemblait à un petit moulin à café. Ce petit moulin-là, il était magique. Il pouvait fabriquer tout ce qu'on lui demandait. L'homme n'avait qu'à dire: «Par le pouvoir de mon petit moulin, je voudrais avoir du beurre» et le petit moulin se mettait à fabriquer une grande quantité de beurre. Il y en avait assez pour tout le village. Ensuite, l'homme arrêta son petit moulin. D'autres fois, il lui demandait de préparer un repas de fête et le petit moulin le préparait. Il mettait aussi la table et le propriétaire n'avait plus qu'à inviter tous ses amis. Quand il avait besoin d'argent, c'était pareil. Lorsque l'homme ne se servait pas de son petit moulin, il le rangeait sur la galerie.

Un jour, un navire est arrivé au port du petit village où habitait le propriétaire du moulin. Ce bateau était chargé de sel. Le capitaine a déchargé tout le sel qui avait été commandé par les marchands du village. Son navire était vide et il se préparait à repartir. Un homme du village est alors venu le voir et lui a dit: «Tu sais, si tu veux remplir ton bateau avant de repartir, va à la maison voisine et demande au propriétaire de te vendre son petit moulin. tu pourras avoir tout ce que tu veux, du bois, du sel, des pierres précieuses, tout ce que tu veux.» Le capitaine était très intéressé et il va donc demander au propriétaire de lui vendre son petit moulin: «Monsieur, est-ce que vous voudriez me vendre le petit moulin que vous gardez sur la galerie de votre maison?». Le propriétaire a dit: «Oui, je vais le vendre cinq cents dollars.» Le capitaine lui a répondu: «Ah! mais c'est très cher, ça.» «Vous savez, je suis incapable de le vendre moins cher. Cinq cents dollars et tout ce que vous souhaitez acquérir par le pouvoir du petit moulin, vous pourrez l'avoir.» «C'est

bien» a répondu le capitaine, «je vais l'acheter.» Le propriétaire a alors indiqué au capitaine du bateau comment il faisait fonctionner le petit moulin, mais il a oublié de lui montrer comme il faisait pour l'arrêter.

Quand le bateau a été prêt à repartir, le capitaine a emporté le petit moulin. Il a demandé: «Par le pouvoir de mon petit moulin, je voudrais que pendant le voyage, mon navire se remplisse de sel.» Le petit moulin s'est mis à travailler. A faire du sel, du sel, et du sel encore. Avant que le bateau n'ait terminé son voyage, le bateau était rempli de sel jusqu'au bord. Le capitaine était incapable d'arrêter le petit moulin et il avait peur que le bateau coule avec sa cargaison. Alors, il s'est fâché et il a donné un coup de pied au petit moulin qui est tombé dans l'océan. Et le petit moulin a continué à fabriquer du sel, et du sel, et du sel. On dit que le petit moulin fonctionne encore au fond de l'eau. Et c'est pourquoi l'eau de l'océan est toujours salée.⁴

⁴Version élaborée à partir de "Comment il se fait que l'eau de mer soit salée", conte recueilli par Dominique Gauthier, Archives de folklore, Université Laval, et de "Le moulin magique" in P. Delarue et M.-L. Tenèze, Le conte populaire français, Tome II, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1977, p. 435-436.

L'analyse du conte

La transformation principale du récit

En situation finale du conte, nous assistons à la colère du capitaine qui donne un coup de pied à son moulin et le fait tomber au fond de l'océan. Or, ce petit moulin avait toujours, du moins le récit nous le laisse entendre, été soumis à la volonté d'un propriétaire. Le geste du capitaine transforme son état de propriété d'un maître qui contrôle sa productivité et le petit moulin continuera à fabriquer du sel tant qu'un autre propriétaire ne parviendra pas à l'arrêter. Il est bien entendu que le geste du capitaine, sujet opérateur de la transformation n'obéit pas à une volonté consciente d'affranchir le moulin. Il découle plutôt, comme nous le verrons plus loin, d'un échec de sa quête. Cette transformation devient ici moteur du principe explicatif qui est la raison d'être de ce récit merveilleux. La transformation principale du conte peut être schématisée ainsi:

S.I.	S.F.
capitaine	(moulin v maître)

-----> [(moulin ^ maître) ----->]

L'axe narratif du conte

Le programme narratif du capitaine se déroule de la façon suivante. Alors qu'il vient de décharger sa cargaison au port, un homme lui fait part de toutes les richesses qui pourraient être siennes s'il devenait propriétaire d'un petit moulin magique. Le capitaine est fort intéressé et fort de ce vouloir, il va rencontrer le propriétaire du moulin. Sa compétence réside en son pouvoir d'achat. Il néglige

cependant d'acquérir le savoir-faire nécessaire au bon fonctionnement du moulin. Ce manque de compétence ne l'affectera pas dans un premier temps et il pourra acheter l'objet convoité. Il commence même à profiter des avantages que lui procure son acquisition et sa cargaison se refait lentement au fil du voyage de retour. Cependant, son manque de savoir s'avère bientôt catastrophique et le capitaine devra, pour éviter le naufrage, jeter son moulin à la mer, performance qu'il n'avait certes pas souhaité accomplir. Nous pouvons résumer comme suit le parcours narratif du capitaine:

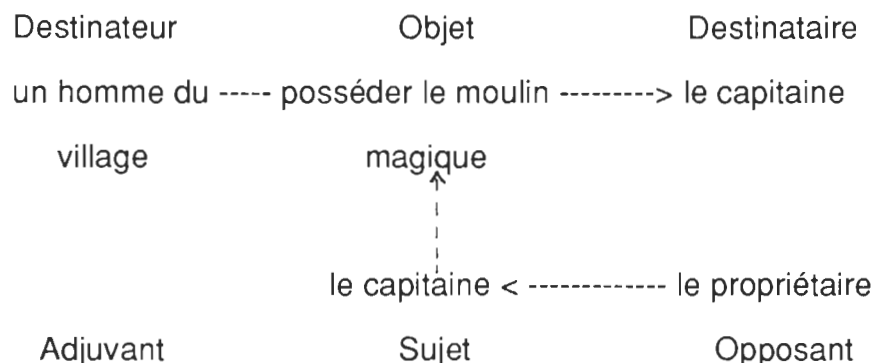
Le contrat: Un homme suggère au capitaine d'acquérir un moulin magique.

La compétence: Le capitaine possède un pouvoir financier qui lui permettra d'acquérir le moulin. Il néglige cependant de s'assurer du savoir qui lui permettra de le faire fonctionner adéquatement et cet échec au niveau de l'acquisition de la compétence l'empêche d'arrêter le moulin au moment opportun.

La performance: Le capitaine, furieux, donne un coup de pied au moulin et l'expédie au fond de la mer. Le moulin se retrouve sans maître.

La sanction: Le capitaine ne peut plus profiter des avantages qu'il escomptait.

Nous pourrions représenter ainsi le modèle actantiel du récit:



L'axe discursif du conte

Examinons maintenant les rôles thématiques des principaux personnages. Le propriétaire originel joue successivement les rôles de *propriétaire* qui profite des bienfaits du petit moulin, de *vendeur* et d'*homme qui oublie* d'informer correctement l'acheteur du fonctionnement du moulin.

Le capitaine, pour sa part, joue les rôles de *capitaine*, c'est-à-dire d'homme qui accomplit son travail, d'*acheteur potentiel* du petit moulin en raison des largesses qu'il est censé lui procurer, d'*acheteur*, de *maître* du moulin, de *maître incompétent* qui ne sait comment l'arrêter et finalement d'homme en colère qui se débarrasse de son bien.

Quant au moulin, il tient les rôles de *moulin magique* et travaillant, de *moulin soumis* à la volonté de ses maîtres successifs et finalement le rôle de *moulin sans maître*.

Nous avons choisi ce récit comme récit neutre parce qu'il ne fait aucune mention de référence au développement psychodynamique de l'enfant. L'objet convoité ne fait appel ni à la survie, ni à des besoins prégénitaux de sécurité ni à des besoins ou des désirs relatifs au stade de triangulation. La perte de cet objet n'éveille donc pas d'angoisse propre à ces stades. Cet objet est susceptible d'apporter un surplus de richesse et de pouvoir aux hommes qui le possèdent et leur relation se développe sous un signe de propriété caractérisé par les nécessités d'un travail productif et contrôlé. C'est également un récit qui fait partie de la catégorie des contes

explicatifs. Il réfère davantage à la catégorie des récits de mise en garde qui préviennent des méfaits potentiels de la cupidité et de l'ignorance. Il est également à noter qu'aucun enfant n'est personnage de ce récit. Les hommes dont il est question ne représentent pas des personnages sexués ni des figures parentales.

Appendice B

Les documents remis aux juges

Caractéristiques d'un fonctionnement psychodynamique binaire

Evolution libidinale	Stades oral, anal ou phallique Pas d'accès au génital
Relation objectale	Sur un mode narcissique Fusionnelle Dépendance avec agressivité que le sujet retourne parfois contre lui Crainte de persécution Relation binaire asexuée Objet perçu en termes de grand/petit; fort/faible anaclitique (dépendance par rapport à l'objet)
Instances	Eléments surmoïques épars, sans valeur organisatrice Moi morcelé dépendant de l'objet Idéal du moi comme organisateur
Angoisse	Destruction par morcellement ou éclatement Dépressive de perte d'objet anaclitique
Conflit	Pulsions élémentaires vs réalité Idéal du moi vs pulsions vs réalité
Défenses	Déni de la réalité Clivage
Figures parentales	Asexuées

Caractéristiques d'un fonctionnement psychodynamique triangulaire

Evolution libidinale	Stade génital Sujet sexué inscrit dans une relation triangulaire
Relation objectale	Génitale inscrite dans une relation triangulaire Proximité du parent de sexe opposé; rivalité envers le parent du même sexe Identification au parent de même sexe Parfois difficulté d'identification
Instances	Surmoi organisateur
Angoisse	Faute, culpabilité par rapport à des éléments érotisés Castration
Conflit	Entre les pulsions et le Surmoi, se joue à l'intérieur du Moi
Défenses	Refoulement
Figures parentales	Couple sexué

Nom: _____

Niveau: _____

Bonhomme

K.F.D.

C.A.T.

1. Evolution libidinale:
orale
anale
phallique/génitale

2. Relation objectale:
fusionnelle
anaclitique
triangulaire

3. Conflit ou désir

4. Identification:
même sexe
sexe opposé

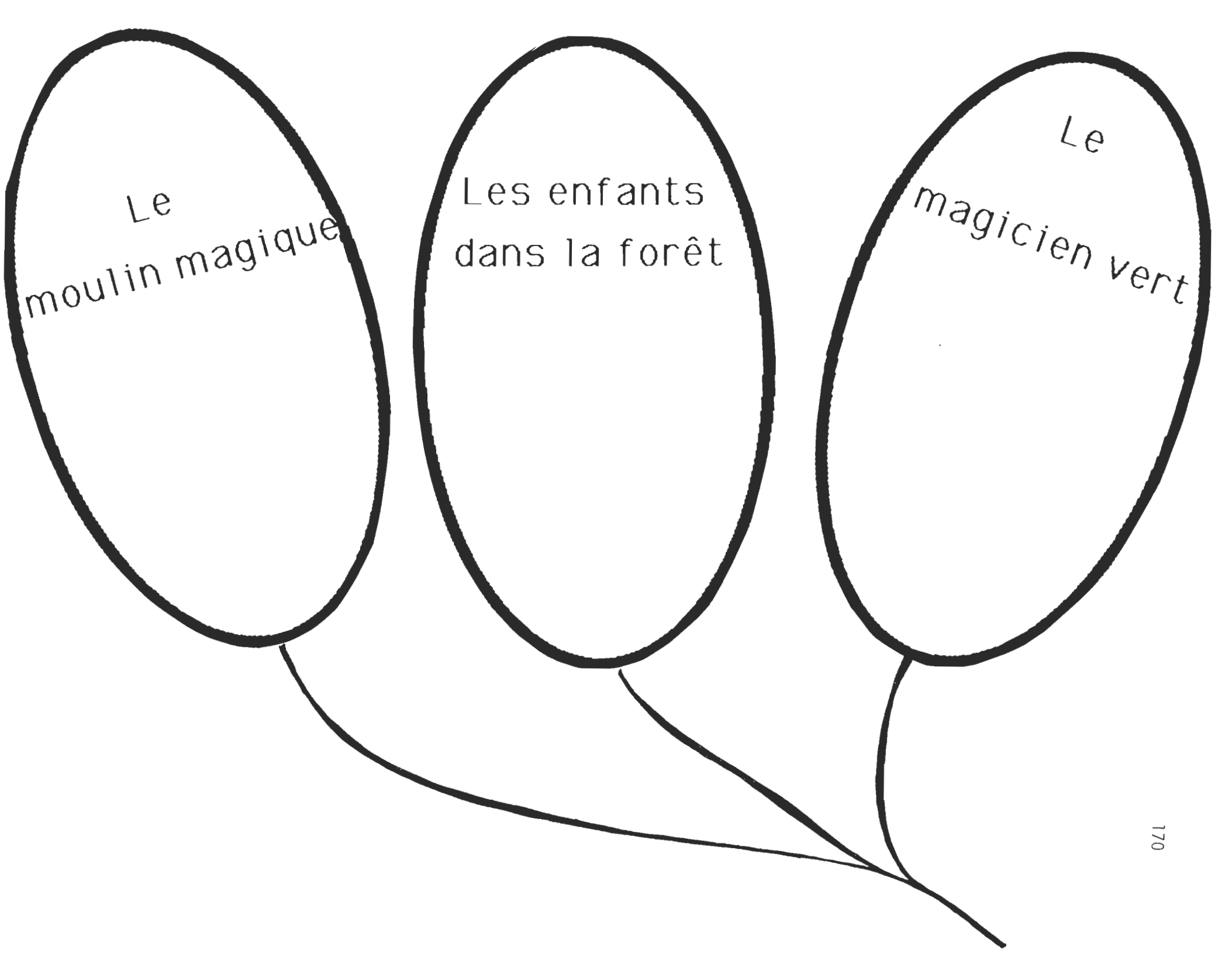
5. Angoisse:
morcellement/destruction
perte d'objet anaclitique
castration

6. Défenses

7. Autres

Appendice C

Les feuilles de vote



Le
moulin magique

Les enfants
dans la forêt

Le
magicien vert

Le

moulin magique

Les enfants
dans la forêt

La petite
Sophie